

Nouvelles approches linguistiques de la littérature et de la fiction

« Genève-Naples ». Cahier de Langue,
Littérature et Culture – 2

Textes réunis par

Jana Altmanova

Michele Costagliola d'Abele

Jacques Moeschler





UNIVERSITÀ DI NAPOLI
L'ORIENTALE

DLIC
DIPARTIMENTO DI
STUDI LETTERARI,
LINGUISTICI E COMPARATI

« Genève-Naples ». Cahier de Langue, Littérature et Culture

Collection dirigée par : Jana Altmanova, Frédéric Tinguely

Comité Scientifique : Maria Centrella, Isabelle Charnavel, Federico Corradi, Michele Costagliola d'Abele, Nathalie Piégay, Sarah Nora Pinto, Sergio Piscopo, Martin Rueff

“Genève-Naples”. *Cahier de Langue, Littérature et Culture - 2*

Nouvelles approches linguistiques de la littérature et de la fiction

Textes réunis par Jana Altmanova, Michele Costagliola d'Abele et Jacques Moeschler

Ce volume a été évalué en double aveugle

UniorPress, Napoli 2024

ISBN 978-88-6719-239-9

Creative Commons Attribution 4.0 International License



UniorPress, Nuova Marina 59 - 80133 Napoli

UNIVERSITÀ DI NAPOLI L'ORIENTALE

« Genève-Naples ».

Cahier de Langue, Littérature et Culture – 2

Nouvelles approches linguistiques de la littérature et de la fiction

Textes réunis par

JANA ALTMANOVA

MICHELE COSTAGLIOLA D'ABELE

JACQUES MOESCHLER



UniorPress
Naples 2024

Table des matières

| | |
|--|-----|
| <i>Préface</i> de Jana Altmanova et Michele Costagliola d'Abele | 1 |
| Jacques Moeschler <i>Le paradoxe de la communication littéraire</i> | 3 |
| Michele Costagliola d'Abele, Jana Altmanova, Jacques Jayez, Anne Reboul <i>Texte littéraire et subjectivité : le style indirect libre et l'aspect inaccompli du verbe</i> | 21 |
| Monica Martinat <i>Le récit entre histoire et littérature : enjeux épistémologiques</i> | 63 |
| Joanna Blochowiak, Cristina Grisot, Liesbeth Degand <i>Subjectivité, langage et pragmatique : que nous dit l'usage argumentatif des connecteurs causaux au sujet de la subjectivité ?</i> | 79 |
| Divna Petković <i>Le sens des modes verbaux et les effets littéraires</i> | 97 |
| Sergio Piscopo <i>Subjectivité et adjectivation des héros dellyniens dans Le Fruit mûr : une étude linguistico-pragmatique</i> | 115 |
| Maria Chiara Salvatore <i>Les sciences naturelles au service de l'esthétique balzacienne : perspectives épistémologiques et linguistiques</i> | 135 |
| Sabine E. Koesters Gensini, Valentina Schettino <i>Des mots graphiques traduisant des unités phraséologiques : le cas de Le Vicomte pourfendu (1952) d'Italo Calvino en allemand</i> | 151 |

Le volume « *Genève-Naples* ». *Cahier de Langue, Littérature et Culture* est paru pour la première fois en 2010, sous la direction de la regrettée Giovannella Fusco Girard, alors professeure de Littérature Française à l'Université de Naples L'Orientale, avec l'intention de créer un espace de confrontation entre les chercheurs italiens et suisses.

Pour revitaliser le dialogue scientifique et culturel entre les communautés genevoise et napolitaine et, plus en général, les communautés suisse et italienne, nous avons voulu repenser ce projet éditorial dans le cadre des activités scientifiques promues par la Convention Internationale entre l'Università di Napoli L'Orientale et la Faculté des Lettres de l'Université de Genève. Cet accord de coopération scientifique a été signé en 2006 et, dès son début, a eu comme objectif primaire la promotion et la diffusion des études dans les domaines de la linguistique, de la littérature et de la civilisation française et francophone.

Préface

Ce nouveau numéro de « *Genève-Naples* ». *Cahier de Langue, Littérature et Culture* rassemble les réflexions nées à l'occasion d'une École doctorale, conçue dans le cadre du Programme doctoral VariaForMea 2019, organisée par l'Université de Genève et l'Université de Naples L'Orientale et soutenue par l'Ambassade Suisse en Italie et par l'Association des Universités Suisses (Swissuniversities).

Cette école doctorale, dont le titre était « Nouvelles approches linguistiques de la littérature et de la fiction », a été organisée par Jana Altmanova, Michele Costagliola d'Abele et Jacques Moeschler et a eu lieu du 14 au 16 mai 2019, auprès de la Scuola di Procida per l'Alta Formazione de l'Université de Naples L'Orientale.

Plusieurs conférenciers de renom, provenant de différentes universités italiennes et étrangères, ont participé à ces journées qui ont été suivies aussi par les doctorants du programme doctoral en « Studi Letterari, Linguistici e Comparati » de l'Université de Naples L'Orientale, ainsi que par les doctorants de différentes écoles doctorales des Universités suisses (Genève, Lausanne, Neuchâtel, Lugano, etc.).

Le présent volume collecte les versions en français et en italien de huit contributions s'interrogeant sur l'application d'une approche multidisciplinaire à l'analyse du texte littéraire et plus en particulier des textes littéraires de fiction.

Depuis quelques années, en effet, les sciences du langage (de la syntaxe à la pragmatique) se sont ouvertes à des domaines dépassant

le strict cadre de l'étude des structures linguistiques, de leurs significations et de leurs usages dans la communication en démontrant qu'il est temps de réfléchir à des domaines d'usage du langage qui vont bien au-delà du corpus traditionnel de la linguistique.

Les contributions recueillies dans ce volume se proposent de démontrer que la fiction et la littérature offrent un champ vaste pour des questions nouvelles apportées par les sciences du langage, comme par exemple le statut de communication de la fiction, le rôle de l'auteur et du narrateur, le rôle de la subjectivité dans la fiction, la différence entre compréhension et interprétation, les relations entre effets propositionnels (implicatures) et non-propositionnels (émotions), pour n'en citer que quelques-unes.

La présente publication n'est qu'une première étape dans notre réflexion sur ces questions cruciales pour les études littéraires et linguistiques que nous espérons poursuivre dans le cadre de nos échanges futurs.

Qu'il nous soit permis de dédier ce volume à Jacques Moeschler, professeur de Pragmatique auprès du Département de Linguistique de l'Université de Genève, qui a encouragé depuis le début la mise en place de l'accord de collaboration entre nos institutions et a été le promoteur infatigable de nombreuses activités de recherche, de programmes de mobilité de professeurs et d'étudiants et de programmes de formation et d'enseignement.

Nous tenons à le remercier à titre personnel et au nom de toute l'unité de langue et littérature françaises de l'Université de Naples L'Orientale pour sa générosité, pour le partage intellectuel et pour l'amitié qu'il n'a jamais cessé de nous témoigner au cours de ces longues années de collaboration.

Jana Altmanova et Michele Costagliola d'Abele

Le paradoxe de la communication littéraire

JACQUES MOESCHLER

Université de Genève

Les livres sont des instruments de magie portables qui n'ont pas leur pareil.¹

Introduction

La pragmatique, dans ses origines philosophiques (théorie des actes de langage, logique de la conversation) a modifié la manière de concevoir la communication verbale, notamment sa version codique issue du structuralisme. Les concepts d'inférence (non-démonstrative), de contexte, d'intention, d'implicature, de coopération, de pertinence, pour ne citer que les termes les plus couramment utilisées, en sont les manifestations les plus visibles.

La question qui est au centre de ce changement de paradigme n'est pas terminologique : elle est davantage conceptuelle. Comment définir la communication verbale ? La littérature pragmatique a en effet popularisé l'idée selon laquelle une communication réussie supposait le succès dans le processus d'*uptake* (Austin 1970), à savoir la saisie par le destinataire de l'intention (informative) du locuteur. L'apport principal de Grice, un autre philosophe de l'école oxonienne, a été de montrer que ce processus supposait la reconnaissance d'une première

¹ King S., *Écriture. Mémoire d'un métier*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 136.

intention, l'intention communicative du locuteur (Grice 1989). Comprendre un énoncé reviendrait donc à reconnaître son intention de communiquer un contenu particulier, celui qui correspond à son intention informative. Un tel contenu est généralement appelé *speaker meaning*, à savoir le sens du locuteur.

Si la communication verbale est une question de récupération de l'intention informative du locuteur, la question qui vient à l'esprit est de savoir dans quelle mesure un texte écrit, sans destinataire défini, peut être considéré comme un mode de communication. L'exemple du discours de presse est intéressant, car le but d'un tel média n'est pas de « communiquer » avec ses lecteurs, mais de les informer. Lorsque vous recevez une lettre de votre percepteur, vous êtes davantage sensible à l'information qu'elle contient plutôt qu'aux intentions de son auteur ou de l'institution qui en est responsable. Pour donner un exemple trivial, si vous êtes effrayé à la lecture d'une lettre de rappel, ce n'est pas parce que son auteur avait l'intention de vous effrayer : son but est plus simple, à savoir vous rappeler vos obligations de citoyen.

À un autre extrême, on peut se demander quel est le statut d'un texte de fiction, ou de manière plus générale d'un texte littéraire. La fiction paraît un domaine plus limité, bien qu'hétérogène du point de vue de ses formes (fiction à la première personne vs à la troisième personne, aux temps verbaux du passé vs au présent)² et des genres qu'elle a pris (roman policier, science-fiction, dystopie, autofiction, récit de témoignage, roman épistolaire, etc.). Dans la fiction littéraire (FL), la distance entre auteur et lecteur n'a rien de commun avec celle qui peut exister entre un locuteur et son interlocuteur : il n'y a ni permanence de temps et de lieu, et la question de l'*uptake* est une question sans réponse. Que cherche en effet un lecteur ? Comprendre les phrases, faire sens de ce qu'il lit, éprouver des sentiments et des sensations (émotions) à la lecture, et si ces attentes ne sont pas satisfaites, la réaction la plus courante est l'abandon de la lecture.

² On notera que les romans à la 2^{ème} personne sont rares. L'exemple contemporain le plus célèbre est *La Modification*, de Michel Butor. Par ailleurs, le temps utilisé par Butor est le futur.

Il n'est donc pas surprenant que la question de la communication littéraire apparaisse comme un faux problème. La solution radicale, celle qui enregistre le fait qu'il n'y a ni coprésence, ni correspondance temporelle et spatiale entre un auteur et son lecteur, serait de dire que la FL n'est pas de la communication. D'un autre côté, les pratiques des lecteurs, notamment dans leur abondant courrier aux auteurs, semblent pencher vers une conclusion différente : si le lecteur réagit à une FL, c'est qu'il a éprouvé quelque chose. Ce quelque chose relève-t-il de la communication ? C'est la première question à laquelle nous allons tenter de répondre dans ce court essai.

Afin de trouver une réponse compatible avec ce que nous dit la pragmatique de la communication verbale, je vais proposer au lecteur un chemin assez différent de celui de l'approche conceptuelle traditionnelle. Je vais proposer une lecture commentée d'un ouvrage tout à fait étonnant, *Écriture*, de Stephen King, qui présente une sorte de biographie dirigée par le processus d'écriture de ses romans. Si Stephen King est généralement considéré comme un auteur de romans de gare, ou encore de livres d'horreur, il est en fait l'un des auteurs contemporains américains dont la compétence est généralement reconnue : c'est un auteur qui sait écrire, qui sait tenir son lecteur en haleine et qui surtout maîtrise parfaitement les lois du genre (la littérature de suspens).³ Son ouvrage donne quelques recettes aux écrivains en herbe, mais surtout, il mène une réflexion, que je trouve personnellement extrêmement pertinente, sur la relation de l'auteur à son lecteur. Dans un deuxième temps, nous tâcherons de réinterpréter certains des thèmes chers à Stephen King dans le cadre de la pragmatique cognitive, avant d'en tirer les conséquences sur le statut du texte de FL.

L'écriture selon Stephen King

Le livre *Écriture* est multiforme : biographie, conseils sur l'écriture, critiques des œuvres favorites de l'auteur, mais aussi « théorie » de

³ On notera que nombre de ses livres sont adaptés au cinéma (*Carrie*, *Shining*) ou dans des séries (*Mr. Mercedes*, *Castelrock*).

l'écrivain sur la FL. Six idées ont retenu mon attention, que j'aimerais présenter et développer, avant de les soumettre à une comparaison avec ce que nous dit la pragmatique cognitive sur la compréhension et la communication.

1. Définition de ce qu'est écrire

Qu'est-ce qu'écrire ?

De la télépathie, bien entendu.⁴

Le lecteur de King, habitué à l'intrusion du fantastique et du surnaturel, ne sera pas surpris par l'intrusion de l'idée selon laquelle il y a dans l'écriture d'une fiction ce qu'il appelle « télépathie ». Que veut-il dire exactement ? Voici un passage qui illustre plus clairement son idée :

Supposons donc que vous soyez installé dans votre lieu de réception préféré et je sois installé dans le lieu d'où j'émetts le mieux. Nous allons devoir procéder à notre numéro de transmission de pensée non seulement à distance, mais aussi dans le temps – chose qui ne pose d'ailleurs aucun problème. Si nous pouvons encore lire Dickens, Shakespeare et (moyennant quelques notes de bas de page) Héro-dote, je crois que nous n'aurons aucun mal à gérer les trois années qui séparent 1997 de 2000.⁵ Et c'est parti ! Un authentique phénomène de télépathie *live* ! Vous remarquerez que je ne cache rien dans mes manches et que mes lèvres ne remuent jamais.⁶

Essayons de comprendre ce passage. Un écrivain, en train d'écrire, est en train d'émettre des pensées, et ces pensées seront reçues par un lecteur, que King suppose confortablement installé dans son lieu de lecture préféré. Si donc des œuvres écrites dans le passé peuvent être lues aujourd'hui, c'est que ce qui s'intercale entre ce qui est écrit et ce qui est compris est un simple processus de télépathie : les pensées de l'auteur sont transmises à la fois dans l'espace et dans le temps.

⁴ King S., *op. cit.*, p. 135.

⁵ Date de l'écriture et de la publication de *On Writing. A Memoir of the Craft*.

⁶ King S., *op. cit.*, p. 138.

A strictement parler, nous sommes ici dans une version « surnaturelle », « magique », du modèle du code. Si ce que décrit Stephen King est vrai – à supposer qu’il y ait véritablement un processus de transmission de pensée –, en quoi ce type de communication diffère-t-il d’autres communications à distance (télégraphe, téléphone, email) ou dans le temps (courrier postal, bouteille à la mer, voire courrier électronique) ? Clairement, ce qui est en jeu n’est pas un processus codique ordinaire (encodage de pensées dans des signaux, décodage des signaux dans des pensées) : la télépathie suppose justement une transmission de pensées directe, sans l’intermédiaire d’un code. L’idée de King est donc qu’il y a un transfert direct, dans l’espace et dans le temps, de pensées.

A prendre littéralement l’idée de télépathie, on se trouve dans une situation de communication différée spatialement et temporellement, qui serait unique dans son mode de transmission. La question est maintenant de savoir ce qui est transmis.

2. *La boîte à outil* : Stephen King compare un écrivain à un artisan. Comme ce dernier, l’écrivain a besoin d’une boîte à outil. Les outils de l’étage supérieur, ceux dont il aura toujours besoin, sont le *vocabulaire* et la *grammaire*. Je ne commenterai ici que ce qu’il dit du vocabulaire, et plus spécifiquement ce qu’il dit du sens des mots : « Le mot n’est qu’une représentation du sens ; il est rare qu’un écrivain, même le meilleur, arrive à approcher ce qu’il voulait dire ».⁷ Cette phrase est très intéressante : d’abord Stephen King parle de « représentation du sens », et non de signification conventionnelle ; ensuite il fait une différence entre le contenu de cette représentation et celui du sens intentionné. Un mot ne serait donc qu’une approximation de ce que l’auteur veut dire en l’utilisant. Certes, mais comment alors expliquer qu’une telle approximation puisse donner lieu à un processus de transmission de pensée réussie ? Trois concepts nouveaux interviennent ici : vérité, résonance et contexte.

⁷ *Ibid.*, p. 152.

3. *Dire la vérité* : L'auteur doit « dire la vérité », à savoir ce qu'il sait « de l'existence, de l'amitié, des relations humaines, du sexe, du travail »⁸. Stephen King donne l'exemple de *La Firme*, de John Grisham :

[...] il [John Grisham] exhibe sous nos yeux un univers de lutte pour la vie darwinienne dans lequel les sauvages portent tous des costumes trois pièces. Et (c'est là la bonne nouvelle) c'est un univers auquel il est impossible de ne pas croire. [...] Il dit la vérité sur ce qu'il sait [...].⁹

Il est donc important que le lecteur puisse croire l'auteur dans ce qu'il nous dit du monde qu'il décrit, et dans lequel la narration a lieu. L'exemple de Grisham est intéressant, car comme nous le rappelle King, « Grisham y a été, a espionné le territoire et positions de l'ennemi et nous en a rapporté un rapport circonstancié ».¹⁰ Or comme nous le savons (Blackburn 2017), il y a une relation étroite entre la croyance et la vérité : ce que nous croyons est entretenu comme étant vrai, à savoir, la proposition exprimée correspond à un état du monde réel. En termes plus précis,

La première chose à dire à propos des croyances vraies est que, comme les portraits ou les cartes, elles doivent correspondre à quelque chose. Elles doivent correspondre aux faits – la manière dont le monde est. La vision standard remonte à Aristote : 'Dire de ce qui est ce qu'il est, ou de ce qui n'est pas ce qu'il n'est pas, est vrai'. Les affirmations vraies disent comment les choses sont ; les croyances vraies établissent les faits. Le monde les confirme (Blackburn 2017 : 9 ; ma traduction).

Ce que nous pouvons donc dire de ce qu'un auteur dit, rapporte, témoigne est qu'il correspond à des croyances vraies. À ce stade donc, pas de manipulation.

4. *Résonance* : que reste-t-il de la lecture d'une FL ? Que se passe-t-il dans l'esprit du lecteur lorsqu'il ferme le livre après la lecture de la dernière ligne ? Comme chacun a pu le vivre – c'est là tout l'intérêt

⁸ *Ibid.*, p. 206.

⁹ *Ibid.*, p. 207.

¹⁰ *Ibidem.*

de la lecture –, le livre continue à résonner, comme le son d'un instrument de musique. Voici comment Stephen King traduit cela :

Ce que je recherche le plus est ce que j'appelle la *résonnance*, quelque chose dont l'écho se répercutera encore un peu de temps dans l'esprit (et le cœur) du Fidèle Lecteur, lorsqu'il aura refermé le livre et l'aura rangé sur une étagère.¹¹

Nous pouvons donc maintenant donner une idée plus précise ce que la magie d'un texte de FL produit comme effet : résonner dans l'esprit du lecteur, comme la musique que nous venons d'entendre continue de résonner dans notre cerveau et dont nous ne pouvons pas nous défaire. Cet effet n'est pas le résultat de la simple compréhension des phrases : il implique beaucoup plus, notamment l'accès au contexte auquel le texte fait référence.

5. *Le rôle du contexte* : La compréhension d'un texte, quel qu'il soit, ne peut se faire sans contexte. King donne un sens ici particulier à contexte : « Le contexte rassemble tous les événements qui se produisent avant que ne commence l'histoire et qui ont un impact sur son déroulement ».¹² Le contexte est donc un avant-texte : tout ne peut pas être dit sur l'arrière-plan du récit. Mais ce que préconise King est une manière très pertinentiste de rendre accessible ces informations : « [...] l'une des règles d'or de la bonne fiction est de ne jamais expliquer quelque chose que l'on peut montrer ».¹³ C'est donc par *ostension*, et non par explication, que les informations nécessaires pour comprendre la narration ont à être communiquées par l'auteur. Je reviendrai sur cette question dans la section suivante, car elle concerne directement le volet « communication » du texte de FL.

6. *Lecteur idéal* : Pour Stephen King, un roman est comme une lettre adressée à quelqu'un, qu'il appelle « lecteur idéal » : « Quelqu'un –

¹¹ *Ibid.*, p. 277.

¹² *Ibid.*, p. 290.

¹³ *Ibid.*, p. 233.

impossible de me rappeler qui – a écrit un jour que les romans sont tous, sans exception, des lettres adressées à une personne précise ». ¹⁴ Si donc un texte de fiction, comme un roman, est « une lettre adressée à quelqu'un », c'est bien, d'une certaine manière, un acte de communication. Mais le point crucial est que le lecteur lambda n'est généralement pas le destinataire de la lettre en question. Nous sommes donc en face d'un nouveau mystère : comment expliquer que le lecteur puisse trouver sa place dans une communication dont il n'est pas le destinataire ? Comment cela est-il possible ?

Une interprétation d'Écriture selon la Pertinence

Revenons sur les six idées de Stephen King à la lumière de la Pertinence. Je les reprendrai dans le sens inverse, pour des raisons de facilité de développement.

1. *Lecteur idéal* : La communication verbale est caractérisée par le fait que le destinataire est généralement présent et en même temps l'objet des actes de langage du locuteur. ¹⁵ Dans le cas d'une FL, il n'y a ni interlocuteur ni destinataire. En revanche, il y a des lecteurs. Peut-on dire que le lecteur est l'équivalent du destinataire, dont la tâche principale est de recouvrer l'intention de l'auteur ? En fait, la lecture suppose plutôt le déclenchement d'un processus de compréhension, dont l'objectif est de faire sens de la phrase traitée. Une phrase, ou un segment de discours, a du sens dès lors qu'elle produit suffisamment d'effets cognitifs (ou contextuels) compensant son effort de traitement. Ce qui fait la spécificité de la lecture d'une FL est donc que le lecteur continue sa lecture dès lors que ses attentes de pertinence sont satisfaites. Ceci correspond à la *procédure de compréhension* de la théorie de la pertinence (Wilson, Sperber 2004 : 613 ; ma traduction) :

¹⁴ *Ibid.*, p. 278.

¹⁵ On notera que le théâtre, notamment de Molière, a abondé de situations, dites de *quiproquo*, où le destinataire réel n'est pas l'interlocuteur. Cf. à propos de l'ambiguïté auctoriale dans *L'École des maris*, Moeschler, Reboul (1985).

- a. Suivez le chemin du moindre effort dans le calcul des effets cognitifs : Testez les hypothèses interprétatives [...] dans l'ordre d'accessibilité.
- b. Arrêtez lorsque vos attentes de pertinence sont satisfaites (ou abandonnées).

Ce que fait donc le lecteur n'est pas différent de ce que fait un interlocuteur : il cherche à satisfaire ses attentes de pertinence *via* des effets contextuels (ou cognitifs), qu'il tire sur la base du contenu de la phrase et des hypothèses contextuelles accessibles au moment de sa lecture. Lorsque ses attentes de pertinence ne sont pas satisfaites, soit il abandonne la lecture, soit il continue en faisant l'hypothèse que ses attentes de pertinence seront satisfaites ultérieurement, lorsqu'il disposera de davantage d'informations permettant de comprendre où l'auteur veut le conduire. Le point crucial est que la question de la communication ne se pose pas vraiment : ce qui est en jeu est la capacité de faire sens, pour le lecteur, de ce qu'il dit. Ceci n'est pas vraiment surprenant : la Théorie de la pertinence, et de manière plus générale, la théorie pragmatique, est une théorie de la compréhension.

2. *Le rôle du contexte* : Dans la communication ordinaire, le contexte n'est pas l'avant-texte, mais il contient bien évidemment toutes les informations qui sont pertinentes pour comprendre et interpréter l'énoncé courant. Les informations qui concernent les événements qui se produisent avant la narration ne constituent pas le contexte au sens de la Pertinence : elles constituent davantage *l'environnement cognitif*, ici du lecteur. Pour qu'un acte de communication soit couronné de succès, il faut, c'est la thèse de la Pertinence, que le contexte soit un sous-ensemble de l'environnement cognitif mutuel, à savoir l'ensemble des faits mutuellement manifestes (perceptibles ou inférables).

La plupart des fictions de Stephen King se déroulent dans des petites villes du Maine, un état du Nord-Est des États-Unis, dont le lecteur, européen, est moins familier que des cités comme Chicago, New York, ou encore San Francisco. Ces informations peuvent, selon les besoins, être convoquées pour former le contexte. Mais ce que Stephen King ajoute, c'est qu'un bon auteur ne va jamais expliciter ce qui

est nécessaire pour constituer le contexte : il va au contraire le montrer. Le lecteur est donc dans la même situation qu'un enquêteur : il se trouve en face de multiples indices et, selon qu'il est attentif ou non, il va pouvoir utiliser ces indices comme des pièces du puzzle qui constituent le contexte. La variabilité des contextes convoqués, de lecteur en lecteur, est donc proportionnelle à sa sensibilité à reconnaître ce qui est pertinent de ce qui ne l'est pas dans l'environnement cognitif proposé par l'auteur.

Ce caractère ostensif des indices constituant le contexte relève typiquement de la définition de la communication ostensive. Selon Sperber et Wilson (1989 : 81), « la communication humaine intentionnelle est aussi un cas d'ostension ». De plus, pour eux, la communication ostensive est la même chose que la communication inférentielle, ou de manière plus spécifique, ce qu'ils appellent la communication *ostensive-inférentielle* :

Communiquer de manière ostensive-inférentielle consiste à rendre manifeste à un destinataire l'intention qu'on a de lui rendre manifeste une information de premier niveau. On peut donc décrire la communication ostensive-inférentielle comme comportant une intention informative et une intention communicative (Sperber, Wilson 1989 : 88).

Si donc un auteur sème un ensemble d'indices, que le lecteur reconnaîtra ou ignorera, par ce fait même, il communique de manière ostensive son intention communicative, à savoir son intention de rendre manifeste, pour son lecteur et lui-même, une intention informative.¹⁶

On arrive dès lors à la conclusion provisoire, qu'une FL est bien un acte de communication, et que la FL est une forme de communication. Je reviendrai sur cette thèse en la nuancant de manière sérieuse dans la dernière section de cet article.

¹⁶ Le lecteur attentif de romans policiers est particulièrement sensible à de tels indices ostensifs, et même s'il ne peut leur donner un sens ou une fonction dans l'intrigue, il sait que les enregistrer produira, ultérieurement dans la lecture, un effet cognitif. Le même processus vaut pour les fictions télévisuelles et les films (à intrigue) : le spectateur aguerri sait reconnaître ce qui relève de l'ostension de ce qui relève simplement du décor.

3. *Résonnance* : À ma connaissance, ce concept n'appartient pas à l'ensemble des concepts définissant la Pertinence, mais il n'en est pas pour autant étranger. Ce qui *résonne* dans nos têtes est généralement des *sons*, mais cela peut aussi être des émotions. Une grande frayeur peut provoquer des tremblements, qui se *poursuivent* comme des ondes après le lancer d'un galet sur une eau calme ; une nouvelle dramatique peut provoquer des pleurs, dont la propriété est de se propager par vagues ; une joie intense peut bloquer la respiration, etc. Or éprouver ou vivre un état émotionnel n'est pas le seul fait de la musique ou de la danse, pour ne mentionner que les formes artistiques les plus couramment associées à l'expression des émotions.¹⁷ C'est aussi le cas de la lecture.

Ce qui rend donc intéressante la FL, ce n'est pas simplement sa contribution cognitive – en termes informationnels, ses effets cognitifs¹⁸ –, mais ses effets non-propositionnels (Moeschler 2009). De quelle nature sont les effets non-propositionnels ? Il s'agit essentiellement d'effets non-représentationnels, qui suscitent des émotions. Or comme nous l'avons affirmé, les émotions ne sont pas des états ponctuels : elles ont pour propriété une durée, variable d'individu à individu, mais aussi de situation à situation. En d'autres termes, elles *résonnent*, exactement comme les cordes d'un instrument de musique.¹⁹

Le concept de *résonnance* n'est pas simplement intéressant parce qu'il permet de donner une représentation physique de ce qui ne l'est pas. Il permet aussi de comprendre que derrière le caractère individuel des effets associés à chaque lecture, il y a une dimension collective de la résonnance. Dans une salle de concert, les cordes vibrent et résonnent pour l'ensemble des auditeurs, exactement comme les ef-

¹⁷ Je renvoie ici à l'ouvrage de Steven Mithen (2006), pour qui le chant et la danse sont le lieu de l'expression des émotions, le langage s'étant spécialisé dans la transmission d'information.

¹⁸ On rappellera que les effets cognitifs sont de trois types : ajout d'une information nouvelle, renforcement et suppression d'une information ancienne.

¹⁹ C'est l'analogie qu'Ariane Mnouchkine a faite dans l'émission de France Culture *Le Cours de l'histoire* du 2 décembre 2022. Cf. : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire/ariane-mnouchkine-folle-d-histoire-9715154>.

fets des paroles dans une salle de théâtre ont des effets sur l'ensemble des spectateurs.²⁰

4. *Vérité* : Contrairement à l'auteur, qui doit dire la vérité, l'injonction « dire la vérité » n'est pas ce qui gouverne la communication verbale. Même dans la version gricéenne de la pragmatique, la maxime de qualité n'enjoint pas de dire ce qui est vrai : elle dit simplement de ne pas dire ce qu'on croit faux, ou ce pour quoi on manque de preuve. La version post-gricéenne de la pragmatique (la Théorie de la pertinence) n'enjoint pas plus de dire des choses vraies, mais stipule simplement que le destinataire est autorisé à comprendre que l'énoncé est optimalement pertinent, à savoir qu'il est suffisamment pertinent pour valoir la peine d'être traité et qu'il est le plus compatible avec les capacités et les préférences du locuteur. Par ailleurs, la caractéristique principale des implicatures conversationnelle est leur caractère défaisable, ou annulable : un locuteur peut toujours nier avoir voulu la communiquer. Si la vérité ne semble pas la propriété principale de ce qui est communiqué par inférence, elle n'est pas totalement étrangère à la pertinence. Pour Sperber et Wilson en effet, « les attentes de véridicité – dans la mesure où elles existent – sont le sous-produit d'attentes de pertinence » (Wilson, Sperber 2012 : 48 ; ma traduction). En effet, comme ils l'affirment dans *La Pertinence*, « une affirmation comporte une garantie tacite de vérité » (Wilson, Sperber 1989 : 81). La relation entre pertinence et vérité est explicitement affirmée dans la postface de la seconde édition de *Relevance* :

[...] notre raisonnement pour introduire la notion de pertinence a à voir avec des considérations d'efficacité cognitive, et la notion d'efficacité cognitive ne peut être séparée de celle de vérité. La fonction d'un système cognitif est de délivrer de la connaissance, non des fausses croyances (Sperber, Wilson 1986 : 263 ; ma traduction).

²⁰ Les concerts de rock sont intéressants car ils produisent au même moment, pour la plupart des participants, des réactions émotionnelles identiques, qui se traduisent par des sons émis spontanément, ou des chants précédents celui du chanteur. Le même type de réaction se produit dans les stades, où une phase de jeu particulière suscite une réaction vocale à l'unisson et collective (par exemple lors d'un but marqué, ou d'une faute d'un joueur).

Mais qu'en est-il de la vérité dans la FL ? Le concept même de fiction implique que la plupart des faits et des événements sont faux dans le monde réel, mais vrais dans le monde de la fiction. Cependant, ce que recherche le lecteur n'est pas une représentation exacte du monde représenté, voire de ses correspondances au monde réel, mais plutôt de tirer des effets cognitifs positifs, à savoir des inférences vraies dans le monde de la fiction et non des inférences fausses – on sait cependant que la fiction policière, de suspenses, etc. est généralement guidée par la nécessité de conduire le lecteur à tirer de fausses conclusions qu'il sera amené à modifier au cours de sa lecture (Cf. pour une explication plus générale de ce processus, Reboul, Moeschler 1998). En d'autres termes, la vérité n'est ni disjointe de la pertinence, ni du processus de compréhension, que ce soit dans la communication ordinaire ou dans la FL (Moeschler 2024).

5. *Lexique* : Le vocabulaire fait partie de la boîte à outil de tout auteur, selon Stephen King. Mais la question est de savoir quelles sont les informations contenues dans le lexique. Traditionnellement, la Théorie de la pertinence distingue le lexique conceptuel du lexique procédural. Le lexique procédural est, globalement parlant, associé au lexique fonctionnel, alors que le lexique conceptuel correspond au lexique ouvert (noms, verbes, adjectifs). Le lexique fonctionnel encode des significations procédurales, à savoir des instructions pour traiter les informations conceptuelles et les hypothèses contextuelles. La raison d'être du lexique procédural est interprétée en termes cognitifs : ses instructions permettent de réduire le coût de traitement, en donnant des instructions précises sur la manière de construire le contexte et de tirer les inférences²¹ (Cf. pour une synthèse, Moeschler 2019).

Cependant, le lexique auquel fait référence Stephen King n'est pas le lexique fonctionnel, mais le lexique conceptuel. Son observation, selon laquelle « il est rare qu'un écrivain [...] arrive à approcher

²¹ De manière plus spécifique, le résultat des inférences déclenchées par le lexique procédural correspond à ce qui est traditionnellement, dans la pragmatique gricéenne, décrit comme des implicatures conventionnelles (Grice 1975 ; Karttunen, Peters 1979 ; Potts 2005). Cf. Blakemore (1987) et Carston (2002).

ce qu'il voulait dire » tient au fait que des extensions pragmatiques viennent compléter le contenu conceptuel des mots du lexique. Les exemples sont multiples, du lexique le plus ordinaire à son usage dans les métaphores par exemple (Cf. Wilson 2006). Mais l'idée est qu'en usage, les mots du lexique conceptuel développent les concepts encodés linguistiquement en concepts *ad hoc*, et que l'interprétation intentionnée est contextuellement dépendante. L'exemple le plus parlant est l'extension de sens du concept CRU, qui dans *Ce steak est cru*, en réaction à la demande d'un serveur pour savoir si le plat commandé convient, devient le concept *ad hoc* CRU* dont la signification augmentée correspond, non pas à PAS CUIT, mais à PAS ASSEZ CUIT. De telles extensions ne sont pas conventionnelles, mais *contextuelles*, ce qui explique que ce qui est intentionné par l'auteur ne pourra que donner lieu à des développements dont la variation est prédite par la pragmatique lexicale.

6. *Télépathie* : La dernière idée, la plus problématique, n'est en fait pas si surprenante. L'usage du mot *télépathie*, pour décrire ce qu'est l'écriture, est une réponse référant au vocabulaire du paranormal pour décrire ce qu'il qualifie de magie – « Les livres sont des instruments de magie portables ». Ce qui constitue donc un « mystère » pour Stephen King, d'où son utilisation de termes comme *magie* ou *télépathie* – doit être transformé en « problème », pour qu'il puisse devenir l'objet d'une investigation scientifique.²²

Quel concept scientifique correspondrait le mieux à celui de *télépathie* ? Le concept générique est, bien sûr, *théorie de l'esprit*, et adapté à la Théorie de la pertinence, *lecture de l'esprit* (*mindreading*). Selon la Théorie de la pertinence en effet, la compréhension d'un énoncé relèverait d'un module pragmatique spécialisé, la lecture de l'esprit, qui piloterait le processus inférentiel permettant d'accéder au sens du locuteur. Rien de magique donc, si ce n'est que le processus de lecture de l'esprit, comme la théorie de l'esprit, est un processus métacogni-

²² On rappellera que, pour Noam Chomsky, l'activité scientifique consiste à formuler ce qui est un « mystère » en « problème ».

tif : il suppose en effet la capacité d'enchâsser le contenu d'une phrase dans un prédicat intentionnel du type « le locuteur a voulu dire q en disant p ».

La capacité à accéder au sens du locuteur n'est donc pas un mystère, mais un vrai problème que la théorie pragmatique a à charge de résoudre : comment en effet passer de p à q ? Le processus est-il inférentiel — mais si oui, comment l'inférence fonctionne-t-elle ? — ou est-il un simple développement lié à l'émergence de concepts *ad hoc* dans le processus de compréhension ? Mais si tel est le cas, ce processus relève-t-il des explicatures (Reboul 2007) ou des implicatures (Wilson, Carston 2007) ?

Comme on le voit, ce que souligne, dans un lexique imagé, Stephen King n'est rien d'autre que ce qui constitue l'agenda de la pragmatique cognitive.

Conclusion : quelle conséquence pour la communication littéraire ?

La conclusion à laquelle nous arrivons est assez simple à formuler : l'ensemble des propriétés que l'on peut associer à un texte de FL ont leurs correspondants dans une théorie pragmatique, dont l'objet est la communication verbale et ses conditions de réussite. Serions-nous alors, en ce qui concerne la FL, dans un cas ordinaire de communication ?

La réponse est plus complexe que prévu, car il existe des arguments forts pour dissocier FL et communication (Banfield 1995). Ann Banfield montre en effet que, d'une part, les récits à la première personne et à la troisième personne ne sont pas de la communication — celle-ci suppose la présence de pronoms de deuxième personne, impliquant un locuteur —, et que, d'autre part, les phrases au *style indirect libre* sont des *phrases sans locuteur* : les marqueurs de subjectivité qu'on peut y trouver (questions, exclamations, adjectifs évaluatifs, termes de parenté, argot, etc.) sont attribués à un *sujet de conscience* (SOI), dont la référence est à la troisième personne, i.e. une *non-personne* (Benveniste 1966), exclue de la communication entre un *je* et un *tu* (Cf. pour une critique de la thèse de Banfield, Reboul 1992).

La version de la FL à la Banfield implique donc que la FL n'est pas de la communication. Ce que nous avons vu dans cet article va cepen-

dant dans le sens contraire : même si l'auteur n'est ni un locuteur, ni un communicateur, son intention est de produire chez son lecteur des effets cognitifs, certains de nature propositionnelle, d'autres de nature non-propositionnelle. D'un autre côté, la lecture d'un texte de FL induit des effets chez le lecteur, la recherche de pertinence étant au cœur du processus de compréhension et son absence produisant une interruption du processus.

Nous arrivons ainsi à une conclusion paradoxale, mais tout à fait stimulante : la FL n'est pas une communication au sens ordinaire, mais c'est bien une forme de communication, puisque l'intention de l'auteur est de produire certains effets chez son lecteur et que le lecteur cherche à obtenir de tels effets. Pour qualifier un tel dispositif, je ne parlerai pas de *communication distante*, mais simplement de *communication faible*, au sens de Sperber et Wilson : l'auteur, une fois son texte produit et publié, n'a plus le contrôle de ce qu'il voulait dire ; le lecteur, en revanche, est seul responsable des inférences et de la compréhension.²³ C'est lui d'ailleurs – je fais abstraction du dispositif de marketing et de promotion qui favorise des auteurs au détriment d'autres – qui fait qu'un livre est lu et sera lu dans l'avenir. Si donc nous continuons à lire des auteurs du passé, c'est bien que leur lecture nous apporte quelque chose : ils sont le vecteur d'effets cognitifs tant représentationnels que non-représentationnels.

²³ On peut ajouter des prédicats et des formules comme *j'aime*, *je n'aime pas*, etc.

Textes littéraires cités

- BUTOR M., *La Modification*, Paris, Minuit, 1957.
 KING S., *On Writing. A Memoir of the Craft*, New York, Scribner, 2000.
 KING S., *Écriture. Mémoire d'un métier*, Paris, Albin Michel, 2001.

Références

- AUSTIN J. L., *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.
 BANFIELD A., *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*, Paris, Seuil, 1995.
 BENVENISTE É., *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
 BLACKBURN S., *Truth*, New York, Profile Books, 2017.
 BLAKEMORE D., *Semantic Constraints on Relevance*, Oxford, Basil Blackwell, 1987.
 CARSTON R., *Thoughts and Utterances. The Pragmatics of Explicit Communication*, Oxford, Basil Blackwell, 2002.
 GRICE H. P., « Logic and conversation », dans Cole P., Morgan J. L., *Syntax and Semantics 3. Speech Acts*, New York, Academic Press, 1975, pp. 41-58.
 GRICE H. P., « Meaning », *Studies in the Way of Words*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1989, pp. 212-223.
 KARTTUNEN L., PETERS S., « Conventional implicature », dans Oh C.-K. O., Dinneen D., *Syntax and Semantics 11. Presupposition*, New York, Academic Press, 1979, pp. 1-56.
 MITHEN S., *The Singing Neandertals. The Origins of Music, Language, Mind, and Body*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 2006.
 MOESCHLER J., « Pragmatics, propositional and non-propositional effects. Can a theory of utterance interpretation account for emotions in verbal communication? », *Social Science Information*, 48(3), 2009, pp. 447-463.
 MOESCHLER J., *Non-Lexical Pragmatics. Time, Causality and Logical Words*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2019.
 MOESCHLER J., *Pourquoi le langage ? Des Inuits à Google*, Paris, Armand Colin, 2020.
 MOESCHLER J., *Langage et vérité. Une approche pragmatique de la signification*, Limoges, Éd. Lambert-Lucas, 2024.
 MOESCHLER J., REBOUL A., « Ambiguïté et stratégies interprétatives dans *L'École des maris* », *Cahiers de linguistique française*, Genève, Unité de linguistique française, 6, 1985, pp. 11-48.

- POTTS C., *The Logic of Conventional Implicatures*, Oxford, Oxford University Press, 2005.
- REBOUL A., *Rhétorique et stylistique de la fiction*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992.
- REBOUL A., *Langage et cognition humaine*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2007.
- REBOUL A., MOESCHLER J., *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Paris, Armand Colin, 1998.
- SPERBER D., WILSON D., *Relevance. Communication and cognition*, Oxford, Basil Blackwell, 1986, 2^e éd.
- SPERBER D., WILSON D., *La Pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989.
- WILSON D., « Pertinence et pragmatique lexicale », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, Genève, Département de linguistique, 27, 2007, pp. 33-52.
- WILSON D., CARSTON R., « A unitary approach to lexical pragmatics : Relevance, inference and ad hoc concepts », dans Burton-Roberts N., *Pragmatics*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007, pp. 230-259.
- WILSON D., SPERBER D., « Relevance Theory », dans Horn L. R., Ward G., *The Handbook of Pragmatics*, Oxford, Basil Blackwell, 2004, pp. 607-632.
- WILSON D., SPERBER D., *Meaning and Relevance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

Texte littéraire et subjectivité : le style indirect libre et l'aspect inaccompli du verbe¹

MICHELE COSTAGLIOLA D'ABELE

Université de Naples L'Orientale

JANA ALTMANOVA

Université de Naples L'Orientale

JACQUES JAYEZ

ENS de Lyon

ANNE REBOUL

Université Aix-Marseille, CNRS, LPC

1. Introduction

Le style indirect libre (dorénavant SIL), sans être limité à la littérature, trouve néanmoins dans le texte littéraire son terrain de prédilection. Cette forme du rapport de la parole ou de la pensée se présente comme

¹ Les contributions respectives des auteurs sont les suivantes : le texte ici présenté a été discuté à fond par tous les auteurs. Le responsable final de sa rédaction est Michele Costagliola d'Abele. Jana Altmanova et Michele Costagliola d'Abele ont organisé la passation des trois expériences en Italie. Jacques Jayez a réalisé les analyses statistiques. Anne Rebul a conçu les expériences et a organisé leur passation en langue française et en langue anglaise ; elle a, en outre, contribué de manière décisive à l'interprétation des données et à la conception de l'architecture de cet essai.

une sorte d'intermédiaire entre le discours direct et le discours indirect et se caractérise notamment par le fait qu'il fait entendre la voix du personnage dans le tissu narratif du texte. Dans un certain nombre de cas, les phrases au SIL sont ambiguës et peuvent sembler des phrases de la narration. C'est le cas, par exemple, de la phrase suivante dans laquelle le lecteur de Flaubert n'a pas, à première vue, les éléments pour comprendre s'il est face à une phrase à interpréter à partir du point de vue omniscient du narrateur ou si ce qu'il lit n'est que la représentation propositionnelle des pensées du personnage, Frédéric Moreau, présentées au lecteur de manière non récursive :

Il s'y montra gai. *Mme Arnoux était maintenant près de sa mère, à Chartres. Mais il la retrouverait bientôt, et finirait par être son amant.*²

On peut se demander, donc, comment les lecteurs accèdent à l'interprétation subjective de ces phrases. Sur la base de données expérimentales recueillies en italien, en français et en anglais, le présent article montre que l'aspect inaccompli du verbe véhiculé par l'imparfait en français et en italien et par le progressif en anglais favorise une interprétation au SIL et explique pourquoi c'est le cas.

Les trois expériences présentées ici utilisent un matériel expérimental semblable : on présente aux participants des couples de phrases, la première toujours au même temps verbal, la seconde soit à l'accompli, soit à l'inaccompli (1^{ère} phrase : *Anne vit Muriel arriver*. 2^{ème} phrase : *Elle trébucha/trébuchait*). La première expérience (1^{ère} phrase à l'accompli) utilise une mesure indirecte, l'agentivité de la 2^{ème} phrase (*Qui trébuche ? ANNE/MURIEL*). La deuxième expérience utilise le même matériel expérimental, mais valide la 1^{ère} expérience par une question directe sur le point de vue exprimé (celui du narrateur ou celui du sujet de la phrase contexte, c'est-à-dire d'Anne). La troisième expérience est semblable à la première, mais la 1^{ère} phrase est toujours à l'inaccompli (1^{ère} phrase : *Anne voyait Muriel arriver*. 2^{ème} phrase : *Elle trébucha/trébuchait*), ce qui permet de tester si les résultats des deux

² Flaubert G., *Œuvres complètes*, Delphi Classics (Kindle ed.), 2011, loc. 16895. Nous soulignons par l'italique.

premières expériences ne sont pas dus au changement de temps plutôt qu'à l'aspect de la seconde phrase. Les résultats de ces trois expériences, la première réalisée en italien, français et en anglais, les deux suivantes en italien et en français, montrent que c'est bien l'aspect et pas le changement de temps qui favorise l'interprétation subjective, à savoir une interprétation de la phrase comme étant une phrase au SIL et non pas une simple phrase de la narration.

En conclusion, nous proposons une explication à ce phénomène : ce que fait le SIL, c'est rendre sensible au lecteur l'expérience subjective du personnage comme une réalité qui lui est présente. Le fait que l'éventualité ne soit pas exprimée comme terminée (accomplie), mais comme en cours (inaccomplie) favorise cette interprétation et, dans un texte littéraire, grâce à un passage de la focalisation omnisciente ou externe à la focalisation interne, permet au lecteur d'accéder à l'état épistémologique et émotif du personnage (avec un impact non négligeable sur le potentiel empathique du texte).

2. Le style indirect libre (SIL)

2.1 Caractérisation

Dans la plupart des langues, notamment européennes, on considère généralement qu'il y a trois façons de rapporter le discours ou la pensée d'autrui. Considérons les exemples suivants :

- (1.a) *Marie* : Et maintenant, en plus, il pleut ! J'en ai vraiment assez !
- (1.b) *Maria*: E ora, per di più, piove! Ne ho davvero abbastanza!
- (2.a) *Marie* a dit/pensé : « Et maintenant, en plus, il pleut ! J'en ai vraiment assez ! »
- (2.b) *Maria* ha detto/pensato: «E ora, per di più, piove! Ne ho davvero abbastanza!»
- (3.a) *Marie* a dit/pensé qu'il pleuvait et qu'elle en avait vraiment assez.
- (3.b) *Maria* ha detto/pensato che pioveva e che ne aveva davvero abbastanza.
- (4.a) Et maintenant, en plus, il pleuvait ! Elle en avait vraiment assez (, dit/pensa *Marie*).

(4.b) E ora, per di più, pioveva! Ne aveva davvero abbastanza (, disse/ pensò Maria).

(1.a/b) présente ce que Marie/Maria a dit ou pensé. (2.a/b) est un exemple de rapport au discours direct, (3.a/b) de rapport au discours indirect et (4.a/b) de rapport au SIL. Comme on le voit, le discours direct se présente comme la citation fidèle, entre guillemets, du discours ou de la pensée d'autrui. Le discours indirect commence par une préface, suivie d'une complétive, à l'intérieur de laquelle le contenu du discours ou de la pensée est représenté de façon fortement contrainte : il impose la concordance des temps et celle des pronoms, supprime ou transpose les déictiques de temps ou de lieu (par exemple, *ici, maintenant* en français ; *qui, ora* en italien) et exclut les constructions interrogatives et exclamatives, les interjections, etc. Par contraste, si le SIL respecte la concordance des temps et celle des pronoms, il permet de conserver les déictiques de temps et de lieu, les constructions exclamatives ou interrogatives, les interjections, et, de façon plus générale, les spécificités formelles du discours ou de la pensée rapportée. C'est de ce point de vue qu'il se présente comme une sorte d'intermédiaire entre le discours direct et le discours indirect et qu'il soulève des problèmes linguistiques – syntaxiques, sémantiques et pragmatiques – et littéraires.

2.2 Une première approche syntaxique³

La première approche linguistique du SIL a été produite par Banfield (1982) et s'est principalement intéressée à la syntaxe du SIL dans une perspective générative (Cf. Chomsky 1957). Sa première hypothèse est que le discours direct et le discours indirect n'ont pas la même structure profonde parce que certaines ambiguïtés ne sont possibles qu'au style indirect :

(5.a) Œdipe a dit que sa mère était belle.

(5.b) Edipo ha detto che sua madre era bella.

³ Les paragraphes qui suivent, et qui précèdent la présentation des expériences, approfondissent et discutent les propos présentés dans Reboul et al. (2016).

(6.a) Œdipe a dit : « Ma mère est belle ».

(6.b) Edipo ha detto: «Mia madre è bella».

Si *sa mère/sua madre* en (5.a/b) et *ma mère/mia madre* en (6.a/b) réfèrent à Jocaste, il est parfaitement clair en (6.a/b) qu'Œdipe sait que Jocaste est sa mère, alors que (5.a/b) est compatible aussi bien avec sa connaissance qu'avec son ignorance de ce fait.

L'analyse de Banfield suppose qu'il y a deux nœuds syntaxiques différents : le nœud S classique de la grammaire générative, qui permet l'enchâssement interne et la récursivité (il peut lui-même être enchâssé) ; un nouveau nœud (qu'elle introduit), le nœud E (pour Expression), qui permet l'enchâssement, mais pas la récursivité (il ne peut pas lui-même être enchâssé). Alors que la pensée ou le discours rapporté est un S dans le discours indirect, c'est un E dans le discours direct. Plus précisément, il y a deux E dans le discours direct, un pour la préface (*Marie a dit/pensé ; Maria ha detto/pensato*), et un pour le contenu rapporté. Il n'y a pas d'enchâssement entre l'un et l'autre. Par contraste, il y a un unique E dans le discours indirect, qui correspond à l'ensemble de l'énoncé, dans lequel un S, qui correspond au discours ou à la pensée rapportée, est enchâssé. Banfield ajoute, dans une perspective sémantique, qu'il y a un unique locuteur (représenté par le pronom de première personne) dans un E, auquel tous les éléments expressifs, y compris les indexicaux, sont attribués. Ceci explique la concordance des pronoms, des temps et des déictiques dans le discours indirect et leur absence dans le discours direct.

Une des questions centrales relativement au SIL, à la fois du point de vue syntaxique et du point de vue sémantique, est de déterminer s'il constitue une variété du discours direct ou du discours indirect – et si oui, laquelle – ou s'il s'agit d'une troisième sorte de discours rapporté, indépendante des deux autres. Banfield considère clairement le SIL comme une variété de discours direct, constitué de E indépendants et non-récursifs. Le SIL a cependant quelques caractéristiques propres. Par exemple, les éléments expressifs (y compris les déictiques de temps et de lieu) peuvent être attribués au sujet de conscience (ici Marie/Maria), qui est représentée par la 3^{ème} personne (Cf. (4.a/b)). De la

même façon, le présent du sujet de conscience (SC) est représenté par un temps du passé, même s'il reste le point de référence relativement auquel les déictiques de temps (*maintenant/ora*) sont interprétés.

Anne Banfield emprunte à Benveniste son analyse des temps verbaux du français, selon laquelle le Passé Simple français est le temps de la narration, ce qui le rend incompatible avec le SIL. Ceci la conduit à caractériser le SIL, par contraste avec la narration, comme permettant la co-occurrence de l'Imparfait et de *maintenant*.⁴

Un des aspects les plus controversés de la théorie de Banfield est son hypothèse selon laquelle les phrases au SIL sont « imprononçables », dans le sens où elles ne peuvent pas être produites pour un interlocuteur. Cette idée l'amène à une conclusion forte : on peut avoir le pronom de 1^{ère} personne dans du SIL (par exemple, en utilisant la 1^{ère} personne pour renvoyer à l'interlocuteur d'un discours rapporté, lorsque l'interlocuteur de ce discours est aussi le narrateur qui le rapporte), mais on ne peut pas avoir du SIL avec à la fois la 1^{ère} et la 2^{ème} personne. En d'autres termes, le pronom de 2^{ème} personne est banni du SIL. Comme le montre l'exemple suivant, cependant, cette prédiction n'est pas vérifiée :

(7.a) Il était tout à fait possible qu'il découvrit quelque chose, vous a-t-il répondu, il vous rappellerait dès qu'il se serait renseigné, [...].⁵

(7.b) Avrebbe fatto tutto il possibile per trovare qualcosa d'adatto, ti ha risposto; ti avrebbe richiamato non appena si fosse informato, [...].⁶

Au-delà de cette difficulté, les linguistes qui ont suivi les traces de Banfield sur le SIL et qui ont principalement adopté des approches sémantiques ont fait d'autres objections à son approche, comme nous allons le voir dans les paragraphes suivants.

⁴ L'analyse du SIL proposée par Banfield sur la langue française peut également être adaptée à l'italien où le Passato Remoto, comme le Passé Simple, est le temps de la narration. En italien aussi, donc, une séquence au SIL a beaucoup plus de chances d'être à l'Imperfetto et autorise la co-occurrence de ce temps verbal du passé avec des déictiques temporels ancrés sur le présent (comme *ora*).

⁵ Butor M., *La Modification*, Minuit, 1957 (Kindle ed.), loc. 384.

⁶ Butor M., *La Modificazione*, traduction de Oreste del Buono, Milano, Mondadori, 1959, p. 42.

2.3 Les approches sémantiques du SIL

Comme on vient de le voir, Banfield propose une approche *uni-vocale* du SIL, qui est vu comme l'expression d'une voix unique, celle du SC. Dans un article de 1991, Doron a critiqué cette idée et a proposé une hypothèse alternative selon laquelle ce sont deux voix qui s'expriment dans le SIL. En effet, le SIL représente deux perspectives simultanément, celle du narrateur et celle du SC. Doron introduit une distinction (dans le cadre théorique de la sémantique des situations, Cf. Barwise, Perry 1983) entre la *situation de discours*, liée au narrateur, et le *point de vue*, lié au SC. Alors que certains indexicaux (par exemple, les pronoms de 1^{ère} et 2^{ème} personne) sont sensibles à la situation de discours et insensibles au point de vue, et que d'autres (par exemple, les déictiques, y compris les démonstratifs) sont insensibles à la situation de discours et sensibles au point de vue, une troisième catégorie d'indexicaux (les pronoms de 3^{ème} personne) est sensible à la fois à la situation de discours et au point de vue. Alors que le choix de la 3^{ème} personne dépend de la situation de discours, le choix du genre grammatical dépend du point de vue, par exemple des croyances du SC quant au sexe du référent (Cf. (8.a/b), paragraphe 2.3.1).

Fondamentalement, toute approche selon laquelle il y a deux façons d'identifier les référents dans le SIL est une approche *duelle* ou *bi-vocale*. De telles approches bi-vocales sont dominantes dans les analyses sémantiques récentes, comme nous allons le voir ci-dessous.

2.3.1 La proposition de Schlenker : deux contextes et deux sortes (classes) d'indexicaux

Comme celle de Doron, l'approche de Schlenker (2004) est bi-vocale. En effet, il remarque que, bien que l'on considère généralement que la référence des indexicaux dépend d'un unique contexte de discours, ce n'est le cas ni dans le SIL, ni dans le Présent Historique, où les indexicaux sont en fait résolus relativement à deux contextes :

- le *contexte de la pensée (CP)*, qui est le point d'origine d'une *pensée* et inclut un SC, un temps de la pensée et un monde de la pensée (ainsi que, occasionnellement, un interlocuteur) ;

- le *contexte d'énonciation (CE)*, qui est le point d'origine de l'*expression d'une pensée* et inclut un locuteur (le narrateur), un interlocuteur (le lecteur/auditeur), un temps de l'énonciation et un monde de l'énonciation.

Les indexicaux, quant à eux, se divisent en deux catégories distinctes, selon le contexte relativement auquel ils sont résolus :

- les temps et les pronoms dépendent du CE ;
- tous les autres indexicaux, y compris les déictiques (*ici, maintenant, demain, hier, etc ;/ qui, ora, domani, ieri, etc.*) ainsi que les démonstratifs, dépendent du CP (en d'autres termes, ils passent du CE – dans lequel ils sont normalement ancrés – au CP).

Schlenker explique cette différence entre les indexicaux par le fait que, alors que les pronoms et les temps sont des *variables grammaticales* et portent des traits grammaticaux déterminant leur domaine de référence, les autres indexicaux dépendent du SC. Les restrictions sortales attachées à la première catégorie d'indexicaux n'apportent aucun contenu essentiel à la pensée exprimée hors leur référence.

Schlenker note cependant que certains exemples semblent contredire sa théorie. C'est par exemple le cas de (8.a/b), si le SC croit à tort que Claude est un homme, alors qu'en fait, c'est une femme. Ici, Claude est le référent du pronom *il/ lui* :

(8.a) OÙ était-il ce matin ? (se demanda Marie).

(8.b) Lui dove si trovava quella mattina? (si chiese Maria).

Alors que Claude est une femme dans le monde de CE, elle est désignée par le pronom masculin. Schlenker suggère qu'ici, le pronom paraît être un « pronom de paresse » (*pronoun of laziness*) utilisé à la place d'une description définie plus longue comme *l'homme*. Comme nous le verrons ci-dessous, cette suggestion paraît *ad hoc* et par conséquent peu convaincante.

Schlenker introduit une troisième notion, le *contexte réel*, qui est le point physique où le narrateur produit l'énoncé et note que, lorsque le narrateur se conduit « *comme si* les choses étaient différentes de

ce qu'elles sont » (Schlenker 2004, 180. Nous traduisons. Italiques de l'auteur), soit le CP, soit le CE, soit les deux, sont distincts du contexte réel. « Ceci crée l'impression que, tout à fait littéralement, les pensées d'une autre personne sont articulées par la bouche du locuteur avec des effets littéraires intéressants » (*Ibid.*, 280. Nous traduisons). Ceci est illustré par l'exemple (9.a/b/c) (que nous empruntons à Schlenker, qui l'emprunte à son tour à Banfield et à Doron) :

(9.a) Tomorrow was Monday, Monday, the beginning of another school week !⁷

(9.b) Demain était lundi, lundi, le début d'une autre semaine d'école !

(9.c) Domani era lunedì, lunedì, l'inizio di un'altra settimana di scuola!

La pensée exprimée n'est pas celle du narrateur, mais celle d'un personnage (le SC) et il n'y aurait aucune contradiction si le narrateur continuait en disant : *C'était une erreur : le lendemain était dimanche*. L'indexical *demain/domani* est résolu sur le CP, alors que le temps passé est résolu sur le CE (le contexte réel). Comme le note Schlenker, résoudre à la fois *demain* et le temps passé sur un contexte unique conduirait à une contradiction.

Qui plus est, dans le SIL, si on excepte les pronoms et les temps, tout est *de dicto*, c'est-à-dire dans la perspective du SC, comme le montrent les exemples suivants :

(10.a) Œdipe croyait que sa mère n'était pas sa mère.

(10.b) Edipo credeva che sua madre non fosse sua madre.

(11.a) Sa mère n'était pas sa mère, croyait Œdipe.

(11.b) Sua madre non era sua madre, credeva Edipo.

Dans l'exemple (10.a/b), la première occurrence de *sa mère* est comprise *de re*, et Œdipe n'a pas une croyance contradictoire. En (11.a/b), en revanche, les deux occurrences de *sa mère* sont interprétées *de dicto*, et Œdipe a une croyance contradictoire.

⁷ Lawrence D. H., *Women in Love*, London, Heinemann, 1971 (1920), p. 181. Traductions en français et en italien à nous.

Mais caractériser le SIL (mis à part les temps et les pronoms) comme *de dicto* ne paraît pas suffisant parce que les mots eux-mêmes sont attribués au SC, ce qui rapproche le SIL de la citation (et du discours direct).

2.3.2 L'analyse de Maier : le SIL comme une forme de citation/décitation

L'approche proposée par Maier (2015) est différente des autres approches sémantiques, mais proche de celle de Banfield, dans la mesure où il voit le SIL comme une sorte de discours direct, c'est-à-dire comme une sorte de citation. De ce point de vue, la théorie de Maier est orthogonale à celle de Schlenker. Chez ce dernier, en effet, les pronoms et le temps se conduisent « normalement » (comme hors du SIL), alors que les autres indexicaux, dépendants du SC, passent sur un second contexte. Dans l'approche de Maier, en revanche, les indexicaux problématiques sont précisément les pronoms et les temps.

Le point de départ de Maier est une critique de la division nette des indexicaux entre temps et pronoms d'une part, interprétés de façon transparente depuis la perspective du narrateur, et tous les autres indexicaux, d'autre part, interprétés depuis la perspective du SC. Se concentrant sur les expressions référentielles, Maier note que pour réfuter l'analyse de Schlenker, il suffit de montrer que tous les pronoms ne sont pas transparents, ou que ce ne sont pas seulement les pronoms qui sont transparents, ou les deux à la fois.

Maier note que, si la 3^{ème} personne peut référer au SC dans le SIL, elle peut aussi référer à quelqu'un d'autre. Bien que l'analyse de Schlenker capture cette ambiguïté, elle échoue à expliquer ce qui se produit lorsque le SC se trompe quant au genre de cette tierce personne (Cf. exemple (8.a/b) ci-dessus). Clairement, dans ce cas, le trait grammatical du genre n'est pas interprété de façon transparente, mais relativement à la perspective du SC.

Qui plus est, Maier note que la phrase *Où était-il ce matin ?/ Lui dove si trovava quella mattina?* pourrait être le rapport d'un discours (adressé par Marie à Claude), où il remplace la 2^{ème} personne (*tu/vous ; tu/lei*) plutôt que de la pensée de Marie. Pour cet exemple, Maier défend une analyse à la Doron : il faut distinguer dans le pronom la 3^{ème} personne (dépendante du narrateur) du genre grammatical (dépendant du SC).

Quant au deuxième point, la possibilité que d'autres expressions référentielles que le pronom soient utilisées de façon transparente, dans l'analyse de Schlenker, les noms propres, n'étant pas des pronoms, devraient être orientés vers le SC. Mais, dans le SIL, certains pronoms de 1^{ère} ou de 2^{ème} personne dans le discours ou la pensée originels sont représentés par des noms propres, notamment quand un pronom de 3^{ème} personne conduirait à une ambiguïté :

(12.a) The only mystification in this was the imposing time of life that her [Maisie's] elders spoke of as youth. For Sir Claude then Mrs. Beale was “young”, just as for Mrs. Wix Sir Claude was [. . .]. *What therefore was Maisie herself, and, in another relation to the matter, what therefore was mamma?*⁸

(12.b) Le seul mystère dans tout ceci était ce temps de vie imposant dont ses aînés [ceux de Maisie] parlaient comme de la jeunesse. Pour Sir Claude donc Mrs. Beale était « jeune », juste comme pour Mrs. Wix, Sir Claude l'était [...]. *Qu'est-ce que Maisie elle-même était donc, et, dans un autre ordre d'idée, qu'était Maman ?*

(12.c) L'unico mistero in tutto ciò era l'imponente periodo della vita di cui i suoi antenati [quelli di Maisie] parlavano come della gioventù. Per Sir Claude allora Mrs. Beale era “giovane”, così come per Mrs. Wix lo era Sir Claude [. . .]. *Che cos'era dunque Maisie stessa e, in un altro ordine di idee, che cos'era dunque la mamma?*⁹

On peut supposer que Maisie, dont la pensée est rapportée, n'a pas pensé à elle-même à la 3^{ème} personne. La pensée originelle était plutôt :

(13.a) Que suis-je donc et qu'est Maman ?

(13.b) Che sono io e che cos'è mamma?

La même chose arrive quand deux individus également saillants, du même sexe, doivent être désignés par un pronom de 3^{ème} personne, conduisant à une ambiguïté. De nouveau, un nom propre sera préféré. Tous ces usages du nom propre sont orientés vers le narrateur,

⁸ James H., *Works of Henry James*, Delphi (Kindle ed.), 2011, loc. 51112.

⁹ Les traductions en français et en italien sont assurées par les auteurs de cet article.

et, comme le dit Maier, sont motivés par des considérations pragmatiques. Selon Maier, cette observation contredit l'hypothèse de Schlenker selon laquelle dans le SIL il y a une distinction fortement encodée entre les pronoms et les autres expressions référentielles.

Cette remarque conduit Maier à sa propre proposition : le SIL est un exemple de *citation mixte*. Alors que, dans la simple citation, l'élément cité est *mentionné*, mais pas *utilisé* (il est sémantiquement inerte, comme *chat* dans « *Chat* » a *quatre lettres*/ « *Chat* » ha *quattro lettere*), dans la citation mixte, les mots sont à la fois utilisés et mentionnés :

(14.a) Romney a dit que Newt Gringrich est un « marchand d'influence ».

(14.b) Romney ha detto che Newt Gringrich è un « mercante d'influenza ».

Dans cet exemple, on a la fois un discours indirect (si on ignore les guillemets), donc le composant *usage*, et (en les prenant en compte), l'indication que l'expression « *marchand d'influence* » a été utilisée dans l'énoncé originel de Romney, c'est-à-dire le composant *mention*. En d'autres termes, les citations mixtes sont sémantiquement bi-dimensionnelles. L'effet est que l'élément entre guillemets est renvoyé à la responsabilité du locuteur cité.

Ceci, cependant, peut induire la décitation, c'est-à-dire l'intrusion pragmatiquement motivée d'éléments linguistiques qui sont ajustés au contexte linguistique large (hors citation). Maier donne un exemple tiré d'un journal satirique américain (*The Onion*, 2011) dans lequel un soit-disant énoncé de Kim Jong-Un est rapporté comme suit :

(15.a) Kim dit que la tâche de devenir « aussi fada que [son] papa est une tâche difficile ».

(15.b) Kim dice che il compito di diventare «folle quanto [suo] padre è un'impresa difficile».

Selon toute probabilité, l'énoncé (fictif) originel avait eu *mon/mio* plutôt que *son/suo*, mais l'adjectif possessif de première personne aurait été ambigu entre Kim Jong-Un et le journaliste.

Dans les citations journalistiques, les éléments décités sont indiqués entre crochets carrés. Maier fait l'hypothèse que, dans les cita-

tions mixtes, il y a un biais pratiquement motivé contre le présent et les pronoms cités *verbatim*, qui conduit à de telles dé citations intrusives. Ceci le conduit à sa thèse principale selon laquelle le mélange de perspectives orientées vers le narrateur et de perspectives orientées vers le SC dans le SIL est le résultat à la fois de citations mixtes et de dé citations. En d'autres termes, la phrase au SIL *Demain était son 6^{ème} anniversaire de mariage avec Paul/Domani era il suo 6° anniversario di matrimonio con Paul* doit se lire comme « Demain [était] [son] 6^{ème} anniversaire de mariage avec Paul. »/ « Domani [era] [il suo] 6° anniversario di matrimonio con Paul ».

Comme le note Maier, cette lecture suppose que le composant *usage* inclut un opérateur d'attitude caché (comme *Marie pense que/Maria pensa che*). Maier indique que son analyse sémantique (principalement orientée vers les assertions) peut être étendue pour incorporer les constructions typiques du SIL, comme les exclamations, les interrogations, les particularités phonologiques et dialectales, etc. Il attribue les mécanismes précis qui déclenchent la dé citation à la pragmatique, laissant ouverte la question de leur fonctionnement exact. Bien que son approche prenne en compte des éléments qui restent problématiques dans l'analyse de Schlenker, elle souffre d'un certain flou relativement à ce qui est, après tout, son point fondamental : les temps et les pronoms devraient être considérés comme une forme de dé citation plutôt que comme une classe d'indexicaux fixée de façon immuable sur le CE.

2.3.3 L'analyse d'Eckardt : l'extension du champ des indexicaux dans le SIL aux particules et aux adverbes

Comme elle le reconnaît elle-même, l'analyse d'Eckardt (2015) est une extension de celle de Schlenker (2004). Sa contribution est cependant originale parce qu'elle inclut les adverbes émotifs/commentatifs et les particules, à partir d'exemples allemands. Ceci étend de façon significative l'ensemble des indicateurs de SIL dans un texte. Comme le note Eckardt, les adverbes commentatifs comme *bien sûr/certamente* indiquent l'attitude du locuteur (et dans le SIL, du SC) envers, par exemple, l'accessibilité de l'information transmise. En allemand, comme dans beau-

coup d'autres langues, en plus de tels adverbes émotifs/commentatifs, il y a des particules qui jouent essentiellement le même rôle. Eckardt propose que de tels adverbes et particules, qui doivent être liés à un SC, soient aussi des indexicaux susceptibles de passer d'un contexte à l'autre. Qui plus est, certaines de ces particules, à cause de leur contenu sémantique, véhiculent des informations relativement non seulement au SC, mais aussi à son interlocuteur (par exemple, *doch*).

Cette hypothèse suggère que, *contra* Banfield (1982), le SIL ne bannit pas l'interlocuteur. Eckardt propose une analyse des cas où le SC se trompe sur le genre de l'individu dont il parle (ou à qui il parle dans la ré-interprétation que fait Maier de (8.a/b)) en renvoyant la 3^{ème} personne au narrateur et le genre au SC. Cette analyse s'accorde bien avec celles de Doron et de Maier. Cependant, *contra* Maier, Eckardt affirme que cette option n'est pas disponible dans les analyses citationnelles du SIL, parce que la distinction citation/décitation est absolue : un élément linguistique – un mot, y compris les traits morphologiques – est soit cité, soit décité, mais ne peut pas être les deux à la fois. La citation ne permet pas la double responsabilité.

Les critiques d'Eckardt contre le modèle citationnel ne se limitent pas à cette remarque. Elle note aussi que l'usage des particules dans le SIL est très différent de leur usage dans les citations. Les particules sont orientées à la fois vers le locuteur et vers son interlocuteur, ce qui veut dire que, dans une analyse citationnelle du SIL, elles doivent être citées (et ne peuvent entrer dans un contenu décité). Ainsi, dans certains cas (Cf. exemple (16)), la particule se trouvera être le seul élément cité dans la phrase au SIL, et tous les autres éléments sont décités dans une analyse à la Maier :

(16) [Sie] [liebte] [ihn] ja.

[Elle] [l'][aimait], clairement.

[Lei] [l'][amava] chiaramente.

Mais dans le discours ordinaire, les particules ne sont *jamais* citées en isolation. La remarque d'Eckardt, selon laquelle, dans le cadre d'une analyse citationnelle, dans certaines interrogatives ou exclamatives au SIL, seule la forme syntaxique est citée, alors que tous les autres

éléments linguistiques sont décités, est une objection encore plus fondamentale contre Maier :

(17.a) Pierre me regarda. Il était nerveux. [Me] [plaisait] [il] ? [Allais] [je] [l'engager] ?

(17.b) Pierre mi guardò. Era nervoso. [Mi] [piaceva] [(lui)]? [lo] [avrei] [assunto]?

Comme le note Eckardt (2015, 201. Nous traduisons), « une théorie citationnelle du SIL doit supposer que les opérateurs de question peuvent être cités en isolation du matériau linguistique », ce qui est une hypothèse peu plausible et certainement falsifiée dans les citations mixtes ordinaires. Toutes ces critiques paraissent valides et l'analyse citationnelle semble difficile à maintenir face à de telles objections.

Eckardt s'attaque aussi à un problème central pour toutes les analyses bi-vocales du SIL (la sienne, mais aussi celles de Doron et de Schlenker) : les contre-exemples apparents au *Principe du Changement Simultané* (*Shift Together Principle*). Ce principe concerne tous les indexicaux qui passent du CE au CP dans le SIL, c'est-à-dire tous les indexicaux sauf les pronoms et les temps. Il impose la contrainte selon laquelle si un de ces indexicaux change de contexte, tous doivent le faire. En d'autres termes, il devrait être impossible pour l'un d'entre eux de changer de contexte dans un environnement qui n'est pas au SIL (ou au présent historique), c'est-à-dire où il n'y a pas un CP distinct du CE et où les autres ne changent pas. Le problème, selon Eckardt, se pose avec *ici/qui* et *maintenant/ora*, qui peuvent tous deux passer hors du CE dans des environnements qui ne sont pas au SIL.

Bien qu'Eckardt donne seulement un exemple fabriqué pour de tels usages de *maintenant/ora* et ne donne aucun exemple pour *ici*, des exemples authentiques ne sont pas difficiles à trouver, comme le montrent (18.a/b) et (19.a/b), tous deux tirés de *Madame Bovary* de Flaubert (nos italiques) :

(18.a) Venait ensuite, s'ouvrant immédiatement sur la cour, où se trouvait l'écurie, une grande pièce délabrée qui avait un four, et qui servait *maintenant* de bûcher, de cellier, de garde-magasin, pleine de vieilles ferrailles, de tonneaux vides, d'instruments de culture hors

de service, avec quantité d'autres choses poussiéreuses dont il était impossible de deviner l'usage.¹⁰

(18.b) Veniva poi, mettendo direttamente nel cortile in cui si trovava la scuderia, uno stanzone mal ridotto – c'era anche un forno – che ora serviva da legnaia, da cantina, da magazzino, pieno di vecchi ferracci, di barili vuoti, di arnesi agricoli fuori uso e di tante altre cose polverose che non si capiva a che cosa servissero.¹¹

(19.a) Auprès d'une Parisienne en dentelles, dans le salon de quelque docteur illustre, personnage à décorations et à voiture, le pauvre clerc, sans doute, eût tremblé comme un enfant ; mais *ici*, à Rouen, sur le port, devant la femme de ce petit médecin, il se sentait à l'aise, sûr d'avance qu'il éblouirait.¹²

(19.b) Accanto a una parigina in merletti, nel salotto di un qualche medico illustre, un personaggio con decorazioni e carrozza, il povero sostituto del notaio avrebbe senza dubbio tremato come un bambino; ma *qui*, a Rouen, sul porto, davanti alla moglie di quel povero medico, si sentiva a proprio agio, sicuro senz'altro di fare colpo.¹³

¹⁰ Flaubert G., *Œuvres complètes*, op. cit., loc. 1949.

¹¹ Flaubert G., *Madame Bovary e Tre racconti*, traduction d'Ottavio Cecchi, Roma, Newton Compton, 2010, p. 57.

¹² Flaubert G., *Œuvres complètes*, op. cit., loc. 5708.

¹³ Flaubert G., *Madame Bovary e Tre racconti*, op. cit., p. 176. Nous avons expressément choisi la traduction d'Ottavio Cecchi car elle respecte les déictiques temporel et spatial présents dans les exemples 18a et 19a. D'autres traductions, en revanche, proposent des solutions dans lesquelles ces déictiques ne dépendent pas toujours du CP comme dans l'original et se réfèrent plutôt au CE. À titre d'exemple, citons la traduction de 19a d'Orreste del Buono dans laquelle le traducteur propose, pour le français "ici" (dépendant du CP) la traduction italienne "lì" qui dépend plus manifestement du CE : « Accanto a una parigina spumeggiante di trine, nel salotto di qualche illustre dottore fornito di decorazioni e carrozze, il povero giovane di studio avrebbe certamente tremato come un bambino, ma *lì*, a Rouen, sul porto, davanti alla moglie di quel mediconzolo, si sentiva a proprio agio, sicuro in anticipo di abbaglierla » (Flaubert G., *Madame Bovary*, Milano, Garzanti, 2003, p. 189). Cela nous amène à remarquer qu'il serait particulièrement intéressant d'appliquer une analyse bi-vocale à l'étude des traductions littéraires car la perspective bilingue et contrastive permettrait d'évaluer plus profondément certains effets pragmatiques produits dans un texte littéraire à partir de stratégies de focalisation interne telles que celles décrites ici. Nous n'excluons pas la possibilité d'aborder cet aspect dans une prochaine recherche conjointe avec les auteurs de cet article.

Les deux phrases sont des phrases de la narration, sans SIL, et cependant *maintenant/ora* et *ici/qui* passent apparemment du temps de la narration (identifié relativement au CE) à un autre temps du passé et du lieu de la narration à un autre lieu.

Eckardt remarque qu'il y a deux solutions : abandonner le Principe du Changement Simultané ; ou, étant donné que le problème semble limité à *ici/qui* et *maintenant/ora*, on pourrait supposer qu'il y a quelque chose de spécifique à ces deux indexicaux relativement à d'autres comme *hier/ieri*, *demain/ domani là/là*, *avant/prima*, *après/dopo* etc. Elle choisit la seconde option et propose que *ici/qui* et *maintenant/ora* ne sont pas seulement des indexicaux, mais aussi des démonstratifs et que, dans des exemples comme (18.a/b et 19.a/b), ils réfèrent à un temps ou un lieu saillant dans le récit.

2.3.4 Conclusion préliminaire

Ces différentes théories reposent sur des options différentes quant au statut syntaxique du SIL. Banfield et Maier y voient une forme de discours direct. Schlenker et Eckardt le voient comme une forme de phrase de la narration dans laquelle le narrateur rapporte fidèlement le discours ou la pensée du SC.

La conséquence de cette différence de points de vue est que le poids de l'analyse sémantique pèse sur des éléments différents dans les deux types de théories. Banfield et Maier doivent rendre compte des pronoms et des temps, Schlenker et Eckardt des autres indexicaux. Alors que Banfield règle le problème des pronoms et des temps en autorisant la 3^{ème} personne et le passé dans le SIL, Maier le résout par la décitation. Schlenker et Eckardt résolvent celui des autres indexicaux grâce au double contexte et au passage du CE au CP.

2.4 Une analyse sémantique et pragmatique

Comme nous l'avons vu, malgré son intérêt, la théorie de Maier rencontre de graves problèmes, soulevés par Eckardt (2015) (Cf. ci-dessus, § 2.3.3), qui la rendent difficile à défendre. Ceci nous laisse les deux approches sémantiques et bi-vocales de Schlenker (2004) et Eckardt (2015), sur la base d'un double contexte, que nous appellerons théorie

SE. Nous allons maintenant réexaminer la division stricte à l'intérieur des indexicaux entre les pronoms et les temps d'une part et les autres indexicaux de l'autre, ainsi que les contre-exemples au Principe du Changement Simultané. D'une part, le changement du CE au CP semble bien plus large que ne le propose la théorie SE, s'étendant potentiellement à tous les pronoms, ainsi qu'aux descriptions définies et aux noms propres. D'autre part, les violations apparentes au Principe du Changement Simultané sont aussi plus étendues que ne le pense Eckardt et, de nouveau, s'étendent aux pronoms.

2.4.1 *L'extension du changement de contexte*

Commençons par les cas où le terme *changement de contexte* s'applique de façon parfaitement appropriée aux pronoms, des cas où les croyances du narrateur et celles du SC ne coïncident pas, notamment quant au genre du référent (Cf. (8.a/b)). L'analyse SE affirme que la personne ne change pas de contexte (c'est seulement le genre qui passe du CE au CP), ce qui implique que les pronoms qui ne sont pas marqués pour le genre (1^{ère} et 2^{ème} personne) ne sont pas concernés.

Supposons que le SC, au moment où ses pensées sont rapportées, se trompe sur son propre genre. Par exemple, Pierre croit être un homme, mais est en fait une femme. Née et élevée dans une famille extrêmement catholique, qui voulait un garçon pour qu'il soit prêtre, Pierre a grandi en croyant qu'elle était un garçon et, à cause d'une éducation très rigide, n'a jamais découvert qu'elle était une fille. Elle est effectivement entrée dans l'église catholique comme prêtre mais, après un brillant début de carrière, a découvert, à la suite d'une consultation médicale, qu'elle n'était pas un homme. Sortant de l'église, elle écrit une autobiographie à succès, dans laquelle elle rapporte ses propres pensées au SIL *avant* la révélation de son genre réel :

(20.a) *Quelle bonne journée, j'avais eue ! J'avais eu ma chance pour impressionner ma hiérarchie et, mon Dieu, je l'avais saisie. À ce rythme, je serai évêque en un rien de temps.*

(20.b) *Che bella giornata (io) avevo avuto! (Io) avevo avuto la possibilità di impressionare la gerarchia e, mio Dio, (io) l'avevo colta. Di questo passo, (io) sarò vescovo in un baleno.*

Commençons par noter que si quelqu'un d'autre avait écrit l'histoire de Pierre, la phrase au SIL serait :

(21.a) Quelle bonne journée *il* avait eue ! *Il* avait eu sa chance pour impressionner sa hiérarchie et, mon Dieu, *il* l'avait saisie. À ce rythme, *il* serait évêque en un rien de temps !

(21.b) Che bella giornata (*egli*) aveva avuto! (*Egli*) aveva avuto la possibilità di impressionare la gerarchia e, mio Dio, (*egli*) l'aveva colta. Di questo passo, (*egli*) sarà vescovo in un baleno.

Si on compare (20.a/b) et (21.a/b), on devrait déduire de la théorie SE qu'en (20.a/b), *je/io* est interprété relativement au CE comme référant à une femme, Pierre, alors qu'en (21.a/b), *il/egli* est interprété relativement au CP comme référant à un homme, Pierre. Cette différence paraît bizarre. Pourquoi ne pas permettre aux deux pronoms (1^{ère} et 3^{ème} personne) d'être interprétés relativement au CP ? Cette solution permettrait aussi de résoudre la tension entre la théorie SE et d'autres exemples de SIL où la résolution des pronoms sur le CE semble poser des problèmes d'adéquation avec le prédicat appliqué au référent, comme dans l'exemple que nous avons cité au début de cette contribution, tiré de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert :

(22.a) Il s'y montra gai. Mme Arnoux était maintenant près de sa mère à Chartres. Mais *il* la retrouverait bientôt, et finirait par être son amant.¹⁴ (Nos italiques).

(22.b) Durante la scampagnata fu di ottimo umore. In quel periodo la signora Arnoux era da sua madre, a Chartres; però ben presto [*egli*] l'avrebbe rivista e avrebbe finito per diventare il suo amante.¹⁵

Dans ce cas, selon la théorie SE, le pronom de 3^{ème} personne dans la 3^{ème} phrase (*il* la retrouverait bientôt/[*egli*] l'avrebbe rivista) est réso-

¹⁴ Flaubert G., *Œuvres complètes*, op. cit., loc. 16895.

¹⁵ Flaubert G., *L'Educazione sentimentale*, Milano, Feltrinelli, 2018, p. 84. Nous tenons à souligner qu'ici aussi la traduction de Marina Balatti propose un déictique temporel, "in quel periodo" qui dépend clairement du CE alors que l'original présente le déictique "maintenant" qui, précisément parce qu'il se trouve dans une phrase au SIL, dépend plutôt du CP. Cf. aussi note 13.

lu relativement au CE, ce qui est extensionnellement correct. Mais le prédicat n'est pas vérifié dans le monde du CE (équivalent au contexte réel, selon Schlenker), où Frédéric ne devient jamais l'amant de Mme Arnoux, alors qu'il est vérifié dans le CP qui représente ce qui se passe dans l'imagination de Frédéric.

Le même problème peut se produire avec le pronom de 1^{ère} personne, comme le montre l'exemple suivant, tiré du roman de Modiano, *Accident nocturne* :

(23.a) J'ai sorti de ma poche le "compte-rendu" que j'avais signé. Elle habitait donc square de l'Alboni. Je connaissais cet endroit pour être souvent descendu à la station de métro toute proche. Aucune importance si le numéro manquait. Avec le nom : Jacqueline Beausergent, je me débrouillerais.¹⁶

(23.b) Ho preso dalla tasca il «resoconto» che avevo firmato. Dunque lei abitava in square de l'Alboni. Conoscevo quel luogo perché spesso scendevo alla stazione del metrò lì vicino. Che non ci fosse il numero civico aveva poca importanza. Con il nome, Jacqueline Beausergent, me la sarei cavata.¹⁷

Le personnage cherche une femme qui l'a renversé. Il lui manque le numéro de l'immeuble où elle habite, mais il est sûr de la retrouver. En fait, comme dans (22.a/b), cela ne se produit pas et, de nouveau, résoudre le pronom (ici, la 1^{ère} personne) sur le CE sera extensionnellement correct, mais peu satisfaisant du point de vue de l'interprétation de l'énoncé. Et, de nouveau, on souhaiterait une interprétation du pronom relativement au CP. Il semble donc que le changement de contexte concerne les pronoms personnels au-delà de la marque de genre.

Cette extension du passage du CE au CP dans le SIL peut aussi concerner les expressions définies et les noms propres, qui, comme le notait déjà Doron (1991), sont en effet souvent orientés vers le SC. C'est effectivement le cas, non seulement pour les descriptions défi-

¹⁶ Modiano P., *Accident nocturne*, Paris, Gallimard (eBooks ed.), 2005, pp. 29-30.

¹⁷ Modiano P., *Incidente notturno*, Torino, Einaudi (ePub ed.), 2016, p. 25.

nies dans leur usage attributif où on s'y attend, mais aussi dans leur usage référentiel. Comme le notait Donnellan (1966), dans l'usage référentiel, le référent visé n'a pas besoin de satisfaire la description. Par exemple, si la locutrice croit que l'homme auquel elle réfère boit un Martini, alors qu'en fait, il boit de l'eau dans un verre à Martini, cela ne l'empêchera pas d'y référer avec succès comme suit :

(24.a) L'homme avec le verre de Martini est sympathique.

(24.b) L'uomo col bicchiere di Martini è simpatico.

Dans un roman où son énoncé est rapporté au SIL, même si le narrateur sait (vu que le CE est le contexte réel) que l'homme boit en fait de l'eau, le rapport correct est (25.a/b) et pas (26.a/b) :

(25.a) L'homme avec le verre de Martini était sympathique, dit/pensait-elle.

(25.b) L'uomo col bicchiere di Martini era simpatico, disse/pensò.

(26.a) *L'homme avec le verre d'eau était sympathique, dit/pensait-elle.

(26.b) * L'uomo col bicchiere d'acqua era simpatico, disse/pensò.

Dans ce cas, le narrateur doit passer de sa propre description du référent dans le CE à la description du SC dans le CP.

On remarquera qu'on peut avoir des exemples comparables pour les noms propres. Considérons l'exemple (27.a/b) (emprunté à Reboul 2019), où Pierre croit, à tort, qu'Orcutt s'appelle « Jones » :

(27.a) Jones/*Orcutt était un espion, pensait Pierre.

(27.b) Jones/*Orcutt era una spia, pensava Pierre.

Dans une phrase au SIL comme (27 a/b), le nom propre est orienté vers le SC et doit s'accorder à ses croyances, même erronées. Il doit donc être résolu sur le CP. Tout ceci suggère que, dans le SIL, les expressions référentielles, y compris les pronoms, sont utilisées de façon opaque, ce qui contredit l'analyse SE.

Qu'en est-il du Principe de Changement Simultané ?

2.4.2 D'autres violations du Principe de Changement Simultané

Comme on l'a vu ci-dessus (Cf. § 2.3.3), Eckardt (2015) insiste sur le fait que *maintenant/ora* et *ici/qui* sont les seuls indexicaux à changer de contexte hors du SIL, en violation du principe de changement simultané. On remarquera cependant que, dans l'exemple suivant, tiré de *Mont-Oriol* de Maupassant, le moment désigné par *hier* n'est pas résolu relativement au CE (au moment où le narrateur écrit l'histoire), mais relativement au récit :

(28.a) L'enfant endormie et naïve d'*hier* s'était réveillée brusquement souple et perspicace en face de cet homme qui lui parlait sans cesse d'amour.¹⁸

(28.b) La bimba ingenua e addormentata di *ieri* s'era svegliata bruscamente, agile e perspicace davanti a quell'uomo che le parlava incessantemente d'amore.¹⁹

On pourrait peut-être proposer d'étendre l'explication donnée par Eckardt (2015) pour *ici/qui* et *maintenant/ora* à *hier/ieri*.

Mais on trouve aussi, dans des phrases où les autres indexicaux ne changent pas de contexte, des changements de la marque morphologique du genre sur des pronoms de 3^{ème} personne. C'est le cas dans la nouvelle de Balzac, *Sarrasine*. Sarrasine est un jeune sculpteur français, qui part faire le voyage italien qui lui permettra de parfaire son éducation artistique. Il y voit une belle chanteuse, La Zambinella, et en tombe follement amoureux. Vers la fin de la nouvelle, il se révèle, comme tout le monde sauf Sarrasine et le lecteur le savait, que La Zambinella est un castrat, et donc pas une femme, mais un homme. Cependant, tout au long de la nouvelle, le narrateur, qui n'ignore pas le sexe de La Zambinella, utilise dans des phrases de la narration des pronoms de 3^{ème} personne au féminin pour référer à ce personnage :

(29.a) Au milieu de ce désordre, la Zambinella, comme frappée de terreur, resta pensive. Elle refusa de boire, mangea peut-être un peu trop ; mais la gourmandise est, dit-on, une grâce chez les femmes.²⁰

¹⁸ Maupassant G. de, *Œuvres complètes*, Arvensa Editions (Kindle ed.), loc. 16968.

¹⁹ Maupassant G. de, *Tutti i romanzi*, traduction de Luca Premi, Roma, Newton, coll. "I Mammut", 1996, p. 432.

²⁰ Balzac H. de, *Œuvres complètes*, Arvensa Editions (Kindle ed.), loc. 102599.

(29.b) In mezzo a quella confusione la Zambrinella, come terrorizzata, restava pensierosa. Si rifiutò di bere, mangiò forse un po' troppo; ma dicono che la golosità sia una grazia nelle donne.²¹

Dans ce cas, l'explication que donne Eckardt pour les cas d'*ici/qui* et *maintenant/ora* en termes d'une combinaison indexical-démonstratif ne peut pas s'appliquer.

Ce que suggèrent tous ces exemples (y compris ceux du § 2.4.1), c'est qu'une approche purement sémantique du SIL est peu satisfaisante dans la mesure où elle impose des restrictions ou des spécificités *ad hoc* pour faire face aux contre-exemples. Ces restrictions, qui plus est, ont la conséquence peu souhaitable de masquer des effets interprétatifs propres au SIL. Par ailleurs, à cause de la concordance des temps et des pronoms, une approche uni-vocale où tous les termes référentiels seraient résolus relativement au CP n'est pas non plus souhaitable. Banfield ne pouvait la maintenir qu'au terme d'une prescription, elle aussi *ad hoc*, selon laquelle, dans le SIL, le SC est représenté par la 3^{ème} personne et le temps présent par le passé.

Par ailleurs, on remarquera que certains exemples au SIL comme, entre autres, (22.a/b) et (23.a/b), sont ambigus entre une lecture comme phrases de la narration (qui impose que Frédéric deviendra l'amant de Mme Arnoux et que le héros de Modiano retrouvera sa belle inconnue) et une lecture comme SIL (où ce futur n'est pas acquis). Le lecteur peut décider sur la base du contexte (dans certains cas) ou à l'issue du roman. Il ne peut s'agir d'une décision purement sémantique. Par ailleurs, comme le montre (29.a/b), l'intrusion de croyances erronées d'un personnage (Sarrasine) dans des phrases de la narration n'est pas impossible. Ceci suggère une approche bi-vocale, mais pragmatique plutôt que sémantique du SIL.

²¹ Balzac H. de, « Sarrasine », dans Serres M., *L'ermafrodito : Sarrasine scultore*, traduction de Paolo Tortonese, Torino, Bollato Boringhieri, 1989, p. 42. Bien qu'en italien le pronom personnel ne soit pas exprimé, l'accord des adjectifs au féminin permet de comprendre que le pronom de troisième personne sous-entendu, comme dans l'original, est féminin.

2.4.3 Une approche bi-vocale pragmatique du SIL

Par définition, une approche bi-vocale, qu'elle soit sémantique ou pragmatique, doit s'appuyer sur les contextes proposés par la théorie SE, à savoir le CE et le CP. Dans le même ordre d'idée, Recanati (2012) a proposé une distinction pragmatique, destinée à traiter les cas d'opacité référentielle, entre la *référence sémantique* et la *référence du locuteur*. Dans les cas de transparence référentielle, les deux coïncident complètement, dans les cas d'opacité référentielle, elles coïncident extensionnellement (elles identifient le même référent), mais pas intensionnellement (les propriétés du référent ne sont pas identiques). Ceci permet à Recanati de déployer les ressources de sa théorie des dossiers mentaux. Nous ne développerons pas ici la possibilité de traiter le SIL en termes de dossiers mentaux (pour une telle approche, Cf. Reboul 2019). Nous voudrions en revanche montrer pourquoi, au lieu d'une simple division des indexicaux comme celle que propose la théorie SE, cela fait sens d'avoir une approche plus complexe permettant à tous les indexicaux d'être résolus sur le CP, même si certains (les pronoms et les temps verbaux) doivent aussi l'être sur le CE.

Nous allons ici suivre Delfitto et al. (2016), qui suggèrent que ce qui se produit dans le SIL est une *identification phénoménale*, où le narrateur s'identifie au SC jusqu'à partager ses états mentaux, croyances, émotions, expériences. Si cette analyse est correcte, le contenu propositionnel véhiculé par un énoncé au SIL est opaque, dans le sens où il représente le point de vue du SC. Ceci signifie que tout le matériau linguistique est résolu relativement au CP. Cependant, étant donné que le SIL est une forme d'identification phénoménale, il suppose deux « expérienceurs », celui qui s'identifie (le narrateur) et celui qui a l'expérience (le SC). La concordance des temps et des pronoms reflète la présence du narrateur comme l'entité qui s'identifie au SC. Ceci explique la coexistence entre la concordance des temps et des pronoms dans le SIL et justifie à la fois la nécessité de deux contextes et le fait que les expressions référentielles soient doublement résolues, relativement aux deux contextes, le CE et le CP.

Nous voudrions maintenant en revenir aux temps verbaux. Comme nous l'avons dit, les temps verbaux doivent suivre la concordance des

temps et le point temporel qu'ils identifient est dans le passé du narrateur (même s'il peut être dans le passé, dans le présent ou dans le futur du SC). On remarquera cependant que, au-delà de l'identification du moment où se produit le fait rapporté, les temps verbaux encodent également l'aspect, c'est-à-dire le fait que l'action soit présentée comme accomplie ou inaccomplie. Ceci vaut bien évidemment pour le présent, mais aussi, dans un certain nombre de langues (notamment les langues romanes), pour les temps simples du passé qui ont une version accomplie (le *Passé Simple* en français, le *Passato Remoto* en italien) et une version inaccomplie (l'*Imparfait* en français, l'*Imperfetto* en italien). Lorsqu'un énoncé décrivant un événement passé est à l'inaccompli, on peut l'interpréter de plusieurs façons : soit il s'agit d'une action répétitive (Cf. (30.a/b)) ; soit elle s'est interrompue avant son achèvement (Cf. (31.a/b)) ; soit, bien qu'elle ait été accomplie dans son intégralité, elle est présentée du point de vue de l'agent, comme en cours (Cf. (32.a/b)).

(30.a) Tous les soirs, il venait me voir.

(30.b) Tutte le sere veniva a trovarmi.

(31.a) Le chien traversait la rue, quand un camion l'a écrasé.

(31.b) il cane attraversava la strada quando un camion l'ha investito.

(32.a) il pleuvait.

(32.b) Pioveva.

Dans le SIL, on est face à cette troisième possibilité.

Dans le SIL, l'état d'esprit du SC (auquel s'identifie le narrateur) est dans le présent du SC (qui correspond au présent dans le CP). En d'autres termes, il est « en cours ». Pour autant, il est dans le passé du narrateur (relativement au CE). Une façon de respecter la concordance des temps et de préserver en même temps l'actualité de l'état d'esprit du SC est d'utiliser un temps du passé à l'inaccompli, c'est-à-dire l'*Imparfait* en français ou l'*Imperfetto* en italien.

Ceci suggère que l'usage d'un temps inaccompli du passé devrait favoriser une interprétation au SIL dans des phrases ambiguës. C'est cette hypothèse que nous avons testée dans l'étude expérimentale que nous allons maintenant présenter.

3. Étude expérimentale

Comme on vient de le voir, notre hypothèse est que l'aspect inaccompli du verbe facilite l'interprétation au SIL, une hypothèse facile à tester dans les langues romanes. Nous avons présenté en français et en italien à des participants de langue maternelle correspondante, des phrases soit au Passé Simple/Passato Remoto soit à l'Imparfait/Imperfetto et nous leur avons demandé comment ils comprenaient ou interprétaient ces phrases.

Nous avons ajouté l'anglais dans la première expérience parce que, en plus d'un unique temps simple du passé (le *perfect*), cette langue a une construction progressive (*be –ing*) qui dénote de façon non ambiguë l'inaccompli. Par contraste avec le français ou l'italien, où c'est une possibilité, il n'y a pas de raison de penser que la construction progressive ait une quelconque autre fonction sémantique que de signaler l'inaccompli. Cette troisième langue renforce donc, en cas de résultats positifs, l'hypothèse selon laquelle l'inaccompli déclenche ou favorise l'interprétation au SIL.

3.1 Expérience 1

3.1.1 Matériel et méthodes

Participants

Des locuteurs de langue maternelle française, italienne et anglaise ont participé à cette expérience. Alors que les participants français et anglais ont été recrutés sur la plateforme en ligne Prolific, les participants italiens étaient des étudiants de langue et de littérature étrangère à l'Université de Naples L'Orientale. Les participants français, italiens et anglais ont été divisés arbitrairement en deux groupes (Cf. *Procédure expérimentale* ci-dessous).

30 locuteurs de langue maternelle anglaise (18 femmes ; 12 hommes) ont participé au groupe 1 (âge moyen : 21,2 ans ; portée : 18-27 ans ; déviation standard : 2,53). 30 autres (23 femmes ; 7 hommes) ont participé au groupe 2 (âge moyen : 22,8 ans ; portée : 18-30 ans ; déviation standard : 4), pour un total de 60 participants anglais.

31 locuteurs de langue maternelle française (11 femmes ; 20 hommes) ont participé au groupe 1 (âge moyen : 23,5 ans ; portée : 18-

30 ans ; déviation standard : 3,44). 30 autres (15 femmes ; 15 hommes) ont participé au groupe 2 (âge moyen : 22,5 ans ; portée : 18-29 ans ; déviation standard : 3,5) pour un total de 61 participants français.

31 locuteurs de langue maternelle italienne (22 femmes ; 9 hommes) ont participé au groupe 1 (âge moyen : 22,5 ans ; portée : 19-30 ans ; déviation standard : 3,2). 32 autres (26 femmes, 6 hommes) ont participé au groupe 2 (âge moyen : 22,8 ; portée : 20-30 ; déviation standard : 2,7) pour un total de 63 participants italiens.

Procédure expérimentale

L'expérience a été programmée sur *Google forms* et passée en ligne.

La méthode est inspirée par les expériences 2 et 3 de Kaiser (2015), mais adaptée à notre hypothèse. Kaiser testait le rôle des épithètes/adverbes évaluatifs dans le changement de perspective (interprétation au SIL). Son expérience était en anglais et les participants voyaient des séquences de deux phrases au parfait (*perfect*), la première étant un contexte (avec un agent et un complément du même genre) et la seconde la phrase test. Dans la phrase test, un épithète/adverbe évaluatif était présent ou absent. Les participants devaient indiquer sur une échelle de Lickert si l'agent de la seconde phrase était le même que l'agent de la première phrase. Un changement d'agentivité indiquait un changement de perspective : en d'autres termes, la phrase était interprétée au SIL. Les participants étaient répartis en deux groupes : si le premier groupe voyait une phrase test sans épithète/adverbe évaluatif, le second groupe la voyait avec épithète/adverbe évaluatif, assurant que toutes les phrases étaient vues dans les deux versions et que chaque groupe voyait le même nombre de phrases de chaque type. Ainsi, il y avait deux conditions : la condition + évaluatif et la condition - évaluatif.

Comme nous étions intéressés par le rôle de l'aspect dans le changement de perspective (interprétation au SIL), nous avons gardé la procédure générale de Kaiser (deux groupes, des séquences de deux phrases, l'agentivité comme mesure), mais nous avons changé le matériel expérimental. La première phrase (contexte) était au Passé Simple/Passato Remoto (pour le français et l'italien) et au parfait (*perfect*) pour l'anglais. Elle utilisait des verbes de perception (pour

un exemple, Cf. Tableau 1, ci-dessous). Toutes les phrases (contexte et test) référaient à des événements. En anglais et en français, la phrase test avait un pronom sujet qui pouvait être interprété comme renvoyant soit à l'agent soit au patient de la première phrase. En italien, qui est une langue *pro-drop*, il n'y avait pas de sujet exprimé. La phrase test était soit au Passé Simple/Passato Remoto pour le français et l'italien ou au Parfait (*Perfect*) pour l'anglais, soit à l'Imparfait/Imperfetto pour le français et l'italien ou au Progressif pour l'anglais. On demandait aux participants dans un choix forcé qui était l'agent de la seconde phrase (Cf. Tableau 1 ci-dessous). Comme chez Kaiser (2015), un changement d'agentivité était considéré comme l'indication d'un changement de perspective (interprétation au SIL).

| Français | Italien | Anglais |
|--|---|---|
| Marie regarda Anne. Elle se sentit/sentait mal. Qui se sent mal ? • Marie • Anne | Maria guardò Anna. Si sentì/sentiva male. Chi si sente male? • Maria • Anna | Mary looked at Ann. She felt/was feeling bad. Who feels bad? • Mary • Ann |

Tableau 1 : Matériel expérimental Expérience 1 (exemples)

Chaque participant devait répondre à un questionnaire en ligne composé de 40 items :

12 séquences avec le verbe de la seconde phrase au Passé Simple/Passato Remoto/Parfait (*condition accompli*)

12 séquences avec le verbe de la seconde phrase à l'Imparfait/Imperfetto/Progressif (*condition inaccompli*)

16 séquences faisant office de distracteur dans lesquelles la réponse était évidente parce que la première phrase introduisait deux personnages de genre différent (la moitié avec la seconde phrase à un temps accompli, l'autre moitié avec la seconde phrase à un temps inaccompli).

Les douze phrases test proposées au Passé Simple/Passato Remoto/Parfait (*Perfect*) au groupe 1 étaient proposées à l'Imparfait/Imperfetto/Progressif au groupe 2, et *vice versa*. L'ordre des réponses était contrebalancé à la fois à l'intérieur des groupes et entre les groupes.

La présentation des items était randomisée.

Nous avons deux hypothèses :

- 1) l'accompli facilite une interprétation où la phrase exprime le point de vue du locuteur (ou narrateur) ; dans la condition *accompli*, les participants devraient préférer la réponse où l'agent de la seconde phrase est le même que celui de la première phrase.
- 2) l'inaccompli facilite une interprétation où la phrase exprime le point de vue d'un personnage (différent du locuteur/narrateur) ; dans la condition *inaccompli*, les participants devraient préférer la réponse correspondant à un changement d'agent.

Nous avons d'abord piloté l'expérience en français et en italien pour valider le matériel expérimental. Comme le pilote a bien fonctionné, nous sommes passés à l'expérience elle-même, dont nous allons maintenant présenter les résultats.

3.1.2 Résultats

L'analyse statistique devait répondre à la question suivante, qui concerne le contraste entre l'accompli et l'inaccompli : le temps inaccompli est-il associé à une proportion significativement plus importante de réponses indiquant un changement d'agentivité entre la première et la seconde phrase ? Les proportions de changement d'agentivité sont indiquées dans le Tableau 2 pour les trois langues et les deux conditions :

| Anglais | | | | Français | | | | Italien | | | |
|----------|-------|------------|-------|----------|-------|------------|-------|----------|-------|------------|-------|
| Accompli | | Inaccompli | | Accompli | | Inaccompli | | Accompli | | Inaccompli | |
| C | Non-C | C | Non-C | C | Non-C | C | Non-C | C | Non-C | C | Non-C |
| 34% | 66% | 85% | 15% | 25% | 75% | 86% | 14% | 17% | 83% | 83% | 17% |

Tableau 2 : Résultats de l'Expérience 1 (pourcentages)
(C = changement d'agentivité ; Non C = pas de changement d'agentivité)

Les proportions de réponses indiquent un effet de l'inaccompli sur le changement d'agentivité. Nous avons analysé les résultats avec la technique de la *régression logistique* linéaire, particulièrement adaptée aux résultats binaires (Cf. Hosmer et al. 2013). Toutes les valeurs-p pour les aspects accompli et inaccompli sont inférieures à 0,0001, in-

diquant que l'aspect inaccompli déclenche un changement d'agentivité de façon significativement plus fréquente que l'aspect accompli.

Nous avons aussi examiné les résultats relativement aux différences entre langues. Il n'y a pas de différences significatives entre les langues en ce qui concerne la condition inaccompli. Pour la condition accompli, il y a une différence marginalement significative entre le français et l'anglais (avec plus de changements d'agentivité en anglais), très significative entre l'anglais et l'italien (*idem*) et marginalement significative entre le français et l'italien (avec plus de changements d'agentivité en français).

En bref, dans chacune des trois langues, l'inaccompli a un effet fort sur l'agentivité, l'effet le plus fort étant trouvé en italien. La différence entre l'anglais et l'italien dans la condition accompli s'explique probablement par l'ambiguïté du parfait (*perfect*) entre les interprétations accomplies et inaccomplies.

3.1.3 Discussion

Nous avons construit l'Expérience 1 en utilisant le changement d'agentivité entre la première et la seconde phrase comme l'indication que la seconde phrase exprime le point de vue d'un personnage et pas celui du locuteur, c'est-à-dire comme du SIL, à la suite de Kaiser (2015). Dans cette hypothèse, les résultats de l'Expérience 1 montrent que l'aspect inaccompli dans la seconde phrase favorise de façon évidente un changement d'agentivité et donc une interprétation au SIL dans les trois langues. Cette interprétation des résultats de l'Expérience 1 dépend cependant entièrement de la validité de l'interprétation du changement d'agentivité dans ce type de situation. Pour justifier cette interprétation, nous avons testé cette hypothèse dans l'Expérience 2.

3.2 Expérience 2

3.2.1 Matériel et méthodes

Le but de la deuxième expérience était de s'assurer que la mesure indirecte du changement d'agentivité était une indication fiable d'un changement de perspective. Dans cette expérience, nous avons testé seulement le français et l'italien.

Participants

Les participants français et italiens ont été recrutés de la même façon que pour l'expérience 1. Aucun des participants de l'expérience 1 n'a participé à l'expérience 2. Comme dans l'expérience 1, tous les participants étaient de langue maternelle française ou italienne.

34 Français (15 femmes ; 19 hommes) ont participé au groupe 1 (âge moyen : 22,1 ans ; portée : 18-29 ans ; déviation standard : 2,9) et 28 (18 femmes ; 10 hommes) au groupe 2 (âge moyen : 22,1 ans ; portée : 18-28 ans ; déviation standard : 2,5), pour un total de 62 participants français.

31 Italiens (27 femmes ; 4 hommes) ont participé au groupe 1 (âge moyen : 21,1 ans ; portée : 19-26 ans ; déviation standard : 2) et 31 (25 femmes ; 6 hommes) au groupe 2 (âge moyen : 22,7 ans ; portée : 18-46 ans ; déviation standard : 4,4), pour un total de 62 participants italiens.

Procédure expérimentale

Dans la deuxième expérience, la méthode et le matériel expérimental étaient les mêmes que dans la première expérience. La seule différence résidait dans la question à laquelle le participant devait répondre sur l'interprétation de la phrase test. Alors que, dans la première expérience, l'agentivité était une mesure indirecte d'une interprétation au SIL, dans la deuxième expérience, nous avons utilisé une mesure directe. Chaque participant devait indiquer si, selon lui, la seconde phrase exprimait le point de vue du narrateur ou celui de l'agent de la première phrase (Cf. Tableau 3, ci-dessous) :

| Français | Italien |
|--|---|
| Marie regarda Anne. Elle se sentit/sentait mal. La deuxième phrase exprime le point de vue : | Maria guardò Anna. Si senti/sentiva male. La seconda frase esprime il punto di vista: |
| <ul style="list-style-type: none"> • du narrateur • de Marie | <ul style="list-style-type: none"> • del Narratore • di Maria |

Tableau 3 : Matériel expérimental Expérience 2 (exemples)

En ce qui concerne cette expérience, nous l'avons d'abord pilotée dans les deux langues pour valider le matériel expérimental. Comme le pi-

lote a bien fonctionné, nous sommes passés à l'expérience elle-même, dont nous allons maintenant présenter les résultats.

3.2.2 Résultats

Les proportions respectives des changements de perspective sont indiquées dans le Tableau 4, pour les deux langues dans les deux conditions :

| Français | | | | Italien | | | |
|----------|-------|------------|-------|----------|-------|------------|-------|
| Accompli | | Inaccompli | | Accompli | | Inaccompli | |
| C | Non C | C | Non C | C | Non C | C | Non C |
| 30% | 70% | 70% | 30% | 26% | 74% | 71% | 29% |

Tableau 4 : Résultats de l'Expérience 2 (pourcentages)

(C = changement de perspective ; Non C = pas de changement de perspective)

Comme dans l'expérience 1, il semble y avoir un fort effet de l'inaccompli, qui favorise le changement de perspective. Ceci est confirmé par l'analyse statistique, avec des valeurs-p inférieures à 0,0001.

Les analyses n'indiquent pas de différence entre le français et l'italien.

Comme la question est différente entre les deux expériences, nous avons comparé les résultats. Pour l'aspect inaccompli, en comparant les deux expériences, il y a une différence moyennement significative pour le français (valeur-p = 0,047) et marginalement significative pour l'italien (valeur-p = 0,095). Le changement de perspective apparaît donc plus difficile à évaluer pour les participants que le changement d'agentivité.

Cette différence peut s'expliquer par le fait qu'évaluer explicitement la perspective est une tâche plus abstraite et cognitivement plus coûteuse par rapport à l'évaluation du changement d'agentivité parce que la première évaluation implique une forme de méta-représentation (Cf. Sperber 2000), alors que ce n'est pas le cas de la seconde. On peut supposer que dans le changement d'agentivité, le changement de perspective est implicite et n'est donc pas méta-représenté. La différence entre les deux est donc entre une connaissance *procédurale* (changement d'agentivité) et une connaissance *déclarative* (changement de perspective) (sur cette distinction, Cf. Anderson 1976).

3.2.3 Discussion

Dans l'Expérience 2, nous avons testé directement l'effet de l'inaccompli sur une interprétation au SIL en demandant aux participants quelle perspective (celle du narrateur ou celle du personnage) exprime la seconde phrase. Comme dans l'Expérience 1, il y a un fort effet de l'inaccompli, montrant que cet aspect favorise l'interprétation au SIL. Mais cet effet est moins fort qu'il ne l'est dans l'Expérience 1 où la mesure, indirecte, était le changement d'agentivité. C'est probablement parce que la question sur la perspective est plus complexe pour les participants et a un coût cognitif plus important que la question sur l'agentivité. Néanmoins, il n'y a aucun doute sur le fait que l'inaccompli favorise une interprétation au SIL, ce qui justifie notre interprétation des résultats de l'Expérience 1.

On pourrait cependant objecter que les résultats des deux expériences pourraient aussi bien s'expliquer par le changement de temps entre la première et la seconde phrase plutôt que par un effet de l'inaccompli lui-même. C'est ce que nous allons tester dans la troisième expérience, en utilisant à nouveau l'agentivité comme mesure.

3.3 Expérience 3

3.3.1 Matériel et méthodes

Le but de l'Expérience 3 était de vérifier si les résultats des deux expériences précédentes étaient vraiment dus à l'aspect imperfectif de la seconde phrase et pas seulement au changement de temps entre la première et la seconde phrase. Nous avons testé seulement en français et en italien.

Participants

Aucun des participants de cette troisième expérience n'avait participé à l'une ou l'autre des deux précédentes. Ils étaient de langue maternelle française ou italienne et ont été recrutés comme indiqué précédemment.

30 Français (16 femmes, 14 hommes) ont participé au groupe 1 (âge moyen : 22,2 ans ; portée : 18-30 ans ; déviation standard : 2,7) et 30 (14 femmes ; 16 hommes) ont participé au groupe 2 (âge moyen : 21,6 ans ; portée : 18-27 ans ; déviation standard : 2,8) pour un total de 60 participants français.

32 Italiens (27 femmes ; 5 hommes) ont participé au groupe 2 (âge moyen : 22,3 ans ; portée : 19-27 ans ; déviation standard : 2,7) et 32 (24 femmes, 8 hommes) au groupe 2 (âge moyen : 28,6 ans ; portée : 20-48 ans ; déviation standard : 7,4), pour un total de 64 participants italiens.

Protocole expérimental

La troisième expérience était semblable à la première, avec une différence majeure dans le matériel expérimental : la première phrase (contexte) était à l'inaccompli, l'Imparfait pour le français, l'Imperfetto pour l'italien (Cf. Tableau 5, ci-dessous) :

| Français | Italien |
|--|---|
| Marie regardait Anne. Elle se sentit/sentait mal. Qui se sent mal ? <ul style="list-style-type: none"> • Marie • Anne | Maria guardava Anna. Si senti/sentiva male. Chi si sente male? <ul style="list-style-type: none"> • Maria • Anna |

Tableau 5 : Matériel expérimental Expérience 3 (exemples)

3.3.2 Résultats

Les proportions de changement d'agentivité dans l'Expérience 3 sont indiquées dans le Tableau 6 ci-dessous :

| Français | | | | Italien | | | |
|-----------------|-------|------------|-------|----------------|-------|------------|-------|
| Accompli | | Inaccompli | | Accompli | | Inaccompli | |
| C | Non C | C | Non C | C | Non C | C | Non C |
| 29% | 71% | 83% | 17% | 22% | 78% | 70% | 30% |

Tableau 6 : Résultats de l'Expérience 3 (pourcentages)
(C = changement d'agentivité ; Non C = pas de changement d'agentivité)

Comme les deux expériences précédentes, la troisième montre que l'aspect inaccompli suscite significativement plus de réponses en faveur du changement d'agentivité que l'aspect accompli (valeurs $p < 0,0001$). On peut donc dire que le changement d'agentivité observé dans la première expérience ne peut pas être uniquement attribué au changement de temps entre la première et la seconde phrase.

Si l'on se tourne maintenant vers la différence entre langues, on remarquera que les Français ont des scores de changement d'agentivité plus élevés que les Italiens. C'est vrai à la fois pour l'accompli et l'inaccompli, mais cette différence n'est significative que pour l'inaccompli (valeur- $p = 0,01$ pour l'inaccompli ; valeur- $p = 0,12$ pour l'accompli).

Nous avons comparé les résultats de la première expérience avec ceux de la troisième. Dans la première expérience, la première phrase (contexte) était à l'accompli, Passé Simple en français, Passato Remoto en italien. Pour les items inaccomplis, il n'y a pas de différence pour les participants français entre les deux expériences. Pour les Italiens, il y a une diminution significative du changement d'agentivité dans la troisième expérience relativement à la première (valeur- $p = 0,0004$). Pour les items perfectifs, il y a dans l'Expérience 3 une augmentation non significative du changement d'agentivité dans les deux langues. Étant donné le contraste entre les résultats des deux expériences pour l'inaccompli chez les Italiens, une hypothèse serait que l'effet de l'inaccompli est à la base plus faible pour les Italiens que pour les Français et que le changement aspectuel entre la phrase contexte à l'accompli et la phrase test à l'inaccompli crée un contexte plus favorable au changement d'agentivité. Une hypothèse plus forte est que les contraintes régulant l'attribution de la perspective ne sont pas les mêmes pour les participants français et italiens, par exemple, que l'uniformité du temps et de l'aspect entre les phrases augmente la tendance à adopter une uniformité de perspective pour les Italiens, peut-être pour des raisons qui ont à voir avec des degrés de familiarité avec le texte écrit différents entre les populations parmi lesquelles nos participants ont été recrutés. On notera que ceci est compatible avec le fait que, dans l'Expérience 1, quand la phrase test est à l'accompli (uniformité de temps et d'aspect), les participants italiens ont produit moins de changements d'agentivité que les Français ou les Anglais.

3.3.3 Discussion

Dans l'Expérience 3, les premières phrases sont à l'inaccompli. Donc, l'effet de l'inaccompli en faveur d'un changement d'agentivité (in-

interprétation au SIL) ne peut pas être expliqué par un changement de temps. En français et en italien, l'inaccompli favorise un changement d'agentivité alors qu'il n'y a pas de changement de temps. Il y a une différence entre l'Expérience 1 et l'Expérience 3 en Italien où l'effet de l'inaccompli est moins fort lorsque la première phrase est à l'inaccompli, comme dans l'Expérience 3, que quand elle est à l'accompli, comme dans l'Expérience 1. Ceci suggère que, pour les Italiens, le changement de temps dans l'Expérience 1 peut avoir rendu l'inaccompli dans la seconde phrase plus saillant, augmentant son effet. Cependant, même avec la première phrase à l'inaccompli, les Italiens continuent à interpréter l'inaccompli comme favorisant un changement d'agentivité et donc une interprétation au SIL. On peut en conclure que les résultats des expériences 1 et 3 peuvent être correctement interprétés comme montrant un fort effet de l'inaccompli sur les interprétations au SIL.

5. Conclusion

Nous présentons ici trois expériences pour tester l'hypothèse selon laquelle l'inaccompli facilite une interprétation au SIL. Dans la première expérience, nous avons testé le français, l'italien et l'anglais, et montré que les temps (Imparfait/Imperfetto en français et en italien, Progressif en anglais) qui marquent l'inaccompli favorisent un changement d'agentivité, c'est-à-dire une interprétation au SIL. Dans la deuxième expérience, en utilisant une mesure directe en français et en italien, nous avons montré que l'usage de l'inaccompli favorisait un changement de perspective, c'est-à-dire une interprétation au SIL. Dans la troisième expérience, nous avons montré que le changement d'agentivité (dans l'Expérience 1) ou de perspective (dans l'Expérience 2) n'était pas seulement dû à un changement de temps entre la première et la seconde phrase et que l'inaccompli était le facteur principal.

Ceci s'accorde avec l'analyse du SIL que nous avons proposée plus haut et notamment avec l'idée, empruntée à Delfitto et al. (2016), selon laquelle, dans le SIL, le narrateur s'identifie de façon phénoménale avec le personnage. L'expérience du personnage est dans le passé

pour le narrateur, mais dans le présent pour le personnage qui est en train de la vivre. Pour que l'identification soit phénoménale, il faut que l'expérience du personnage soit représentée dans sa temporalité pour le personnage (elle est inachevée, en cours) et dans le passé pour le narrateur. Ceci suggère que le temps adéquat est un temps du passé à l'inaccompli, c'est-à-dire l'Imparfait/Imperfetto en français et en italien.

On remarquera que ceci s'accorde bien avec la description des effets littéraires du SIL que donnent Banfield (1982) ou Fludernik (1993). Le lecteur n'a pas à identifier un passage au SIL comme tel (la plupart des lecteurs n'ont pas la moindre idée de ce qu'est le SIL). Plutôt, il ou elle lit le passage en question comme lui donnant accès aux états mentaux du personnage de façon plus ou moins directe. Le personnage est en train de penser ou d'avoir une expérience et le lecteur a un accès immédiat à la pensée ou à l'expérience du personnage *pendant qu'elle est en train de se produire*. En d'autres termes, le lecteur est projeté non seulement dans l'esprit du personnage, mais dans le moment même où (dans le passé) sa pensée ou son expérience s'est produite. Et cet effet n'est possible que parce que le narrateur s'est lui-même projeté, par identification phénoménale, dans l'esprit du personnage à ce moment-là. C'est très exactement ce que permet l'utilisation de l'inaccompli : étant donné que l'état mental représenté, bien qu'il se soit produit dans le passé, est présenté comme ouvert, inaccompli, il est appréhendé comme en cours par le lecteur, auquel il est donné accès au moment où il se produit. En bref, l'aspect inaccompli facilite l'interprétation au SIL dans la mesure où elle présente au lecteur l'état mental du personnage (SC) au moment où il se produit.

Dans nos expériences, la première phrase indique que son agent a été impliqué dans un événement de perception. La seconde phrase, quand elle est à l'inaccompli, a été interprétée comme reproduisant l'expérience perceptuelle qu'a eu l'agent de la première phrase, relativement à un autre individu (le patient de la première phrase), au moment où elle se produit, conduisant à une interprétation où cet individu (le patient de la première phrase) est préférentiellement identifié comme l'agent de la seconde phrase. De façon concrète, revenons-en

au matériel expérimental (Cf. Tableau 1, reproduit ci-dessous avec seulement le français et l'italien) :

| Français | Italien |
|---|--|
| Marie regarda Anne. Elle se sentit/sentait mal. Qui se sent mal ? <ul style="list-style-type: none"> • Maria • Anna | Maria guardò Anna. Si sentì/sentiva male. Chi si sente male? <ul style="list-style-type: none"> • Maria • Anna |

Tableau 7 : Matériel expérimental (français et italien) *Expérience 1 (exemples)*

Dans la première phrase à l'accompli, Marie/Maria a un événement de perception visuelle dont Anne/Anna est l'objet. L'inaccompli de la deuxième phrase a un effet sur l'organisation temporelle des événements. On a noté que la présentation à l'inaccompli d'une éventualité e_2 , mentionnée après une éventualité e_1 , suggère par défaut la simultanéité (complète ou partielle) entre e_1 et e_2 (Cf. Smith 2003). Comme la première phrase à l'accompli décrit un événement de perception d'Anne/Anna par Marie/Maria, la seconde phrase à l'inaccompli décrit une éventualité probablement simultanée avec l'évènement de perception de Marie/Maria. Dans cette mesure, il paraît raisonnable de l'interpréter comme le contenu de la perception qu'a Marie/Maria d'Anne/Anna, et comme une phrase au SIL avec Marie/Maria comme SC et Anne/Anna (objet de la perception de Marie/Maria) comme l'agent de la seconde phrase.

Par contraste, quand les deux phrases sont à l'accompli, les événements décrits sont considérés par défaut comme se produisant en succession : d'abord, Marie/Maria voit Anne/Anna, puis quelqu'un (Marie/Maria ou Anne/Anna) se sent mal. La deuxième phrase n'est pas comprise comme représentant le contenu de la perception qu'a Marie/Maria d'Anne/Anna. Au contraire, le rapport de succession entre les événements favorise une interprétation causale dans laquelle l'évènement décrit dans la première phrase (Marie/Maria voit Anne/Anna) cause l'évènement décrit dans la deuxième phrase (quelqu'un se sent mal). Dans ce second cas, à l'accompli, à cause de cette interprétation causale induite par la succession entre les événements, cela fait sens d'identifier Marie/Maria comme l'agent de la seconde phrase

et d'inférer de l'ensemble de la séquence que c'est parce que Marie/Maria voit Anne/Anna arriver que Marie/Maria se sent mal.²²

Nous pouvons donc conclure que par les trois expériences que nous venons de décrire nous avons montré que l'aspect inaccompli facilite de façon évidente une interprétation au SIL de certaines phrases ambiguës. Cela était bien évidemment prévisible à partir de la théorie proposée par Delfitto et al. (2016) selon laquelle le SIL est un phénomène d'identification phénoménale du narrateur au SC. Nous sommes cependant convaincus que nos résultats ajoutent une pièce importante à la description linguistico-pragmatique du SIL et qu'ils auront un impact majeur sur les études d'analyse littéraire et textuelle, et plus particulièrement sur l'analyse des effets non propositionnels du SIL.

²² On remarquera que, avec la seconde phrase à l'inaccompli, nos items correspondent à la relation de discours *élaboration*, tandis que, avec la seconde phrase à l'accompli, nos items correspondent à la relation de discours *narration* dans la terminologie de la SDRT (*Segmented Discourse Representation Theory* : Cf. Asher, Lascarides 2003). Nous ne développerons pas plus avant ici ce point, qui nous entrainerait trop loin de notre propos principal. On notera cependant qu'Abrusan (2020) a proposé une analyse en termes de SDRT du SIL et de phénomènes proches.

Textes littéraires cités

- BALZAC H. de, « Sarrasine », dans Serres M., *L'ermafrodito : Sarrasine scultore*, traduction de Paolo Tortonese, Torino, Bollato Boringhieri, 1989.
- BALZAC H. de, *Œuvres complètes*, Arvensa Editions (Kindle ed.), 2013.
- BUTOR M., *La Modification*, Minuit, (Kindle ed.), 2015.
- BUTOR M., *La Modificazione*, traduction de Oreste del Buono, Milano, Mondadori, 1959.
- FLAUBERT G., *L'Educazione sentimentale*, Milano, Feltrinelli, 2018.
- FLAUBERT G., *Madame Bovary e Tre racconti*, traduction de Ottavo Cecchi, Roma, Newton Compton, 2010.
- FLAUBERT G., *Œuvres complètes*, Delphi Classics (Kindle ed.), 2011.
- JAMES H., *Works of Henry James*, Delphi (Kindle ed.), 2011.
- LAWRENCE D. H., *Women in Love*, London, Heinemann, 1971 (1920).
- MAUPASSANT G. de, *Œuvres complètes*, Arvensa Editions (Kindle ed.).
- MAUPASSANT G. de, *Tutti i romanzi*, traduction de Luca Premi, Roma, Newton, coll. "I Mammut", 1996.
- MODIANO P., *Accident nocturne*, Paris, Gallimard (eBooks ed.), 2005.
- MODIANO P., *Incidente notturno*, Torino, Einaudi (ePub ed.), 2016.

Références

- ABRUSAN M., « The Spectrum of Perspective Shift: Free Indirect Discourse vs. Protagonist Projection », *Linguistics and Philosophy*, <https://doi.org/10.1007/s10988-020-09300-z>, 2020.
- ANDERSON J. R., *Language, Memory and Thought*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum, 1976.
- ASHER N., LASCARIDES A., *Logics of Conversation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- BANFIELD A., *Unspeaking Sentences*, Boston/London, Routledge & Kegan Paul, 1982.
- BARR D. J., LEVY R., SCHEEPERS C., TILY H. J., « Random effects structure for confirmatory hypothesis testing: Keep it maximal », *Journal of Memory and Language*, 68(3), 2013, pp. 255–278.
- BARWISE J., PERRY J., *Situation Semantics*, Cambridge, MIT Press, 1983.
- BATES D., MAECHLER M., BOLKER B., WALKER S., « Fitting linear mixed-effects models using lme4 », *Journal of Statistical Software*, 67, 2015, pp. 1–48.

- CHOMSKY N., *Structures syntaxiques*, Paris, Le Seuil, 1957.
- COMRIE B., *Aspect*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.
- COMRIE B., *Tense*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.
- DAHL Ö., *Tense and Aspect Systems*, Oxford, Basil Blackwell, 1985.
- DAHL Ö., *Tense and Aspect in the Languages of Europe*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2000.
- DELFITTO D., FIORIN G., REBOUL A., « The semantics of person and *de se* effects in free indirect discourse », *Springer Plus* 5, 1451, <https://doi.org/10.1186/s40064-016-3102-8>, 2016.
- DONNELLAN K. S., « Reference and definite descriptions », *Philosophical Review* 75, 1966, pp. 281–304.
- DORON E., « Point of view as a factor of content », *Proceedings of the 1st Conference on Semantics and Linguistic Theory (SALT 1)*, ed. SK Moore, AZ Wyner, 1, pp. 51–64, <http://elanguage.net/journals/salt/issue/view/285>, 1991.
- ECKARDT R., *The Semantics of Free Indirect Discourse: How Texts Allow Us to Mind-Read and Eavesdrop*, Leiden, Brill, 2015.
- FLUDERNIK M., *The Fictions of Language and the Languages of Fiction*, London/New York, Routledge, 1993.
- GIORGI A., *About the Speaker: Towards a Syntax of Indexicality*, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- HARRIS J. A., « Extended perspective shift and discourse economy in language processing », *Frontiers in Psychology*, 12, 613357, 2021.
- HOPPER P. J., « Aspect and foregrounding in discourse », dans Givón T. (ed.), *Discourse and Syntax, Syntax and Semantics Vol. 12*, New York, Academic Press, 1979, pp. 213–241.
- HOSMER D. W., LEMESHOW S., STURDIVANT R. X., *Applied Logistic Regression (Third Edition)*, Hoboken, Wiley, 2013.
- KAISER E., « Perspective shifting and free indirect discourse: Experimental investigations », *Proceedings of the 25th Conference on Semantics and Linguistic Theory (SALT 25)*, 2015, pp. 346–372.
- KIM Y.-S. G., DORE R., CHO M., GOLINKOFF R., AMENDUM S. J., « Theory of mind, mental state talk, and discourse comprehension: Theory of mind process is more important for narrative comprehension than for informational text comprehension », *Journal of Experimental Child Psychology*, 209, 105181, 2021.
- MAIER E., « Quotation and unquotation in Free Indirect Discourse », *Mind & Language*, 31, 2015, pp. 345–73.

- REBOUL A., « Pronouns in Free Indirect Discourse: A Relevance-Theoretic Account », dans Scott K., Clark B., Carston R. (eds), *Relevance, Pragmatics and Interpretation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, pp. 93-101.
- REBOUL A., DELFITTO D., FIORIN G., « The semantic properties of Free Indirect Discourse », *Annu. Rev. Linguist*, 2, 2016, pp. 255–271.
- RECANATI F., *Mental Files*, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- RENKEMA J., *The Texture of Discourse: Towards an Outline of Connectivity Theory*, Amsterdam, John Benjamins, 2009.
- SCHLADER G., « Perfects in the Romance languages », *Oxford Research Encyclopedia of Linguistics*, Oxford, Oxford University Press, 2021.
- SCHLENKER P., « Context of thought and context of utterance: a note on free indirect discourse and the historical present », *Mind Lang*, 19, 2004, pp. 279–304.
- SMITH C. S., *The Parameter of Aspect (2nd edition)*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1997.
- SMITH C. S., *Modes of Discourse. The Local Structure of Texts*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- SPERBER D., *Metarepresentations. A Multidisciplinary Perspective*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
- VETTERS C., *Temps, Aspect et Narration*, Amsterdam, Rodopi, 1996.
- WEBBER B., PRASAD R., LEE A., JOSHI A., *The Penn Discourse Treebank 3.0 Annotation Manual*, <https://catalog.ldc.upenn.edu/docs/LDC2019T05/PDTB3-Annotation-Manual.pdf>, 2019.

Le récit entre histoire et littérature : enjeux épistémologiques

MONICA MARTINAT

Université Lumière-Lyon2, Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes

Depuis Aristote, l'histoire semble avoir un handicap par rapport à ce que l'on pourrait génériquement définir la littérature – la « poésie » dans les termes et dans les temps aristotéliens : elle ne peut dire que ce qui s'est réellement passé, tandis que la littérature peut dire aussi ce qui aurait pu se passer. La littérature serait donc porteuse d'une vérité plus universelle, philosophique, tandis que l'histoire serait cantonnée à une vérité conjoncturelle, petite, locale. La différence entre les deux n'est donc pas de style, ou de genre ; mais bien plus profondément, elle atteint la relation entre le récit et ses référents extratextuels : l'histoire est enracinée dans un rapport nécessaire avec le réel, vers « ce qui s'est réellement passé » (Ranke), tandis que la littérature peut s'en détacher, sans pour autant le devoir. Elle peut inventer, elle peut transformer la réalité, sans pour autant « mentir ». Au cœur du dispositif de la vérité littéraire, il y a la « suspension volontaire de l'incrédulité » chère à Coleridge : une posture des lecteurs qui décident délibérément de « prendre pour vrai » ce qui ne l'est pas forcément.

Lorsque la littérature s'empare de l'histoire, les genres se mélangent : le récit est à la fois vrai et fictif, comme dans le roman historique, qui trouve sa raison d'être et son succès précisément dans

un mix savant d'histoire et de fiction. Quelle doit donc être l'attitude des lecteurs face à ces compositions hybrides qui demandent à la fois la suspension de l'incrédulité et le reflexe contraire, qui doit mesurer l'invention précisément sur ce qui est tenu pour vrai ? Dans un essai paru posthume, Alessandro Manzoni – auteur du roman historique italien par excellence, *Les Fiancés* (1820-1840), aborde cette question qui acquiert chez le romancier une dimension morale.

A la fin d'une discussion serrée qui vise à objecter et répondre aux critiques du genre – à celles qui protestent contre le trop de fiction et à celles qui revendiquent la primauté nécessaire de l'aspect romanesque sur la vérité historique constitutive du genre – Manzoni tranche en faveur de l'histoire : la mise en fiction de l'histoire lui paraît désormais désobligeante vis-à-vis des lecteurs, une sorte de tromperie qu'il faut abandonner :

Donner son assentiment, le donner rapidement, facilement, pleinement, c'est le désir de tout lecteur, sauf de celui qui lit pour critiquer. Et l'on donne son assentiment avec plaisir aussi bien à ce qui est purement vraisemblable qu'à ce qui est positivement vrai ; mais (...) il s'agit de deux assentiments différents et même opposés ; et, ajouterai-je pour ma part, on ne le donne qu'à une condition, qui est la même pour les deux cas : il faut que l'esprit reconnaisse dans l'objet qu'il contemple, ou l'une, ou l'autre essence, pour pouvoir donner, ou l'un ou l'autre assentiment. En dissimulant la réalité de la chose racontée, l'auteur aura réussi, selon votre désir, à empêcher un assentiment historique, mais en enlevant en même temps au lecteur le moyen d'en donner un quelconque. Effet contraire, lui aussi, c'est le moins que l'on puisse dire, au dessein de l'art ; car qu'y-a-t-il de plus contraire à l'unité, à l'homogénéité de l'assentiment, que l'absence d'assentiment ?.¹

¹ Manzoni A., « Del romanzo storico e, in genere, de' componimenti misti di storia e d'invenzione », dans Sozzi Casanova A. (ed.), *Scritti di teoria letteraria*, Milano, Rizzoli, 1997, pp. 197-282, (la citation est à la page 208). On peut aussi lire, à propos de l'assentiment du lecteur aux œuvres littéraires, le dialogue entre un romancier et historien : « Entretien. Alon Hilu dialogue avec Alon Confino », dans Panter M. et al., *Imagination et histoire : enjeux contemporains*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, pp. 297-307.

Il abandonnera par la suite la fiction, pour se consacrer uniquement aux compositions « vraies » qui n'ont plus rien d'inventé. Mais le débat autour des ambiguïtés de la littérature à l'égard de l'histoire n'est pas pour autant épuisé, et il revient cycliquement, en particulier en suivant deux mouvements, l'un propre à l'historiographie, l'autre propre à la narrative en particulier romanesque.

La pratique de l'histoire change en effet et de manière significative, et elle prend des formes différentes selon les moments et les courants. Une bonne partie de l'historiographie du XIX^e siècle, dans sa tentative de devenir science, penche plutôt pour des formes qui relèguent le récit à la portion congrue, privilégiant des ressorts argumentatifs d'autre genre qui la rapprochent des autres sciences sociales naissantes et l'éloignent du roman. Cela est énoncé comme un programme nécessaire par les chefs de file français de la méthode historique, Langlois et Seignobos, qui posent la question en termes de style : « (...) l'historien, vu l'extrême complexité des phénomènes dont il essaie de rendre compte, n'a pas le droit de mal écrire. Mais il doit toujours bien écrire et ne jamais s'endimancher ».²

L'histoire commence à s'occuper de plus en plus de thèmes moins « narratifs », comme l'économie, qui se prêtent sans doute moins à une mise en intrigue que l'histoire politique. Et elle transite vers le siècle suivant dans ces termes scientifiques et objectivant, jusqu'aux années 1970 environ, lorsqu'un retour au récit se fait jour au sein du monde historien. Encore une fois, l'histoire se retrouve proche de la littérature qui, elle, n'a jamais véritablement abandonné l'histoire. L'élément critique dans ce jeu de cache-cache entre histoire et littérature est le récit : élément commun et incontournable, ni son statut ni sa fonction ne sont pour autant les mêmes. Sa valeur épistémologique diffère : la connaissance engendrée par le récit n'est pas la même en littérature ou en histoire, car la vérité produite par l'une n'est pas la même que celle produite par l'autre – si on s'en tient à Aristote.

² Cité par Dosse F., *Les vérités du roman : une histoire du temps présent*, Paris, Les éditions du Cerf, 2023, p. 24.

La littérature, de son côté, et le roman en particulier, après le réalisme et le naturalisme du 19^{ème} siècle, prend aussi un pli moins lié à l'histoire, jusqu'à des temps très récents,³ lorsque l'histoire commence à nouveau à intéresser le roman et les romanciers, dans une phase de déclin de la passion sociale pour l'histoire vraie résultante du travail interprétatif des historiens de profession. La concurrence entre histoire et littérature refait surface, dans un contexte de réception marqué, de manière paradoxale, par un certain scepticisme sur l'univocité de la vérité – donc profitable à une mise en question systématique de la capacité de la connaître – et, en même temps, d'une requête pressante d'information historique que l'on veut tenir pour vraie.

J'ai essayé de résumer très brièvement et de manière un peu tranchée l'évolution séculière de l'historiographie dans son aspect à la fois de proximité et d'éloignement de la littérature, et quelques tendances de la littérature, traversée par un mouvement analogue de rapprochement et d'éloignement vis-à-vis de la réalité historique. Je voudrais maintenant me concentrer davantage sur les enjeux actuels d'une relation marquée par des éloignements et des rapprochements successifs et cycliques. Je le ferai à partir d'une série de considérations concernant le rôle du récit respectivement dans la littérature romanesque et dans l'historiographie du début du XXI^e siècle, en prenant essentiellement le cas de la France, que je connais mieux que d'autres et qui a l'avantage de présenter des expérimentations tout à fait intéressantes pour notre objet.

Le contexte a, encore une fois, changé. La première décennie du siècle a été fortement marquée par des romans qui se sont emparés de l'histoire récente, en particulier celle tragique du XX^e siècle – de la Grande Guerre, de la Shoah, de la décolonisation. Le quotidien français *Le Monde* avait même posé la rentrée littéraire 2009 sous le signe de l'histoire, avec la parution d'un certain nombre de romans qui faisaient de l'histoire l'objet d'une fiction capable de produire des ré-

³ *Ibidem*. Le livre explore dans les détails les évolutions du roman entre histoire et fiction, tout comme les mouvements de l'historiographie, surtout, voire exclusivement en France.

flexions politiques sur la nature des événements passés et sur le rôle de la fiction dans la production d'un savoir « vrai » aussi du point de vue historique. Parmi les romanciers de la « génération 2009 », Yannick Haenel en particulier avait revendiqué à la littérature le rôle de relais des témoins et de dire une vérité incommode, dérangeante, que les historiens n'avaient pas pu ou su dire, à partir de la composition d'un récit documenté et documentaire accompagné de fiction.⁴ Laurent Binet, en revanche, avait cherché à souligner l'opportunité pour la littérature de s'éloigner de la fiction pour raconter la vraie histoire porteuse d'une « plus-value » incontestable.⁵ Cette position avait été aussi adoptée hors de France par Javier Cercas qui abandonnait le projet d'écrire une fiction sur la tentative de coup d'État en Espagne en 1981, au profit d'un véritable livre d'histoire qui maintient néanmoins des caractéristiques du roman.⁶

On ne peut certes pas reprocher à ces romanciers ni la fidélité à la réalité historique, ni la capacité d'en restituer, à travers le récit dans les différentes formes qu'il acquiert dans leurs textes, le type de vérité propre à la littérature. Haenel ne met en fiction qu'une partie des trois dont son roman se compose – et il le déclare à l'avance ; Binet explicite même la procédure d'invention propre de tout narrateur, en mettant le lecteur en garde contre la fiction – en libérant de toute réflexivité son écriture à la fin de son roman, là où les témoignages manquent totalement, vers une écriture aussi envoûtante que fictive ; Cercas revendique aussi son adhésion à la réalité historique dans son ensemble, par la renonciation au roman qu'il déclare au début de son texte – dont le « prologue » s'intitule significativement « Épilogue d'un roman ».

La présentation éditoriale de ces textes est posée sous le signe du roman, induisant ainsi des effets de lecture qu'on ne peut pas négliger : divertissement, possibilité de fiction, recherche stylistique... : on ne lit pas un roman pour apprendre l'histoire, certes, mais on ap-

⁴ Haenel Y., *Jan Karski*, Paris, Editions Gallimard, 2009.

⁵ Binet L., *HHhH : roman*, Paris, Grasset, 2009. Pour une explicitation de ses positions relatives à l'histoire et à la « vérité » de la littérature, cf. Binet L., « Le merveilleux réel », *Le Débat*, n° 165, 2011, pp. 80-85.

⁶ Cercas J., *Anatomie d'un instant*, Arles, Actes Sud, 2010.

prend néanmoins quelque chose qui lui ressemble, qui pourrait être de l'histoire vraie. Or, cela pose au moins deux problèmes par rapport à une connaissance scientifique du passé : l'existence et la nature de la preuve ; la légitimité du narrateur en tant que garant de la vérité historique de son récit. Ce sont deux problèmes que l'évolution récente de certaines mouvances de l'historiographie ne contribue pas à résoudre : l'explicitation de la preuve du rapport nécessaire entre le récit et la réalité extratextuelle glisse de plus en plus vers des zones marginales et presque illisibles – et non lues – des textes historiographiques, quand elle existe, et l'autorité de l'historien est mise à mal pour des raisons sur lesquelles je reviendrai plus tard.

L'une des tendances actuelles de l'historiographie est celle qui repose sur la tentative de faire de l'histoire l'une des composantes d'une 'littérature du réel' qui hybride les frontières entre les disciplines. Le principal tenant de cette posture, en France, est l'historien Ivan Jablonka. Dans l'enquête qu'il consacre à ses grands-parents, morts déportés, il explique ainsi l'opération intellectuelle et scientifique qu'il cherche à faire :

« Il ne s'agit plus de renouveler l'écriture des sciences sociales en combinant la révolution méthodique du XIX^e siècle et la révolution romanesque du XX^e siècle. Il s'agit plutôt d'inscrire les sciences sociales dans une forme qui tient à la fois de l'enquête, du témoignage, de l'autobiographie, du récit – histoire en tant qu'elle met en œuvre un raisonnement, littérature en tant qu'elle fait vivre un texte. Cette hybridation ne permet pas seulement de représenter les actions des hommes, mais de les comprendre au moyen d'un raisonnement qui, déployé dans un texte, produit une émotion ».⁷

Cette forme qui devrait tenir ensemble « l'enquête, le témoignage, l'autobiographie, le récit » il l'appellera par la suite la 'littérature du réel' :⁸ un genre qui mélange les genres en associant des textes de nature différente et au statut scientifique variable. Le récit d'ailleurs as-

⁷ Jablonka I., *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus : une enquête*, Paris, Éditions du Seuil, 2012, p. 283.

⁸ Jablonka I., *L'histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

socie ici à la fois le récit littéraire, voire romanesque, et le récit historique mais leur rôle n'est pas symétrique ou superposable. Et à bien y regarder, même leur forme peut différer, car le récit historique a besoin d'être posé comme le résultat d'une enquête dont les blancs n'ont pas été et n'ont pas à être comblés.

C'est un romancier qui nous sensibilise à la falsification de la réalité produite par un récit « autoritaire ». Dans le livre consacré à l'opération « Anthroïde » qui vise la vie de Heidrich en 1942 à Prague, Laurent Binet alterne des chapitres de récit des faits à des chapitres de méditation sur les conditions de l'écriture et de son rapport à la réalité. Le paragraphe 90 raconte la dernière visite de l'un de deux partisans tchèques à son village, avant de s'éclipser et procéder à l'action. Voici l'un des passages de ce récit :

« De retour à Zlina, Gabčík a pris sa décision. À la fin de sa journée de travail, à l'usine, il salue ses camarades comme si de rien n'était, mais décline l'invitation rituelle au bar du coin. Il repasse rapidement chez lui, ne prend pas de valise, juste un petit sac de toile [...]. Il s'arrête chez l'une de ses sœurs, celle dont il est le plus proche, l'une des seules personnes à être au courant de son projet, pour lui laisser les clés. Elle lui offre un thé, qu'il boit en silence ».⁹

Binet en fait ne sait pas ce qui s'est vraiment passé : pas de témoignage, pas de sources, pas de traces qui nous soient arrivées concernant le déroulement de cette visite. L'auteur imagine la scène et nous livre les résultats assertifs de son imagination. Nous percevons clairement la plausibilité de ces détails encastrés dans un récit qui leur donne force de conviction. Son récit est fictionnel. Et il le sait. Dans le paragraphe suivant, il s'en prend vigoureusement à son impudence d'auteur :

« Quelle impudence de marionnettiser un homme mort depuis longtemps, incapable de se défendre ! De lui faire boire du thé alors que si ça se trouve, il n'aimait que le café [...]. De décider qu'il est parti un soir, et non un matin. J'ai honte ».¹⁰

⁹ Binet L., *HHhH*, op cit., pp. 143-144.

¹⁰ *Ibid.*, p. 145.

Honte ou pas honte, Binet s'accommode finalement des codes littéraires en admettant un espace narratif qui n'est pas forcément basé sur des faits avérés et accepte la part de fictionnalisation de son métier de narrateur. Sans plus, par la suite, d'expression de doute quant à la réalité des scènes imaginées.

Ce type de récit est-il souhaitable dans un texte d'historien ? Je ne le pense pas, précisément à cause de l'assertivité du texte. Les historiens sont obligés de relier entre eux des textes et des documents divers en les tissant dans un récit qui fasse sens, qui crée une histoire. Mais ils devraient signaler les incertitudes du montage, signifier au lecteur qu'il est face à une hypothèse supportée par des preuves qui ne seront jamais complètes ni exhaustives, mais suffisamment solides pour être proposées. Natalie Zemon Davis l'a dit clairement, en parlant d'une expérience qui l'a amenée à réfléchir en historienne sur le montage d'un récit cinématographique qui précisément effaçait l'existence des silences des sources au profit d'une ligne narrative cohérente et affirmative : les historiens doivent produire des récits systématiquement tachés de doutes et semés d'expressions de possibilité (*peut-être, sans doute...*).¹¹

Le récit historien a servi et sert la cause de l'histoire scientifique lorsqu'il accompagne les preuves, tisse la relation entre les connaissances reposant sur l'analyse des traces du passé et ce que nous ne pouvons pas connaître avec force de détails du fait de l'absence de ces traces, tout en soulignant ces silences des sources que l'on ne cherche pas nécessairement à combler. Il peut mettre en avant des singularités exemplaires en tant que seuls moyens de formuler des hypothèses qui pourraient avoir une valeur plus générale. A l'exemple du cas « exceptionnel normal »¹² de Menocchio, proposé par le livre très célèbre de Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les vers*¹³ ou par la manière plus discrète dans laquelle Giovanni Levi aborde

¹¹ Zemon Davis N., *Le retour de Martin Guerre*, Paris, Tallandier, 1997.

¹² On doit cette expression, devenue désormais paradigmatique de la *microhistoire*, à Edoardo Grendi, « Micro-analisi e storia sociale », *Quaderni Storici*, n. 35, 1977, pp. 506-520.

¹³ Ginzburg C., *Le Fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980.

la question du vécu des femmes vis-à-vis de leur exclusion systématique de la succession patrimoniale de leur famille. L'absence de documents à ce sujet doit être questionnée et ne signifie pas que les femmes se plient de bon gré aux stratégies familiales dont elles sont les victimes. Une seule indication archivistique ouvre néanmoins des portes et nous pouvons entrevoir une réalité sans doute plus généralisée. Ici, une forme de récit renforce la preuve :

Le 30 mars 1700, à seize heures, Angela Marie se rend chez le notaire qui a rédigé les termes de la transaction conclue entre son père et son mari. Mais elle ne s'y rend pas pour l'accepter ; et, dans un acte inhabituel de protestation, elle dit même qu'elle refuse de signer (...). A la fin Angela accepte de signer (...). Elle doit avoir passé une après-midi tourmentée : quatre heures plus tard, à vingt heures, elle retourne chez le notaire et fait une seconde protestation dans laquelle elle fait inscrire 'qu'elle n'a jamais donné et ne donnera jamais son consentement à un certain acte passé par elle aujourd'hui'.¹⁴

Les lecteurs sont ici face à des reconstitutions hypothétiques, certes, mais probables ; probables, et non pas seulement possibles, la différence étant le régime de la preuve et le recours à la connaissance précise des contextes de la part des historiens. Si elles sont individuelles, elles peuvent être néanmoins généralisées.

Cette manière de faire de l'histoire, qui donne une large place à des éléments narratifs, date des années 1980-1990, et a été largement pratiquée par des courants différents de l'historiographie, notamment par ceux qui ont choisi de s'occuper des marginaux, de tous ces hommes et ces femmes qui ont laissé peu de traces écrites. Il s'agissait alors d'une opération qui répondait à une démarche scientifique, centrée sur la recherche des modalités capables de restituer au plus près la vie de ces gens et du monde d'autrefois. Elles ont été accompagnées aussi par des théorisations concernant la nature du paradigme scientifique de l'histoire qui a sans aucun doute eu dans les textes de Carlo

¹⁴ Levi G., *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989, p. 204.

Ginzburg les pointes les plus sophistiquées et intéressantes (Gumperz 1980 : 3-44).

Le récit dans les textes historiens a toutefois changé de rôle dans les décennies suivantes, et cela pour des raisons diverses.

D'une part, le *tournant linguistique* et le débat qui a suivi les propositions de certains de ses représentants, notamment celles de Hayden White, ont affaibli le rapport que l'on considérait consolidé des historiens avec la réalité, voire la vérité.¹⁵ Le texte des historiens a dès lors acquis une sorte d'indépendance potentielle par rapport à ses attachements extratextuels et a ouvert la brèche à des expérimentations qui ont fait de l'absence de traces le prétexte pour une imagerie historique débordante, dont Alain Corbin, en France, a été l'un des principaux protagonistes. En 1998 paraît *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot* qui propose une expérimentation particulière : la recherche aux archives d'un individu dont les traces documentaires sont les plus tenues que possibles, et en faire l'histoire. Ce cas permettrait, d'après Corbin, de mettre à jour la normalité non exceptionnelle du peuple, celle d'un « Jean Valjean qui n'aurait pas volé de pain ».¹⁶ Si la reconstitution de son histoire est explicitement hypothétique et l'esquisse de la vie de Pinagot est possible, voire probable, il ne sert que de prétexte pour « retrouver » un monde que les historiens en réalité connaissaient déjà, au moyen d'une fiction plus littéraire qu'historienne. En 2011, Corbin va encore plus loin, s'adonnant à un exercice d'invention des textes des conférences qu'un maître d'école du XIX^e siècle a donné aux habitants du village de Morterolles : les textes n'ayant pas été conservés, ou peut-être même existés, l'historien rem-

¹⁵ Pour une synthèse exhaustive des débats concernant le *linguistic turn* au sein du monde historien, je renvoie au livre de Sabina Loriga et Jacques Revel, *Une histoire inquiète : Les historiens et le tournant linguistique*, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, 2022. L'une des conclusions des auteurs, qui affirment que ce tournant n'a vraiment pris en Europe et notamment en France, me semble discutable : en ce qui me concerne, j'en trouve des traces précisément dans les rapports particuliers que l'historiographie – notamment française – est en train de retisser avec la littérature.

¹⁶ Corbin A., *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion, 1998.

pli ce vide avec son imagination.¹⁷ C'est l'ouverture de toute une série d'expérimentations qui se poursuit aujourd'hui dans d'autres formes, portées par un groupe d'historiens liés de manière plus ou moins directe aux suggestions de Corbin.

Parmi celles-ci, on peut s'arrêter sur une opération artistique tentée par la revue en ligne *Entre-temps*, une « revue numérique d'histoire actuelle, collective et gratuite, attachée à la chaire d'*Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle* de Patrick Boucheron ».¹⁸ On y trouve un drôle de mélange d'articles : analyse historiennes ou sociologiques, inter-

¹⁷ Corbin A., *Les conférences de Morterolles, hiver 1895-1896. À l'écoute d'un monde disparu*, Paris, Flammarion, 2011.

¹⁸ <https://www.college-de-france.fr/entre-temps>, consulté le 19 décembre 2022. Voici la présentation détaillée de la revue : « *Entre-Temps* est une revue numérique d'histoire actuelle, collective et entièrement gratuite, attachée à la chaire de Patrick Boucheron, au Collège de France, inaugurée en octobre 2018.

Entre-Temps est un service public de l'histoire prenant la forme d'un espace ouvert, dédié à une histoire plurielle, joyeuse, interdisciplinaire et intermédiaire. C'est un espace d'échange, de débat, de création et de production.

Entre-Temps a pour but de mettre en avant des contenus divers (exclusifs ou récoltés sur internet). Nous cherchons à rendre visibles la diversité et l'inventivité des nouvelles formes d'écritures de l'histoire en les repérant, les valorisant et en les connectant entre elles.

L'un des enjeux d'*Entre-Temps* est de proposer un regard, riche et divers, sur les manières dont l'histoire se construit et se déploie. Notre revue offre d'aller voir les cuisines et les coulisses, le « comment ça se fait » de la recherche, de l'écriture et de sa diffusion. Elle s'attache moins à des « produits finis » qu'aux chemins empruntés, aux démarches suivies, aux méthodes dépliées. C'est une de ses originalités, qui en fait un service public de l'histoire : faire découvrir à tout un chacun comment se fabriquent un enjeu et un objet, qu'il s'agisse de livres, de films, d'expositions ou d'œuvres d'art. La dynamique et le processus y apparaissent tout aussi essentiels que les résultats auxquels on aboutit. *Entre-Temps* est un en-cours de l'histoire, un parcours dans son action au présent.

Dans la façon de montrer les chantiers et la fabrique des édifices, la dimension intermédiaire est cruciale. Un axe singulier d'*Entre-Temps* est en effet de faire naître et de restituer des dialogues entre des univers différents, mais qui tous prennent l'histoire pour objet. Il peut s'agir de chercheurs, d'enseignants, d'archivistes, d'écrivains, d'artistes peintres ou plasticiens, de cinéastes et documentaristes. L'essentiel tient dans leur travail commun, leurs échanges et leurs complémentarités, parfois même, pourquoi pas, dans les tensions que peuvent faire naître les divergences de leurs approches et de leurs centres d'intérêt ».

views, propositions et aussi des rubriques qui jouent au jeu des possibles. La revue lance par exemple un jeu, qu'elle décrit de manière synthétique ainsi : « La revue *Entre-Temps* lance aujourd'hui un nouveau jeu d'écriture collective de l'histoire. Comme point de départ, la photographie d'une parcelle nue, située dans une grande ville européenne. Le but du jeu : écrire l'histoire de l'habitat et des habitants qui auraient pu l'occuper depuis l'Antiquité ». ¹⁹ Des historiens, jeunes pour la plupart, rédigent des courts articles d'imagination, accompagnés d'une photo de la trace qu'ils ont choisie. Ce jeu fait partie de la rubrique « Transmettre », qui se présente consciente que la pédagogie de l'histoire actuelle renouvelle en profondeur le sens même de l'histoire. ²⁰ On peut bien imaginer que l'invention et l'expérience paralittéraire rentrent donc à plein titre dans la pédagogie de l'histoire, mettant ainsi sur un même plan ce qui relève de la recherche du vrai et ce qui produit du fictif. ²¹ Le récit acquiert ici un rôle autonome, on pourrait presque dire qu'il a une fin en soi qui correspond au registre de la littérature plutôt que de l'histoire, comme l'aboutissement du processus de séparation du texte et du contexte auquel il renvoie proposé par au moins l'une des interprétations du *linguistic turn*.

D'autre part, la tendance à faire de l'histoire « narrative » ces dernières décennies se conjugue avec la mise au centre du dispositif argumentatif de la personnalité de l'historien, de sa propre histoire et de ses sentiments. On le voit de manière particulièrement claire lorsque les historiens décident de traiter leur propre histoire ou celle de leur

¹⁹ <https://entre-temps.net/la-parcelle-les-regles-du-jeu/>, consulté le 20 décembre 2022.

²⁰ Voici comment la rubrique, se présente : « Pédagogies de l'histoire. Penser l'enseignement de l'histoire aujourd'hui en France et à l'étranger. L'actualité des démarches pédagogiques en histoire, dans tous les domaines – enseignement secondaire et supérieur, institutions culturelle et muséale, actions patrimoniales, vulgarisation – ne cesse de redéfinir la discipline historique, sa réception et les moyens de la transmettre. (...) », <https://entre-temps.net/les-hist-orateurs-nouveaux-transmetteurs-de-lhistoire-sur-youtube/>, consulté le 20 décembre 2022.

²¹ Cela est d'ailleurs ce qui se passe dans la littérature de jeunesse qui met en scène des personnages fictifs appartenant à divers périodes de l'histoire afin de donner à connaître ces périodes. A ce propos, cf. Ferrier B., « La Vérité si je mens. Sept stratégies de fabrication de l'Histoire dans l'édition de fictions pour la jeunesse », *Les Carnets du LARHRA*, numéro consacré à « Le récit entre fiction et réalité. Confusion de genres », n° 2, 2013, pp. 51-61.

famille comme des objets historiques – ce qu'évidemment ils sont – avec une procédure de preuve qui parle aux lecteurs parce qu'elle est issue d'une connaissance pour ainsi dire de l'intérieur, remplissant les silences de la documentation par l'empathie de l'écrivain. C'est leur expérience personnelle, leur statut de sujets de l'enquête aussi bien que d'auteurs, qui font « effet de réalité » dans des textes qui ne se privent toutefois pas d'un recours léger et allégé aux notes et aux références critiques. Et cela est d'autant plus important que tous se proposent de raconter des histoires personnelles ayant une valeur collective, représentatives du devenir d'une communauté formée par des trajectoires et des sujets variées : dans des temps troubles qui prétendent réduire la complexité et la diversité à un petit dénominateur commun – qui n'est finalement que très peu commun – c'est là que réside l'importance intellectuelle et historique de ces textes.²²

L'utilisation du « je » devient ainsi récurrente et incontournable, faisant fonction d'autorité, non pas seulement d'assomption de responsabilité à l'égard de l'interprétation.²³ Le cas peut-être le plus intéressant est encore une fois celui d'Ivan Jablonka, qui a eu recours à des dimensions multiples du récit littéraire pour consolider ses enquêtes historiques, consacrées tant à sa propre famille, qu'à des sujets qui l'ont touché de manière profonde et sentimentale : on peut penser ici à *L'Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*²⁴ et à *Laëtitia*.²⁵

Cet usage du récit de la part des historiens, ses assonances avec la littérature et la dose de fiction implicite qu'elle peut contenir,²⁶ uni aux réflexes émotionnels et empathiques que les historiens tendent ainsi à susciter chez leurs lecteurs, contribuent à leur manière à la fragilisation

²² J'en ai examiné un certain nombre dans un texte paru dans un numéro monographique de la revue *Cités*, consacré à l'histoire de France ; cf. Martinat M., « Ego-histoires, ou un récit polyphonique de la France », *Cités La France en récits*, 2020.

²³ Sur l'usage de la première personne singulière dans les récits historiques, cf. *ibidem*.

²⁴ Jablonka I., *Histoire des grands-parents...*, *op. cit.*

²⁵ Jablonka I., *Laëtita ou la Fin des hommes*, Paris, Éditions du Seuil, 2016.

²⁶ Ces démarches historiennes, très appréciées par le public, s'accompagnent souvent aussi du recours à des figures de styles qui renforcent la dimension littéraire des textes historiques. Pour une illustration plus détaillée de celle qui est possible de donner ici, cf. Dosse F., *Les vérités du roman...*, *op. cit.*

de la perception de la réalité du monde et de la vérité de l'histoire. C'est une tendance indéniable que nous retrouvons dans la culture contemporaine qui semble avoir des doutes sur ce qui est « vrai » et ce qui n'est que le produit de l'imagination des auteurs. Un sondage réalisé par la BBC en 2008 avait révélé qu'un pourcentage significatif de britanniques (23%) pensait que Winston Churchill était un personnage de fiction, et un pourcentage encore plus élevé (58%) croyait que Sherlock Holmes avait réellement existé; le *National Oceanic and Atmospheric Administration*, du département du commerce des Etats-Unis a dû publier sur son site, au début des années 2000, une affirmation qui aurait pu sembler bizarre de la part d'une institution étatique - *No evidence of aquatic humanoids has ever been found* - pour répondre aux nombreux appels concernés par l'existence des sirènes suite à une émission de *Disney Channel* qui avait évidemment fait preuve d'un réalisme excessif.²⁷

Responsable de cette confusion n'est pas le récit en lui-même ; mais, entre autres, des pratiques historiennes qui mêlent ce qui est vrai avec ce qui est simplement possible, à l'aide d'une présence modérée des appareils critiques usuels, du recours aux sentiments et à l'empathie en tant qu'éléments de validation des hypothèses scientifiques, qui passent très souvent par la dilatation des composantes narratives de leurs textes, avec tous les ressorts stylistiques qui imposent aux lecteurs des formes d'adhésion aux textes précritiques, me semblent contribuer à la fragilisation des frontières entre ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas, sans parler à la fragilisation du discours historien et de l'histoire en tant que science.

On pourrait examiner ces phénomènes sous plusieurs aspects : celui de la fonction du récit en histoire n'en est qu'un et peut-être pas le plus important. Je reste néanmoins persuadée - et j'espère avoir apporté des arguments soutenant cette persuasion - que c'est dans cette confrontation entre le rôle littéraire ou romanesque du récit, et le rôle qu'il peut jouer pour les historiens qui se trouve une ligne de partage

²⁷ Le sondage est paru sur *Libération* le 5 février 2008. Il est aussi cité par Javier Cercas (Cercas J., *Anatomie d'un instant*, op. cit.). Sa source est un article paru dans *El Mundo* le 20 mars 2008. Cf. Martinat M., *Tra storia e fiction: il racconto della realtà nel mondo contemporaneo*, Prima Edizione, Milano, et al. edizioni, 2013.

importante : dans le premier cas, l'auteur raconte une histoire qui ne se soucie pas nécessairement de sa conformité avec la réalité qui la soutient ; dans le second, il doit préciser les limites de sa narration. La fonction du récit est de ce fait différente : dans le cas des historiens, il fait partie d'une stratégie plus large, fondamentalement argumentative visant à prouver la vérité extratextuelle de son histoire, même là où il a recours au récit. Et c'est dans le maintien du caractère argumentatif de l'histoire, accompagné aussi par un récit maîtrisé et dépendant d'une construction forte et démonstrative de l'histoire, que cette dernière peut contribuer à maintenir fermes les lignes entre la réalité et l'imagination qui me semblent aujourd'hui terriblement précaires.

Références

- BINET L., *HHhH : roman*, Paris, Grasset, 2009.
- BINET L., « Le merveilleux réel », dans *Le Débat*, n° 165, 2011, pp. 80-85.
- CERCAS J., *Anatomie d'un instant*, Arles, Actes Sud, 2010.
- CORBIN A., *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion, 1998.
- CORBIN A., *Les conférences de Morterolles, hiver 1895-1896 à l'écoute d'un monde disparu*, Paris, Flammarion, 2011.
- DOSSE F., *Les vérités du roman : une histoire du temps présent*, Paris, Les éditions du Cerf, 2023.
- FERRIER B., « La Vérité si je mens. Sept stratégies de fabrication de l'Histoire dans l'édition de fictions pour la jeunesse », dans *Les Carnets du LARHRA*, n° 2, 2013, pp. 51-61.
- GINZBURG C., *Le Fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980.
- GRENDI E., « Micro-analisi e storia sociale », dans *Quaderni Storici*, n° 35, 1977, pp. 506-520.
- HAENEL Y., *Jan Karski*, Paris, Éditions Gallimard, 2009.
- JABLONKA I., *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus : une enquête*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.
- JABLONKA I., *L'histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.
- LEVI G., *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989.
- LORIGA S. et REVEL J., *Une histoire inquiète : Les historiens et le tournant linguistique*, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, 2022.
- MANZONI A., « Del romanzo storico e, in genere, de' componimenti misti di storia e d'invenzione », dans Sozzi Casanova A. (éd.), *Scritti di teoria letteraria*, Milano, Rizzoli, 1997, pp. 197-282.
- MARTINAT M., « Ego-histoires, ou un récit polyphonique de la France », dans *Cités La France en récits*, 2020.
- MARTINAT M., *Tra storia e fiction: il racconto della realtà nel mondo contemporaneo*, Prima edizione, Milano, et al. edizioni, 2013.
- PANTER M., MOUNIER P., MARTINAT M. et DEVIGNE M., *Imagination et histoire : enjeux contemporains*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.
- ZEMON D. N., *Le retour de Martin Guerre*, Paris, Tallandier, 1997.

Subjectivité, langage et pragmatique : que nous dit l'usage argumentatif des connecteurs causaux au sujet de la subjectivité ?

JOANNA BLOCHOWIAK

Université catholique de Louvain

CRISTINA GRISOT

Université de Zurich

LIESBETH DEGAND

Université catholique de Louvain

Introduction

L'humanisme – un mouvement d'idées plaçant au-dessus de toutes les valeurs la personne humaine et la dignité de l'individu – est né au cours du XIV^e et au début du XV^e siècle en Italie, il s'est répandu dans l'Europe entière, où il a influencé tous les savoirs et toutes les pratiques (les sciences, la littérature, la morale, la politique, l'esthétique, la religion). En linguistique, l'influence de l'humanisme change la façon d'approcher le langage : dans le cadre de ce nouveau mouvement, le langage n'est plus considéré comme l'expression stricte de la pensée propositionnelle mais plutôt comme l'expression des individus percevant, sentant et parlant. Ainsi, dans son livre *Problèmes de linguistique générale* (1966), Benveniste décrit « la subjectivité dans le langage » (chapitre XXI). Pour lui, la subjectivité est « l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle as-

semble, et qui assure la permanence de la conscience. Or nous tenons que cette *subjectivité*, qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est *ego* qui dit *ego*. Nous trouvons là le fondement de la *subjectivité*, qui se détermine par le statut linguistique de la *personne* » (Benveniste 1966 : 259). En d'autres mots, la subjectivité est de nature psychique, englobant la totalité des expériences vécues par le locuteur, et elle est, en même temps, ancrée dans le langage. La subjectivité et le langage sont donc intimement liés. La première question qui se pose alors concerne l'identification des indices linguistiques de la subjectivité. La deuxième question concerne la pragmatique, qui entre en jeu lorsqu'on observe que l'interprétation subjective d'une structure linguistique (lexicale ou syntaxique) dépend du contexte dans lequel elle est utilisée et de l'intention communicative du locuteur.

Depuis les travaux de Benveniste, la définition de la subjectivité et ses indices linguistiques ont été abordés de différentes manières selon le cadre théorique adopté. L'éventail des définitions de la subjectivité comprend : « relation de construction » (Langacker 1991), « principe cognitif » (Sanders et al. 1992, 1993 ; Stukker, Sanders 2012), « expression du soi » (Genette 1972 ; Fleischman 1990), « expression de la perspective du locuteur ou d'un tiers » (Benveniste 1966 ; Lyons 1982 ; Traugott 1989, 2010 ; Sthioul 2000 ; Tahara 2000 ; Saussure 2013) et « preuves du locuteur pour ses affirmations » (Wiebe et al. 1999 ; Sanders 2005 ; Canestrelli et al. 2013). Cette palette de définitions peut être réduite à trois composantes principales de la subjectivité, chacune ayant ses indices linguistiques : (1) la perspective et les déictiques temporels (tels que les temps verbaux et l'aspect grammatical), (2) l'évaluation épistémique et le lexique évaluatif (tels que les adverbiaux évaluatifs et d'emphase, les connecteurs), ou (3) l'affect et le lexique affectif (tels que les noms, adjectifs, verbes et adverbes affectifs). Dans le domaine de la linguistique énonciative française, Kerbrat-Orecchioni établit une distinction binaire : la subjectivité déictique, liée à l'indexicalité, et la subjectivité affective-évaluative, qui renvoie aux « usages individuels du code [linguistique] commun » (Kerbrat-Orecchioni 2004 : 80).

Ainsi, la subjectivité est un phénomène hétérogène qui a trois composantes : (i) prise de perspective, (ii) évaluation épistémique et (iii) affect, deux facettes : (i) une facette caractérisée comme déictique, descriptive et vériconditionnelle et (ii) une autre facette caractérisée comme affective, évaluative, expressive et non-vériconditionnelle, et elle peut être communiquée à différents niveaux de sens d'un énoncé comme les explicitations de base et d'ordre supérieur ou les implicatures faibles et fortes. Nous n'aborderons pas tous ces aspects ici. Notre but dans cette contribution est plutôt d'analyser le phénomène de la subjectivité à travers les connecteurs causaux français « parce que » et « car ». Nous reprenons le cas des connecteurs, car ils sont un bon exemple pour illustrer que l'identification précise du niveau de sens d'un énoncé où s'attache la subjectivité détermine sa nature. Comme nous allons démontrer dans cette contribution, les connecteurs causaux peuvent être qualifiés de subjectifs ou objectifs de deux façons : descriptive et évaluative. Dans la suite, nous allons décrire et discuter plus en détail le modèle cognitif-pragmatique de la subjectivité proposé dans notre étude empirique antérieure (Blochowiak, Grisot, Degand 2020) qui a mené à cette conception, mais d'abord nous développons la vision traditionnelle de la subjectivité des connecteurs causaux.

État de l'art : la vision traditionnelle de la subjectivité des connecteurs causaux

La distinction traditionnelle subjectif-objectif, qui est actuellement la plus appliquée pour l'étude des connecteurs causaux, est ancrée dans la classification basée sur les domaines d'utilisation du langage (Sweetser 1990). Les domaines du contenu, épistémique et d'acte de langage sont à la base de cette classification, illustrés dans les exemples (1), (2) et (3) respectivement.

- (1) Le bâtiment s'est effondré parce qu'il y a eu un tremblement de terre.
- (2) Jean doit être chez lui, parce que les lumières sont allumées.
- (3) Dépêchez-vous ! Parce que nous sommes en retard.

Les relations de contenu sont considérées comme objectives puisqu'elles se réfèrent à la réalité externe, factuelle (relations causales entre des événements souvent indépendants du locuteur) tandis que les relations véhiculées dans les domaines épistémique et de l'acte de langage sont revendiquées comme subjectives puisqu'elles se réfèrent à la réalité interne des locuteurs fournissant la justification de leurs opinions, croyances ou actions (Sanders, Spooren 2015).

En français, la différence entre « parce que » et « car » est traditionnellement liée à la relation causale prototypique qu'ils sont censés véhiculer. L'argument principal est que 'car' véhicule des relations plus subjectives et il est également utilisé dans un registre de langue plus élevé, tandis que « parce que » convient aussi bien aux deux types de relations, gagnant ainsi du terrain sur « car » en français contemporain (Simon, Degand 2007 ; Fagard, Degand 2008 ; Degand, Fagard 2012 ; Zufferey 2012 ; Zufferey et al. 2017). Cependant, contrairement à d'autres langues, comme le néerlandais,¹ où la différence entre les deux usages est clairement marquée (Stukker, Sanders 2012), il n'existe pas en français de distinction aussi nette. Par exemple, Zufferey (2012) note que ces deux connecteurs sont interchangeables dans de nombreux contextes objectifs et subjectifs à l'écrit et Véronis et Guimier (2006) trouvent que « car » est utilisé dans les conversations sur Internet du type chat.

Présentation d'une étude comparative de deux types de corpus

Dans une étude de corpus récente (Blochowiak, Grisot, Degand 2020), nous avons testé les deux hypothèses mentionnées plus haut concernant la signification et l'emploi de « parce que » et de « car » : (i) l'hypothèse de « car » subjectif, selon laquelle « car » est utilisé préférentiellement pour exprimer des relations subjectives et (ii) l'hypothèse de « car » de haut registre, selon laquelle « car » est réservé principa-

¹ Par exemple, le néerlandais « omdat » est prototypique pour les relations de contenu et « want » pour les relations épistémiques (Degand 1996, entre autres). Dans d'autres langues, un seul connecteur existe et il s'applique à tous les domaines, comme « because » en anglais.

lement au registre élevé de la langue. Plus précisément nous avons fait une comparaison entre un corpus journalistique (corpus *Le Monde*, année 2012) et un corpus des SMS (corpus belge des SMS, Cougnon 2012) au moyen de tâches d'annotation. À partir de ces deux corpus, un total de 420 extraits a été sélectionné aléatoirement : 215 (19 442 mots) du corpus *Le Monde* (108 « parce que » et 107 « car ») et 205 (6207 mots) du corpus SMS (108 « parce que » et 97 « car »). Tous les extraits sélectionnés pour l'analyse contenaient des phrases complexes dans lesquelles le connecteur reliait au moins deux phrases.

Dans deux tâches d'annotation (voir Étude 1 et Étude 2 ci-dessous), trois annotateurs indépendants ont annoté les 420 extraits comme exprimant des relations subjectives ou objectives. La subjectivité a été abordée de deux manières : (i) traditionnelle : par le biais d'une tâche d'annotation guidée (avec consignes d'annotation) et (ii) nouvelle : au travers d'une tâche d'annotation non guidée et intuitive (c'est-à-dire, sans consignes d'annotation).

Dans la première étude (traditionnelle), la subjectivité est déterminée sur base d'une classification ontologique des types d'éventualités décrits par les énoncés contenant le connecteur causal. Les annotateurs ont été entraînés à reconnaître les types d'éventualités et ont annoté ainsi cinq types d'éventualités : événements, actions, émotions, opinions, et actes de langage. Cette façon de concevoir la notion de subjectivité fait référence à la manière traditionnelle basée sur les domaines d'usage de Sweetser vus plus haut, à savoir, les événements, les états et les actions sont considérés comme étant objectifs alors que les opinions et actes de langage sont considérés comme étant subjectifs. Le résultat principal de l'Étude 1 a montré que « car » a été plus fréquemment annoté comme objectif plutôt que subjectif. Cette différence n'est pas statistiquement significative pour le corpus *Le Monde* mais elle l'est pour le corpus des SMS. Au vu de ces résultats, une question cruciale se pose : dans quelle mesure la distinction subjectif-objectif, ancrée dans la classification de Sweetser des domaines d'usage, est-elle la seule applicable pour identifier les différentes nuances de sens des connecteurs causaux en français ?

Pour répondre à cette question, nous avons proposé une autre manière d'aborder la subjectivité avec une nouvelle méthode d'anno-

tation (Étude 2). Il s'agit d'une approche intuitive de la subjectivité, dans laquelle nous n'avons pas fourni aux annotateurs un ensemble préétabli de caractéristiques définissant les notions de subjectivité et d'objectivité, mais nous leur avons demandé de juger intuitivement et globalement le degré d'objectivité/subjectivité du même ensemble de phrases que dans l'Étude 1. Les résultats de l'Étude 2 confirment ceux obtenus dans l'Étude 1 : globalement « parce que » exprime plus souvent des contenus subjectifs que « car ». Cette différence est encore une fois significative dans le corpus des SMS.

Ce résultat n'est pas isolé. À notre connaissance, deux autres études vont dans le même sens. D'une part, nos résultats font écho à l'étude de Nazarenko (2000), dont les conclusions rapportent un certain nombre de cas de 'car' objectif en français contemporain à l'écrit. D'autre part, les résultats d'études expérimentales récentes ont également soulevé des doutes quant au caractère subjectif de « car ». Zufferey et al. (2018) concluent : « En français « car » n'est pas strictement associé aux relations subjectives, ce qui implique que les lecteurs francophones n'utilisent pas « car » pour inférer la présence d'une relation subjective pendant la lecture, une observation qui est en accord avec le fait que dans les données de corpus « car » n'est pas fortement associé aux relations subjectives, et que les participants n'ont pas une forte tendance à le choisir pour les relations subjectives. » (Zufferey et al. 2018 : 100, notre traduction). Une autre hypothèse proposée par Zufferey et al. (2018) est que les deux connecteurs sont utilisés dans des registres stylistiques différents, « car » étant particulièrement associé au langage de haut registre. Même si cette hypothèse a été confirmée dans leur étude, elle ne fournit probablement pas une explication complète pour « car ». En effet, nous avons montré dans notre étude de corpus que « car » est utilisé assez souvent dans les SMS, et Véronis et Guimier de Neef (2006) trouvent également des utilisations fréquentes de ce connecteur dans les chats. Comme ces deux modes de communication sont typiquement associés à un langage de bas registre, « car » ne peut pas être restreint au style de haut registre.

Ainsi, les résultats de notre étude ont été surprenants mais pas imprévus. Une analyse plus fine de nos données nous a permis de constater que la distinction subjectif-objectif basée sur l'approche intuitive

de la subjectivité croise plutôt qu'elle ne se superpose à la classification ontologique s'apparentant à la division classique de Sweetser. En effet, nous avons observé des utilisations objectives dans le domaine épistémique et celui de l'acte de langage (opinions et actes de langage) et des utilisations subjectives dans le domaine du contenu (événements). Ces résultats nous amènent au corollaire suivant : l'évaluation intuitive de la subjectivité effectuée par les annotateurs correspond à une évaluation qui cible une autre dimension des connecteurs, à savoir, leur dimension argumentative. En effet, les arguments – qui seraient classés comme purement subjectifs dans la distinction traditionnelle (ce sont des exemples typiques appartenant au domaine épistémique) – peuvent être vus comme plus ou moins subjectifs en ce qui concerne le contenu, le but et la manière de leur présentation à la fois pour l'argumentateur et pour le destinataire.

Nous avons appelé le premier type de subjectivité, la subjectivité descriptive ou « d_subjectivité ». Celle-ci fait écho aux points de vue plus traditionnels sur la subjectivité, qui associent le clivage subjectif/objectif au type de relations causales impliquées : la causalité objective et la causalité subjective. En revanche, comme nous allons le démontrer dans ce qui suit, la subjectivité intuitive vise la dimension évaluative de l'utilisation des connecteurs. Ainsi, nous l'avons appelé la subjectivité évaluative ou « e_subjectivité ».

Dans la suite de cette contribution, nous nous proposons d'étudier ces questions et d'en proposer une explication pragmatique fondée sur la théorie de la pertinence. Cette discussion reprend en français des notions théoriques initialement formulées dans Blochowiak, Grisot et Degand (2020).

Types de subjectivité liés à l'utilisation descriptive et expressive du langage

Dans cette section, notre objectif est d'explicitier le type de subjectivité/objectivité associé à l'utilisation de « car » dans notre étude. Pour cela, nous proposons de distinguer entre une approche traditionnelle de la subjectivité liée aux relations causales, qui est vériconditionnelle et s'applique au contenu descriptif du langage (la subjectivité descrip-

tive), et une seconde approche liée à l'usage expressif du langage, qui est usager-conditionnelle (ang. « use-conditional » proposé par Gutzmann 2015) et s'applique à la manière dont les locuteurs transmettent le contenu de leurs énoncés (la subjectivité expressive, et plus précisément, la subjective évaluative dans le cas des connecteurs).

Une idée que nous aimerions mettre en avant est que la distinction subjectif/objectif perçue par les annotateurs dans la tâche d'annotation non guidée (la classification intuitive) ne s'applique pas aux simples relations causales, mais plutôt aux structures plus complexes qui les contiennent, à savoir, les explications et les justifications. En d'autres termes, nous pensons que nous pouvons mieux expliquer nos résultats si nous adoptons l'affirmation selon laquelle les phrases avec des connecteurs causaux font référence à des explications et à des justifications, plutôt qu'à de simples relations causales (Cf. Nølke 1995). Une proposition similaire a été faite par Beebee (2004), sur la base d'observations concernant l'interaction de la négation et des descriptions d'événements dans des situations causales. Cette solution pourrait, à première vue, sembler n'être que cosmétique et terminologique ; cependant, comme nous le verrons, elle conduit à une généralisation éclairante.

Analysons d'abord un exemple simple de relation causale : la relation dont les relata sont des événements, comme dans l'exemple (4)a. Une analyse possible consisterait simplement à dire que le connecteur « parce que » signale la présence d'une relation causale entre les deux événements, comme cela est formellement exprimé dans le style de formalisation néo-Davidsonien en (4)b, qui capte avec succès une intuition primaire que nous avons sur la signification de (4)a, c'est-à-dire, il existe deux événements, e et e' , et l'événement e' a causé l'événement e (pour la relation causale, nous utilisons l'opérateur CAUSE tel que défini dans Dowty 1979).

(4) a. César est mort parce que Brutus l'a poignardé.

b. $\exists e \exists e' [e = \text{César est mort}, e' = \text{Brutus a poignardé César} \wedge \text{CAUSE}(e', e)]$

Cependant, il existe des cas comme (5)a où la simple application d'un opérateur CAUSE ne semble pas suffire à saisir toutes les composantes du sens, comme dans (5)b. Il est évident que nous avons toujours af-

faire à des événements et aux relations causales qui les lient. Pourtant, en parallèle, il y a le point de vue du locuteur, qui refait surface dans l'expressif 'vilain', et nous avons la forte intuition que ce point de vue particulier sur l'action réalisée par Brutus ne doit pas être considéré comme une partie intégrante de la relation causale. Ainsi, nous devons ajouter le locuteur *s* et l'opérateur CROIRE qui renvoie à l'attitude épistémique de croyance du locuteur. Ceci est rendu explicite dans (5)c.

- (5) a. César est mort parce que le vilain Brutus l'a poignardé.
 b. $\exists e \exists e' [e = \text{César est mort}, e' = \text{Brutus a poignardé César} \wedge \text{CAUSE}(e', e)]$
 c. $\exists e \exists e' \exists s [e = \text{César est mort}, e' = \text{Brutus a poignardé César} \wedge \text{CAUSE}(e', e) \wedge \text{CROIRE}(s, \text{Agent de l'évènement } e' \text{ a été vilain})]$

Cet exemple simple permet également d'illustrer d'où peut provenir l'impression de l'e_subjectivité pour la catégorie des événements, à savoir de la manière dont les situations sont rapportées. C'est pourquoi nous suggérons que les phrases contenant des connecteurs causaux n'indiquent pas de simples relations causales, mais transmettent des explications causales qui - même si elles font appel à des relations causales - ont plus de niveaux de sens sur lesquels l'e_subjectivité peut s'articuler.

En ce qui concerne la catégorie des opinions, nous proposons une analyse similaire à celle de la catégorie des événements. Tout d'abord, la relation de base n'est pas une relation de cause reliant les événements mais une relation de raison reliant les propositions et le locuteur qui les tient pour vraies ou probablement vraies. Les raisons pour lesquelles une proposition donnée est vraie peuvent être d'une nature diverse, et sont généralement considérées en termes d'évidence ou d'épistémicité. Une relation épistémique de raison peut se rapporter à divers types de preuves que les locuteurs peuvent rassembler pour fonder leurs croyances, leurs affirmations ou leurs connaissances. Ce qui est important ici, c'est que nous pouvons voir la relation de justification qui indique la relation de raison comme étant analogue à la relation d'explication des événements se référant à une relation causale plus fondamentale. Tout comme l'explication, la justification peut également être perçue et évaluée par l'auditeur comme plus ou moins e_subjective.

Jusqu'à présent, nous avons associé les événements aux explications et les opinions aux justifications, dans le sens que les événements sont explicables et les opinions sont justifiables (Blochowiak 2014). Lorsqu'il s'agit des catégories ontologiques restantes, le point intrigant est que les émotions, les actions et les actes de langage (dans la mesure où ils peuvent être considérés comme une sous-catégorie d'actions) peuvent être à la fois expliqués et justifiés. Ils forment une zone grise que les philosophes ont minutieusement tenté d'éclairer (à commencer par Davidson 1980) et à laquelle on prête d'habitude peu d'attention. Ce qui est important à prendre en compte dans l'analyse linguistique des connecteurs causaux, c'est que certains types de phrases avec des connecteurs décrivant ces catégories peuvent être ambigus entre explications et justifications, à savoir, celles qui dénotent des actions, des émotions ou des actes de langage. Dans le cas d'une explication, le locuteur se contente d'expliquer pourquoi une action ou un acte de langage donné a été accompli, ou pourquoi une émotion donnée a été ressentie par lui-même ou par quelqu'un d'autre, alors que dans le cas d'une justification, le locuteur ajoute une autre dimension (comme une dimension axiologique ou boulétiqque). Cette thématique ne sera pas développée ici : ce qui est important pour le sujet des connecteurs causaux est le fait que certaines catégories ontologiques peuvent être à la fois expliquées et justifiées, alors que d'autres ne peuvent être qu'expliquées (événements) ou justifiées (opinions).

Pour résumer, notre proposition est qu'un acte communicatif d'explication ou de justification est construit autour de (au moins) deux axes ou dimensions : (i) la dimension ontologique, se référant à l'objet d'une explication ou d'une justification (ce dont nous parlons, c'est-à-dire les catégories de notre classification ontologique) et (ii) la dimension évaluative indiquant comment une explication ou une justification est fournie (comment nous parlons de ce dont nous parlons, c'est-à-dire la dimension e_subjective/objective).

Une approche de la subjectivité dans le cadre de la théorie de la pertinence

Nous allons maintenant déterminer comment tous ces éléments peuvent être systématisés dans un cadre pragmatique de la compréhension du langage, tel que la théorie de la pertinence. Toutefois, il convient de

souligner que d'autres cadres théoriques pourraient également rendre compte de ces idées. En bref, selon la théorie de la pertinence, un énoncé exprime une proposition dont l'explicitation de base (la forme propositionnelle complète de l'énoncé) est susceptible d'être vraie ou fausse. De plus, cette proposition peut véhiculer des explicitations d'ordre supérieur, comme sa force illocutoire. Un contenu implicitement communiqué peut y être également ajouté, comme divers types d'implicatures. Dans des développements récents, les théoriciens de la théorie de la pertinence ont identifié d'autres types d'effets qui sont notoirement difficiles à cerner : les effets non-propositionnels (Wilson, Carston 2019). Leurs principales caractéristiques sont qu'ils sont difficiles à paraphraser (différents destinataires proposant des paraphrases différentes) et qu'ils activent souvent différents mécanismes perceptifs, sensori-moteurs. Considérons l'exemple suivant emprunté à Wilson et Carston (2019) :

- (6) a. Jack : As-tu apprécié le repas ?
 b. Sue : J'ai apprécié une partie du repas.

Si on sait que Jack a fourni beaucoup d'efforts pour préparer un repas spécial afin de surprendre Sue le jour de son anniversaire, on saisit qu'en répondant « J'en ai apprécié une partie » Sue pourrait communiquer un large éventail d'effets non-propositionnels sur son attitude non seulement vis-à-vis du repas mais aussi de sa relation avec Jack.

Il est intéressant de noter que les termes expressifs (comme l'expression « vilain » en (5)a) qui sont certainement pertinents pour la discussion sur la subjectivité) ont été analysés en termes d'effets non-propositionnels (Wharton 2016). Un examen plus approfondi de ceux-ci fournit à notre proposition quelques indices sur la distinction expressive-subjective/objective du type évaluatif. Habituellement, on suppose que les expressifs ont un statut spécial, et diverses approches ont cherché à caractériser ce phénomène. Par exemple, Kaplan (1999) propose que les expressifs ont une signification particulière en raison de leur contenu non descriptif (Cf. Potts 2007 ; Gutzmann 2015, 2019). Dans la théorie de la pertinence, les expressifs sont analysés comme des expressions typiques conduisant à des effets non-propositionnels, qui présentent trois caractéristiques principales : ils sont indépen-

dants de la proposition exprimée, et ont ainsi un contenu non véridictionnel ; ils sont descriptivement ineffables ; et ils présentent des parallèles intéressants avec les comportements non verbaux en général (Wharton 2016). Dans l'approche de sémantique hybride de Gutzmann (2015), les expressifs ont une signification usager-conditionnelle souvent en plus de la signification descriptive.

Nous proposons que la dimension e_subjectivité/objectivité du langage est une propriété évaluative (i) qui émerge de divers facteurs provenant principalement des effets non-propositionnels et (ii) s'applique au niveau de l'énoncé. Cela signifie que la e_subjectivité n'est pas nécessairement en soi un effet non-propositionnel, mais qu'elle se construit sur la base d'effets non-propositionnels, déclenchés par exemple par des expressifs. Dans le cas des connecteurs causaux, la proposition exprimée par un énoncé peut contenir une relation causale, mais le fait qu'un énoncé donné (par exemple, une explication causale) soit perçu comme e_subjectif ou e_objectif n'entre pas dans le calcul des conditions de vérité de la proposition exprimée par cet énoncé. Ceci est illustré dans (5)c, où le point de vue subjectif du locuteur (e_subjectivité) est traité comme une partie de la signification de l'énoncé distincte de la relation causale elle-même. L'exemple (7) ci-dessous sert à illustrer davantage cette proposition : (7)A articule une question en cours de discussion (qui peut être énoncée ouvertement ou laissée implicite), et (7)B y donne une réponse.

(7) A : Pourquoi César est-il mort ?

B : César est mort parce que le vilain Brutus l'a poignardé.

Explicature de base : CAUSE (Brutus a poignardé César, César est mort)

Explicature d'ordre supérieur : B a expliqué à A pourquoi César est mort.

Effets non propositionnels : B pense que Brutus était vilain
B pense que l'action réalisée par Brutus était injuste
B a un sentiment positif envers César

...

La proposition exprimée (explicature de base) a la propriété d'être vraie/fausse. L'énoncé de l'explication (explicature d'ordre supérieur) a la propriété d'être e_subjectif jusqu'à un degré d qui est déterminé par les effets non propositionnels.

Nous nous sommes concentrés ici sur les expressifs comme un facteur possible contribuant à l'évaluation d'un énoncé donné comme plus ou moins e_subjectif. D'autres facteurs peuvent certainement affecter la perception de l'e_subjectivité. Parmi ceux-ci figurent non seulement des caractéristiques traditionnelles telles que l'utilisation de modaux ou d'évidentiels, mais aussi d'autres éléments plus insaisissables et souvent non marqués linguistiquement, tels que la confiance de l'auditeur dans la compétence et la bienveillance du locuteur (Cf. mécanismes de vigilance épistémique, Sperber et al. 2010), des considérations à propos des connaissances partagées et des pratiques communes du locuteur et de l'auditeur, la prosodie, les gestes, et d'autres encore. Le but ici n'est pas d'énumérer de manière exhaustive tous les éléments qui peuvent avoir un impact sur la perception d'un énoncé ou d'un acte communicatif donné comme e_subjectif ou e_objectif, mais d'indiquer qu'ils sont assez nombreux, proviennent de sources diverses, et peuvent varier d'une personne à l'autre.

Enfin, il convient de souligner que notre proposition a de plus amples conséquences, car elle est applicable à d'autres types de constructions linguistiques ou discursives plus complexes. Par exemple, nous pouvons penser à des arguments qui peuvent être valides ou non valides (de manière analogue aux propositions qui sont vraies ou fausses), et qui pourraient également être évalués par les destinataires comme plus ou moins persuasifs, convaincants et également subjectifs. Tout comme la e_subjectivité, la persuasion ou la conviction peuvent être considérées comme des propriétés non vériconditionnelles des arguments émergeant des effets non-propositionnels qui les accompagnent. En outre, les facteurs contribuant à ces effets non-propositionnels récupéreront certainement ces différentes propriétés, un sujet que nous laisserons pour un développement futur.

Conclusion

Dans cet article, nous avons mis en lumière une distinction entre deux types de subjectivité : la subjectivité descriptive (d_subjectivité), qui se rapporte au niveau des relations causales simples (les relations causales subjectives et objectives) et la subjectivité évaluative (e_subjectivité) qui se rapporte au niveau des explications et justifications, qui est donc la propriété qui s'applique aux énoncés au niveau des explicitations d'ordre supérieur. Concernant la différence entre les deux connecteurs causaux français « parce que » et « car », les résultats de notre étude de corpus (Blochowiak, Grisot, Degand 2020) résumés ici, n'ont pas confirmé la thèse traditionnelle selon laquelle « car » est plus subjectif, ni en termes de d_subjectivité (Cf. pour un résultat similaire, Zufferey et al. 2018) ni en termes d'e_subjectivité. Dans la lumière de notre proposition théorique, nous interprétons ce résultat comme indiquant que l'utilisation du connecteur « car » contribue à la perception que les explications ou justifications dans lesquelles il apparaît sont perçus par les destinataires comme étant plus e_objectives. Il n'en reste pas moins que des recherches futures sont nécessaires pour démêler les interrelations complexes qui caractérisent ce phénomène.

Références

- BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- BLOCHOWIAK J., *A theoretical approach to the quest for understanding. Semantics and pragmatics of whys and because*s, Genève, Université de Genève dissertation, 2014.
- BLOCHOWIAK J., GRISOT C., DEGAND L., « What type of subjectivity lies behind French causal connectives? A corpus-based comparative investigation of *car* and *parce que* », *Glossa: A Journal of General Linguistics*, 5(1), 2020.
- CANESTRELLI A. R., MAK W. M., SANDERS T. J. M., « Causal connectives in discourse processing: How differences in subjectivity are reflected in eye movements », *Language and Cognitive Processes*, 28(9), 2013, pp. 1394–1413.
- COUGNON L.-A., *Langage et sms : Une étude internationale des pratiques actuelles*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2015.
- DAVIDSON D., *Essays on actions and events*, Oxford, Clarendon Press, 1980.
- DEGAND L., « Causation in Dutch and French », dans Hasan R., Cloran C., David B., *Functional descriptions: Theory in practice*, Amsterdam, John Benjamins, 1996.
- DEGAND L., FAGARD B., « Competing connectives in the causal domain: French *car* and *parce que* », *Journal of Pragmatics*, 44(2), 2012, pp. 154–168.
- DOWTY D. R., *Word meaning and Montague grammar: The semantics of verbs and times in generative semantics and in Montague's PTQ*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1979.
- FAGARD B., DEGAND L., « La fortune des mots : grandeur et décadence de 'car' », *Congrès Mondial de Linguistique Française*, 2008.
- FLEISCHMAN S., *Tense and narrativity*, London, Routledge, 1990.
- GENETTE G., *Discours du récit*, Paris, Seuil, 1972.
- GUTZMANN D., *Use-conditional meaning: Studies in multidimensional semantics*, Oxford, Oxford University Press, 2015.
- GUTZMANN D., *The Grammar of expressivity* (Vol. 72), Oxford, Oxford University Press, 2019.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 2004.
- LANGACKER R. W., *Concept, Image, and Symbol. The cognitive basis of grammar*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1991.
- LYONS J., « Deixis and subjectivity: Loquor, ergo sum », dans Robert J. J., Wolfgang K., *Speech, place, and action: Studies in deixis and related topics*, New York, Wiley, 1982, pp. 101–124.

- NAZARENKO A., *La cause et son expression en français*, Paris, Ophrys, 2000.
- NØLKE H., « Contrastive and argumentative linguistic analysis of the French connectors 'donc' and 'car' », *Leuvense Bijdragen*, 84(3), 1995, pp. 313–328.
- POTTS C., « The expressive dimension », *Theoretical Linguistics*, 33(2), 2007, pp. 165–198.
- SANDERS T., « Coherence, causality and cognitive complexity in discourse », *Proceedings/Actes SEM-05, First International Symposium on the exploration and modelling of meaning*, 2005, pp. 105–114.
- SANDERS T. J. M., SPOOREN W. P. M., « Causality and subjectivity in discourse: The meaning and use of causal connectives in spontaneous conversation, chat interactions and written text », *Linguistics*, 53(1), 2015, pp. 53–92.
- SANDERS T. J. M., SPOOREN W. P. M., NOORDMAN L. G. M., « Toward a taxonomy of coherence relations », *Discourse Processes*, 15(1), 1992, pp. 1–35.
- SANDERS T. J. M., SPOOREN W. P. M., NOORDMAN L. G. M., « Coherence relations in a cognitive theory of discourse representation », *Cognitive Linguistics*, 4(2), 1993, pp. 93–133.
- SAUSSURE L. de, « Perspectival interpretations of tenses », dans Jaszczolt K. M., Saussure L. de, *Time, Language, Cognition and Reality*, Oxford, Oxford University Press, 2013, pp. 46–69.
- SIMON A. C., DEGAND L., « Connecteurs de causalité, implication du locuteur et profils prosodiques : le cas de car et de parce que », *Journal of French Language Studies*, 17(3), 2007, pp. 323–341.
- SPERBER D., CLÉMENT F., HEINTZ C., MASCARO O., MERCIER H., ORIGGI G., WILSON D., « Epistemic vigilance », *Mind & Language*, 25(4), 2010, pp. 359–393.
- STHIOUL B., « Passé simple, imparfait et sujet de conscience », dans Carlier A., Lagae V., Benninger C., *Passé et parfait* (Vol. 6), Amsterdam, Rodopi, 2000, pp. 79–93.
- STUKKER N., SANDERS T., « Subjectivity and prototype structure in causal connectives: A cross-linguistic perspective », *Journal of Pragmatics*, 44(2), 2012, pp. 169–190.
- SWEETSER E., *From etymology to pragmatics: The mind-body metaphor in semantic structure and semantic change*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- TAHARA I., « Le passé simple et la subjectivité », *Cahiers de Linguistique Française* 22, 2000, pp. 189–218.
- TRAUGOTT E. C., « On the rise of epistemic meanings in English: An example of subjectification in semantic change », *Language*, 65(1), 1989, pp. 31–55.

- VÉRONIS J., GUIMIER DE NEEF E., « Le traitement des nouvelles formes de communication écrite », *Compréhension Automatique Des Langues et Interaction*, 2006, pp. 227–248.
- WHARTON T., « That bloody so-and-so has retired: expressives revisited », *Lingua*, 175, 2016, pp. 20–35.
- WIEBE J. M., BRUCE R. F., O'HARA T. P., « Development and use of a gold-standard data set for subjectivity classifications », *Proceedings of the 37th annual meeting of the Association for Computational Linguistics on Computational Linguistics*, Association for Computational Linguistics, 1999, pp. 246–253.
- WILSON D., CARSTON R., « Pragmatics and the challenge of 'non-propositional' effects », *Journal of Pragmatics*, 145, 2019, pp. 31–38.
- ZUFFEREY S., « Car, parce que, puisque revisited: Three empirical studies on French causal connectives », *Journal of Pragmatics*, 44(2), 2012, pp. 138–153.
- ZUFFEREY S., POPESCU-BELIS A., « Discourse connectives: theoretical models and empirical validations in humans and computers », dans Blochowiak J., Grisot C., Durrleman-Tame S., Laenzlinger C., *Formal models in the study of language*, Dordrecht, Springer, 2017, pp. 375–390.

Le sens des modes verbaux et les effets littéraires

DIVNA PETKOVIĆ

Université de Genève

Le Petit avait bien dit : Je préférerais mon papa.
J'ignorais que le mode d'un verbe pût vous glacer le sang.
Ce fut bel et bien le cas.

Pennac D., *Des chrétiens et des Maures*, 1998, p. 15 (Frantext).

Avant d'entrer dans une analyse des effets littéraires des modes verbaux, il nous faut justifier deux choix théoriques. Pourquoi parle-t-on du sens des modes verbaux, quelle est la nature de ce sens ? Qu'est-ce qui justifie, dans un travail linguistique, le fait de s'intéresser aux effets de leur interprétation ?

Le sens des modes

Nous partons de l'hypothèse que les modes ont un sens car elle permet de rendre compte de la polysémie de certains verbes dans la principale qui déclenchent une alternance modale dans la complétive. Pour n'en donner qu'un exemple, considérons l'extrait suivant :

1) Mon père ne peut pas **comprendre** que j'**aie** d'autres ambitions que lui, une autre conception de l'existence !¹

¹ Martin du Gard R., *Devenir*, 1928, p. 20 (Frantext).

Dans l'exemple ci-dessus, avec le subjonctif dans la complétive, l'information qui est mise en avant est celle qui concerne l'impossibilité du père d'imaginer qu'on puisse avoir d'autres ambitions que lui, le point focal serait la perspective du père. Si, néanmoins, on avait imaginé un indicatif à la place, à savoir « Mon père ne peut pas **comprendre** que j'**ai** d'autres ambitions que lui », nous aurions la confirmation que le fils, qui est le locuteur, a réellement d'autres ambitions, l'accent serait sur ce fait, et l'opinion de son père n'aurait pas cette antécédence qu'elle a avec le subjonctif.

En choisissant l'un ou l'autre mode, le locuteur confère à son propos des nuances de sens parfois très subtiles et dont le processus d'interprétation est très complexe. Il appartient au destinataire d'interpréter le propos ainsi nuancé grâce au mode, qui est parfois morphologiquement invisible (dans le cas des homonymies), mais néanmoins perceptible grâce au contexte qui permet de cerner la différence de sens (pourvu que le destinataire ait des connaissances suffisantes du contexte global). Grâce à ces nuances de sens véhiculées par le mode indicatif et subjonctif, on comprend que le verbe *comprendre* est polysémique, et réciproquement, grâce à la polysémie du verbe *comprendre*, on arrive à différencier le sens des énoncés comportant un indicatif de ceux comportant un subjonctif.

Pour la question, bien plus complexe, de savoir si ce sens est sémantique ou pragmatique, nous choisirons de considérer que ce sens se trouve à l'interface sémantique-pragmatique, puisqu'il provient des inférences pragmatiques à partir des expressions linguistiques (Moeschler 2018 : 4).

Les effets et les causes

Si nous avons situé théoriquement le sens des modes à l'interface sémantique-pragmatique, cela ne nous donne pas pour autant une valeur concrète qu'on peut associer à ce sens. Dans les aperçus grammaticaux, par manque de place pour élaborer, les auteurs se contentent souvent de dire que le subjonctif est le mode du virtuel, et qu'il peut exprimer le doute, la crainte, la volonté, et une liste plus ou moins longue de valeurs similaires.²

² Cf. par exemple : Villers M.-E. de, *Multidictionnaire de la langue française*, éd. du 30^{ème} anniversaire, Québec Amérique, 2018, p. 1662.

Dans des manuels plus spécifiques, on peut trouver des caractérisations du type : « le subjonctif est un mode d'opinion : il présente les actions à travers le sentiment ou simplement à travers le point de vue du locuteur qui apprécie leur degré de possibilité ou d'impossibilité » (Kalinowska 2010 : 133).

Cependant, les grammaires modernes plus avancées³ du français mettent en garde contre ces approximations qui, tout en n'étant pas fausses, ne sont néanmoins ni exhaustives, ni exclusives. Ainsi, la *Grammaire méthodique du français* (Riegel, Pellat, Rioul 2004 : 322) enjoint aux lecteurs de ne pas confondre les « valeurs du subjonctif », qui ne sont qu'effet des valeurs sémantiques des verbes dans la principale qui régissent le subjonctif, comme *douter*, *regretter*, *souhaiter*, etc., avec les causes du subjonctif, en soulevant les contre-exemples évidents à la qualification « subjonctif mode d'opinion » : « Pourquoi ne pas parler aussi d'un indicatif d'opinion (*Je crois qu'il viendra*), d'affirmation (*Je dis qu'il viendra*), etc. ? De fait, on attribue au subjonctif la valeur sémantique de son verbe régisseur, en confondant l'effet et la cause » (Riegel, Pellat, Rioul 2004 : 322).

Un siècle après les considérations de Ferdinand Brunot sur les « servitudes grammaticales » du subjonctif, les causes dont il est question restent toujours un objet de recherche en linguistique, sans résultats définitifs. Ainsi Marc Wilmet, dans sa *Grammaire critique du français* (2010), cite Gérard Moignet :

« [...] on peut dire du subjonctif ce qu'on prétend des auberges espagnoles : chacun y trouve ce qu'il y apporte, les psychologues leur subtilité, les logiciens leur rationalisme, les grammairiens leurs mécanismes, les prudents leurs incertitudes, les hardis leurs paradoxes » (Moignet 1959 : 74).

Et Wilmet continue, dans la veine des travaux pionniers de Gustave Guillaume sur la chronogénèse des modes verbaux, par dire que

« L'indicatif et le subjonctif diffèrent par leur capacité à isoler ou non les époques. Toute la problématique grammaticale se résume à trier

³ « Plus avancées » dans le sens où elles ne s'adressent pas nécessairement à un apprenant du français mais à un lecteur possédant des connaissances en linguistique.

les cotextes actualisants (indicatif) et les cotextes non actualisants ou, si l'on préfère, virtualisants (subjunctif) » (Wilmet 2010 : 231).

Mais Riegel, Pellat et Rioul auraient des remarques sur ce point également :

On oppose le subjunctif, mode de l'irréalité, à l'indicatif, mode de la réalité. Certains emplois de ces deux modes peuvent appuyer cette opposition. Mais il est de nombreux cas où le subjunctif exprime un fait réel (*Je regrette qu'il soit venu*) et l'indicatif un fait virtuel (Je pense qu'il viendra) ou irréel (*Si j'avais de l'argent, je serais heureux ; mais je n'en ai pas*) (Riegel, Pellat, Rioul 2004 : 322).

Le subjunctif n'est donc pas uniquement une expression de virtualité qui s'opposerait à l'actualité de l'indicatif, il n'est pas un mode *irrealis* en contraste avec le *realis* de l'indicatif, etc., et ceci même à l'échelle du français ; dans une perspective comparatiste, les lignes de démarcation deviennent encore plus floues. Il n'existe pas un invariant sémantique ou un mécanisme sûr pour garantir à un apprenant du français où à un logiciel de traitement automatique de la langue française une utilisation correcte à chaque fois sans exception d'un indicatif ou d'un subjunctif dans une phrase (surtout dans les cas où les deux seraient grammaticalement possibles, les cas qu'on appelle ici « l'alternance modale »). Il n'y a pas de règle de construction, et comme nous l'avons montré dans notre thèse, la seule indication d'un verbe régisseur ne suffit pas, même si ce verbe est *vouloir*, *ordonner*, etc.⁴ Ainsi, les apprenants finissent par apprendre par cœur de longues listes de verbes qui commandent le subjunctif, et comprennent qu'ils doivent rester dans l'hésitation dans les cas où nous savons que les deux modes sont possibles.⁵

⁴ Ceci requiert, évidemment, des contextes très spécifiques (le verbe *vouloir* dans la construction « la légende veut », le verbe *ordonner* dans les codes juridiques du début du 19^e siècle (cf. Petkovic 2020 resp. 215, 148).

⁵ Cette phrase est un méta-exemple de cette hésitation, exacerbée par l'homographie de la forme *doivent*, qui est en même temps une 3^{ème} personne du pluriel présent de l'indicatif et du subjunctif du verbe *devoir*.

Le caractère littéraire des catégories grammaticales

Considérez les exemples suivants :

- 2) J'ignorais que cela **pouvait** arriver.
- 3) J'ignorais que cela **pût** arriver.

L'instinct premier des locuteurs natifs du français serait probablement de dire que l'alternance modale suivant le verbe « ignorer » dans les deux exemples ci-dessus, à savoir l'imparfait de l'indicatif « pouvait » dans (2), et l'imparfait du subjonctif « pût » dans (3), relève uniquement des différences du style et du registre : le subjonctif étant, évidemment, considéré comme « plus littéraire » que l'indicatif. Similairement, même s'il est incontestable que le subjonctif imparfait et, dans une moindre mesure, le subjonctif plus-que-parfait, disparaissent même de la littérature (ayant disparu de la langue courante il y a longtemps), Grevisse et Goosse remarquent néanmoins, dans le *Bon usage*, que de nombreux écrivains et auteurs « restent attachés aux deux temps, qui sont comme une marque de la langue littéraire » (Grevisse, Goosse 2007 : 1107).

Comment une catégorie grammaticale devient-elle une marque de la langue littéraire ? À plus forte raison, pourquoi l'usage d'un mode plutôt qu'un autre rendrait un texte littéraire plus littéraire (supposant qu'une telle gradation soit envisageable) ? Nous supposons qu'une partie de la réponse se trouve dans la polysémie du terme « littéraire », qui, lorsqu'il est utilisé pour désigner un emploi du subjonctif, peut prendre plusieurs acceptions : « prétentieux », « vieilli », « propre à la littérature en tant qu'un art », etc. Dans cet article nous allons montrer que les trois acceptions mentionnées n'ont pas le même statut : les deux premières reposent sur les effets sociolinguistiques de son usage, alors que la troisième désigne un jugement de valeur de la qualité d'un ouvrage littéraire.

Littéraire au sens de « prétentieux »

« Littéraire » peut être synonyme de « précieux », dans une optique de se distinguer dans une classe de société, où la maîtrise des subtili-

tés de la langue témoigne d'une éducation accessible seulement à une classe sociale élevée. Ce constat de préciosité peut être moqueur ou admiratif, selon les *a priori* de celui qui le fait, comme nous pouvons voir dans un extrait de la *Chute* de Camus :

4) Quand je vivais en France, je ne pouvais rencontrer un homme d'esprit sans qu'aussitôt j'en **fisse** ma société. Ah ! je vois que vous bronchez sur cet imparfait du subjonctif. J'avoue ma faiblesse pour ce mode, et pour le beau langage, en général. [...] Vous êtes sans doute dans les affaires ? A peu près ? Excellente réponse ! [...] Donc, un bourgeois, à peu près ! Mais un bourgeois raffiné ! Broncher sur les imparfaits du subjonctif, en effet, prouve deux fois votre culture puisque vous les reconnaissez d'abord et qu'ils vous agacent ensuite.⁶

Dans un cercle social plus restreint, l'usage du subjonctif imparfait pourrait être un signe de reconnaissance pour ceux qui voudraient être reconnus comme des écrivains, ce qui a souvent pour contre-effet de ne pas être pris au sérieux. Ainsi, Thérive écrit en 1954 que « [l']imparfait du subjonctif n'a pas cessé de décliner, au point qu'on ne le trouve plus régulièrement que chez des écrivains prétentieux » (Thérive 1954 : 222), alors que Noreiko en 1996 affirme :

ce bon vieil imparfait du subjonctif non seulement refuse de mourir mais paraît même jouir d'un regain de faveur, du moins chez certains. A tel point qu'il pourrait passer pour un insigne de littéarité. [...] L'on sait que Philippe Djian, auteur à la mode, affectionne particulièrement celui-ci. « Chics comme un clip en diamant sur un sarrau de cuisinière » a beau dire le critique du *Nouvel Observateur* (du 26 mai 1994), cet auteur qui se voulait littéraire et qui a fini par entrer chez Gallimard par la grande porte n'en continuera pas moins à émailler ses pages de subjonctifs (Noreiko 1996 : 42).

Imaginons, dans le meilleur des cas, que Djian fait un choix stylistique conscient, non pas de paraître littéraire, mais d'être ironique : comment expliquer autrement les tournures comme « afin qu'elle se collât

⁶ Camus A., *La Chute*, dans *Théâtre, récits, nouvelles*, Paris, Gallimard, 1962, pp. 1476-1478.

davantage à moi et qu'entre autres il me fût possible de me refamiliariser avec son odeur », ⁷ « pour le cas où elle se fût cassé⁸ le cul en deux »⁹, parmi de nombreuses autres que cite Noreiko ? Néanmoins, si l'ironie était l'effet voulu, elle le serait au mieux d'une façon superficielle, issue du caractère incongru d'un mode inusité dans un contenu banal, ce qui le rapprocherait plutôt du comique. Nous reviendrons sur la question du comique et de l'ironie plus loin.

Littéraire au sens de « vieilli »

L'explication usuelle, que l'on trouve dans les grammaires et les manuels d'apprentissage de la langue française, voit le phénomène de littérarité comme étant lié à l'obsolescence progressive du subjonctif imparfait et plus-que-parfait, et donc « littéraire » devient synonyme de « vieilli ».

En effet, un exemple comme :

5) Il était aussi bon qu'ils se **désirassent**, se **supportassent** et se **quit-tassent** au bout de deux ans,¹⁰

fait sourire, à cause des sonorités inhabituelles de ces formes du subjonctif imparfait, inusitées et ainsi étrangères à l'oreille moderne. Cela ne signifie pas, néanmoins, que le subjonctif imparfait est complètement désuet. Notamment, Grevisse et Goosse remarquent que « [s]i l'on observe l'usage d'aujourd'hui, on doit rejeter comme inexacts deux opinions opposées : 1° l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif sont morts ; 2° leur emploi est obligatoire » (Grevisse, Goosse 2007 : 1107). En effet, l'emploi du subjonctif imparfait est loin d'être un automatisme dicté par la concordance des temps, un verbe dans la principale, et surtout pas l'usage. Par conséquent, savoir

⁷ Djian P., *Assassins*, Paris, Gallimard, 1994, p. 124.

⁸ Le subjonctif suivant la construction « pour le cas où » était inusité, selon un survol rapide du Frantext, déjà à l'époque de Jules Verne, et largement remplacé par le conditionnel.

⁹ Djian P., *op. cit.*, p. 215.

¹⁰ Sagan F., *Yeux de soie*, Paris, Flammarion, 1975, p. 175, cité dans Grevisse et Goosse (2007 : 1107).

l'utiliser au bon moment et au bon endroit dans un texte devient une marque littéraire dans le bon sens du terme, à savoir la marque d'une vraie littérature, car comme dit Paul Imbs :

La plupart des emplois du subjonctif qui font difficulté vivent dans cette zone périphérique, que n'a pas encore réglée, ou que ne règle plus l'urbanisme grammatical. C'est là que labeurent les écrivains ; les bons artistes respectent les règles fondamentales de la langue, les médiocres se livrent à des excentricités sans écho ni lendemain (Imbs 1953 : 51).

Pour cette même raison, la synonymie entre « littéraire » et « vieilli » n'est pas automatique lorsqu'il s'agit du subjonctif imparfait, car comme il est possible d'en trouver des exemples dans la prose écrite en français moderne qui ne font pas forcément l'unanimité parmi la critique, réciproquement, il est également possible de trouver des exemples dans des textes du XVII^e siècle – donc, à l'aube de la consolidation de ce qu'on appelle le français moderne aujourd'hui – où le subjonctif imparfait sonne parfaitement juste même à nos oreilles contemporaines ; nous pensons notamment au fameux échange dans *Horace* de Corneille :

6) JULIE : Que vouliez-vous qu'il **fit** contre trois ?¹¹
Le vieil HORACE : Qu'il **mourût**

Littéraire comme « marque de littérarité »

On trouve dans une lettre de Claudel à Gide l'éloge suivant :

J'ai beaucoup aimé votre *Amyntas*, la page sur les habitudes, sur les racines qu'on emporte avec soi... quel excellent écrivain vous êtes, l'esprit prend les grâces du corps le plus souple, quel bel usage de la syntaxe, je me rappelle une page avec deux imparfaits du subjonctif qui ont fait mon admiration.¹²

On ne sait pas si Claudel pensait au passage suivant :

7) Hier au soir j'ai fait le tour des cafés maures de la ville sans parvenir à entendre chanter, si peu merveilleusement que ce **fût**, la guzla. [...] Si

¹¹ Corneille P., *Horace*, 1640, Acte III, scène 6.

¹² Gide A., *Correspondance : 1899-1926* (1926) Paul Claudel à André Gide, p. 66 (Frantext).

l'enfant qui de café en café me guidait n'eût été beau, j'aurais pleuré. Déjà suffisait-il qu'il **portât** l'absurde nom d'Abd'el Kader.¹³

ou bien à celui qu'on trouve quelques lignes plus loin :

8) Que leur offrait donc ce réduit ? pour qu'ils **préférassent** ici, à l'amusement d'autres lieux, aux rires des femmes, aux danses, l'absence précisément de tout cela... un peu de kief. La pipette, dont chacun à son tour ne tirait que quelques bouffées, circulait. Je n'osai risquer d'en fumer, craignant non point l'ivresse mais la migraine ; cependant j'acceptai que, dans la cigarette que je roulai, Abd'el Kader **mêlât** un peu de ce kief au tabac.¹⁴

ou encore un autre qui aurait échappé à notre sagacité. Il reste notwithstanding l'affirmation qu'il existe quelque chose dans un bon usage du subjonctif imparfait, et *a fortiori* dans un « bel usage de la syntaxe », pour reprendre l'expression de Claudel, qui transforme un texte dans une œuvre littéraire. La référence la plus immédiate pour ce genre de considérations est le terme de *littérarité* de Roman Jakobson (Jakobson 1973)¹⁵ ; cependant, là où Jakobson l'associe principalement à la poésie, nous l'entendrons plus généralement comme la part du sens sémantico-pragmatique qui ne peut pas être paraphrasée, la part qui disparaîtrait si on l'écrivait autrement.

Nous proposons, dans le contexte de cet article, de nous pencher précisément sur les effets des modes, pour commencer la recherche de l'essence de la littérarité. Les effets qui nous intéresseront seront, néanmoins, un peu différents de ceux que l'on trouve dans les grammaires traditionnelles du français. Plutôt que de parler du doute, de la volonté ou de la déclaration, nous donnerons quelques exemples de l'effet comique (dû à la morphologie particulière de certaines formes du subjonctif), et aux nuances sémantique et/ou pragmatique

¹³ Gide A., *Amyntas*, Paris, Mercure de France, 1906, p. 184.

¹⁴ *Ibid.*, p. 186.

¹⁵ « L'objet de la science littéraire n'est pas la littérature, mais la « littérarité » (*literaturnost'*), c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire » (Jakobson 1973 : 15).

que les modes révèlent, à savoir la possibilité de *ne pas dire* quelque chose, et plus subtilement encore, l'effet ironique.

Le comique morphologique

La raison pour laquelle la grammaire française tolère, voire même préconise, un écart des règles de la concordance des temps, et remplace le plus souvent le subjonctif imparfait par le subjonctif présent, réside dans les considérations esthétiques, apprend-on dans l'entrée « Subjonctif » du *Dictionnaire des difficultés du français*, principalement parce que certaines d'entre elles prêtent à rire : on y trouve une citation de Rémy de Gourmont qui, déjà en 1902, écrivait à ce propos « Il faudrait que nous sussions, que nous reçussions : n'hésitons pas à les préférer lorsque nous voulons exciter le rire ou la stupeur » (Colin 1993 : 536-537).

Il ne faut donc pas confondre les exemples, dont nous avons vu quelques-uns plus haut, involontairement ridicules du point de vue de la langue moderne, avec l'effet comique (donc, littéraire) que peut avoir l'emploi d'un subjonctif imparfait ou plus-que-parfait. Lorsque le subjonctif est utilisé à dessein, pour rehausser l'effet comique, comme dans un exemple (parmi beaucoup d'autres) de Pierre Desproges :

9) A l'instar de M. Portal, et si les ministères concernés m'avaient fait l'honneur de solliciter mon avis quant aux paroles de *La Marseillaise*, j'eusse depuis longtemps déploré que les soldats y **mugissent** et préconisé vivement que les objecteurs y **roucoulassent**, que les bergères y **fredonnassent** et que les troubadours s'y **complussent**¹⁶,

c'est soit parce que certains verbes ont des formes homophoniques (« savoir », « pouvoir », « répéter », etc.) qui peuvent servir à des fins humoristiques ou cocasses, soit parce que la sonorité s'y prête indépendamment de l'homonymie, au point qu'elle incite la création des formes nouvelles du paradigme, certes erronées mais évocatrices, comme dans le sketch « Retour vers le futur du subjonctif » des Nuls.¹⁷

¹⁶ Desproges P., *Chroniques de la haine ordinaire*, Paris, Seuil, 2011, p. 464.

¹⁷ <https://www.dailymotion.com/video/x3ag7u9>.

Le comique du subjonctif reste, néanmoins, un effet de surface. Dans la suite de cet article, nous nous intéresserons au sémantisme profond des modes, et la façon dont ils véhiculent l'indicible.

Le littéral et le non-dit

La tension entre l'indicatif et le subjonctif cristallise la polysémie du non-dit ; avec l'indicatif, le non-dit est ce qui n'est pas dit, un non-événement, alors qu'avec le subjonctif, le non-dit est modal : on aurait pu le dire, mais on ne voulait pas, car ce serait le dire mal, en quelque sorte ; ce serait simple, ou incomplet, ou pas assez précis. Le subjonctif sort de la littéralité et ouvre des dimensions de la complexité dans un énoncé.

Pour illustrer ce propos, nous prendrons la construction *ne pas pouvoir dire que*, que l'on trouve suivie de l'indicatif ou du subjonctif à proportion à peu près égale dans notre corpus. Considérons un exemple avec l'indicatif :

10) Je ne suis pas intelligente, Messire. Je suis une pauvre fille de mon village, pareille aux autres. Mais quand quelque chose est noir, **je ne peux pas dire que c'est blanc**, voilà tout.¹⁸

La raison pour laquelle le locuteur ne peut pas dire quelque chose est parce que ce serait faux, contradictoire. Comparons cela avec un exemple où le mode du verbe dans la complétive est le subjonctif :

11) – C'est sans doute ainsi que vous vous êtes trouvé sans le sou...
– Le jeu ? Non. J'ai perdu à la Bourse jadis. Au jeu, **je ne peux pas dire que j'aie perdu**. J'ai dépensé, voilà tout. Vous saisissez la nuance ?¹⁹

Contrairement à l'exemple précédent, où il serait faux de dire que quelque chose est noir alors qu'il est blanc, la personne qui dit « je ne peux pas dire que j'aie perdu » a, en effet, perdu de l'argent ; il ne

¹⁸ Anouilh J., *L'Alouette*, 1953, p. 118 (Frantext).

¹⁹ Aragon L., *Les Voyageurs de l'impériale*, 1947, Deuxième partie, VINGTIÈME SIÈCLE, IV p. 486 (Frantext).

serait pas faux de le dire, seulement, le locuteur ne veut pas le dire de cette façon-là, il reformule, atténué (et précise même, dans cet exemple concret, qu'il le fait pour nuancer son propos).

Prenons encore un (méta-)exemple avec le subjonctif :

12) Mais s'il en est ainsi, on ne peut plus dire que, par exemple dans les propositions complétives, le subjonctif **soit** un simple mode de subordination sans valeur propre ; du fait qu'à aucun moment, même en phrase indépendante, il n'est employé en dehors d'une corrélation bipolaire, on peut seulement conclure que ce qu'il signifie, il le signifie avec un autre terme plus ou moins explicite (Imbs 1953 : 48).

Concrètement, dans ce cas, Imbs dit que le subjonctif n'a peut-être pas une valeur propre, mais ceci ne signifie pas qu'il n'a aucune valeur : il possède une valeur *a minima* corrélatrice, qui permet aux effets de sens d'apparaître.

On voit qu'avec le subjonctif, le contenu de ce qu'on ne peut pas dire n'est pas nécessairement impensable, ni même loin de la vérité, mais il suggère une complexité plus ou moins apparente, qui devrait être précisée. Il n'y a pas de telles ouvertures avec l'indicatif : même si, bien sûr, il pourrait également être suivi de précisions, l'indicatif dans cette tournure permet principalement de donner un avis tranché, alors que le subjonctif apporte la capacité de moduler le propos.

Une distinction fine de ces nuances de sens permettrait, notamment, de désambigüiser l'homographie présente dans de nombreuses formes de verbes au présent, comme c'est le cas du verbe *détester* dans l'exemple suivant :

13) – Je les méprise d'une façon inénarrable. Je **ne peux pas dire** que je les **déteste**. On peut détester Hitler, ou Staline. On ne peut pas détester le néant. Ce sont des pantins si misérables ! Comment voulez-vous que j'éprouve le moindre sentiment d'hostilité contre un Gay, un Le Troquer, un Bidault ! Mais je les méprise du fond du cœur, ça, oui !²⁰

Le verbe *détester* dans la complétive nous semble être à l'indicatif, parce que la haine et le mépris sont, selon le locuteur, fondamentale-

²⁰ Mauriac C., *Aimer de Gaulle*, 1978, p. 422 (Frantext).

ment différents, il n'y a pas de chevauchement possible, pas d'échelle qualitative qui permettrait d'expliquer mieux le mépris en le confondant avec la haine : le mépris s'explique seulement en se distinguant de la haine, en tranchant entre les deux.

L'ironie

Plus on creuse dans les arcanes de la signification voulue, ou simplement possible, plus on perd les marqueurs tangibles de l'intention littéraire, et nous ne pouvons qu'éventuellement la subodorer. Ainsi, il n'est pas étonnant que l'ironie surgisse parfois de ce dédoublement énonciatif entre le locuteur (le producteur de l'énoncé) et l'énonciateur (qui en assume le contenu)²¹ typique du subjonctif, qui ouvre justement cette possibilité de ne pas prendre en charge son propre énoncé.²² Considérons l'exemple suivant :

14) Marthe : Que viens-tu faire ici ?

Louis Laine : Ce que je viens faire ici ? Et cet argent, lui, qu'est-ce qu'il fait là sur la table, s'il te plaît ?

Marthe : C'est vrai, on ne peut pas laisser là cet argent à ne rien faire. C'est terrible, de l'argent qui ne fait rien. Prends-le.

Louis Laine : Bien entendu, non, tu ne penses pas que je **sois** venu pour autre chose que cet argent.

Marthe : Je ne pense rien.²³

On voit dans cet exemple un double renversement de la perspective : il faut lire dans ce « tu ne penses pas que je sois venu pour cet argent » comme « voici comment tu conçois la raison de mon arrivée », mais l'ironie ramène l'énoncé au locuteur : en ironisant, il prend quand même en charge son opinion, à savoir « je pense que tu penses que je suis venu pour cet argent ». Son énoncé, donc, signifie exactement le contraire de ce qu'il

²¹ Les termes « locuteur » et « énonciateur » sont repris du vocabulaire d'Oswald Ducrot. Cf. notamment : Ducrot et al. (1981) et Ducrot (1984).

²² Cf. l'exemple (1) dans cet article.

²³ Claudel P., *L'Échange*, 2^{ème} version, 1954, Acte III, p. 780 (Frantext).

prononce ; c'est une ironie presque explicite, étant donné les marqueurs contextuels (« c'est terrible », « bien entendu, non », etc.), mais aussi par la justification de l'interlocuteur, qui sent le besoin de se défendre : « je ne pense rien ».

Le subjonctif n'est pas l'unique catalyseur de l'ironie, cependant. On peut la trouver dans un extrait, il est vrai, ancien, mais qui pourrait naturellement s'entendre aujourd'hui :

15) Il **semble** que la logique **est** l'art de convaincre de quelque vérité ; et l'éloquence un don de l'âme, lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres ; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.²⁴

La construction « il semble que » est suivie, de manière prédominante, du subjonctif. Pourtant, dans cet exemple de La Bruyère, on trouve un indicatif, on dirait presque à contre-emploi, qui confère une touche d'ironie à l'énoncé : un subjonctif à la place nous indiquerait une opinion externe que le locuteur ne fait que transmettre, alors que l'indicatif souligne sa prise en charge de l'énoncé, qui se heurte ainsi au sens du verbe *sembler*.

Nous pourrions conclure ces considérations sur la littéarité des modes qui se manifeste à travers les effets du non-dit et de l'ironie en remarquant que ce ne sont pas les modes qui sont plus ou moins « littéraires » (y compris l'indicatif, le subjonctif imparfait, etc.). Ce qui est littéraire, c'est-à-dire proprement acte de création, c'est le *choix* du mode.

Conclusion

Cette subtilité de l'écriture est presque un lieu commun de la littérature française, selon Giraudoux :

Le Français vient à la comédie pour écouter, [...] il croit que les grands débats du cœur ne se règlent pas aux coups de lumière et d'ombre, d'effondrements et de catastrophes, mais par la conversation. Le vrai

²⁴ La Bruyère J. de, *Les Caractères*, 1696, I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, p. 149 (Frantext).

coup de théâtre n'est pas pour lui la clameur de deux cents figurants, mais la nuance ironique, le subjonctif imparfait ou la litote qu'assume une phrase du héros ou de l'héroïne.²⁵

Sous les couches sociolinguistiques qui, comme nous l'avons brièvement évoqué, considèrent ces usages de subjonctif comme « littéraires » dans un sens du mot dénaturé, signifiant soit « archaïque » soit « verbeux », il est cependant possible de trouver une explication vraiment littéraire qui justifie l'existence de l'alternance modale, c'est-à-dire une explication provenant d'un choix (conscient ou inconscient) d'un écrivain de transmettre une idée parfois subtile mais précise, qu'il ne pourrait pas exprimer indifféremment avec l'un ou l'autre mode, et qui pourrait être négligée seulement au prix de la perte d'une composante importante du sens global. L'étude des sens des modes verbaux en français exige ainsi des outils d'analyse pragmatique très pointus, ce qui montre, à notre sens, l'importance d'une approche multidimensionnelle, interdisciplinaire au problème, et la nécessité d'une refonte du concept des « effets », décrits depuis l'époque où la linguistique se consolidait comme une science et cherchait à tout prix une assise nomologique de la causalité des phénomènes linguistiques.

Loin d'être un problème secondaire, le traitement des effets que nous appelons ici littéraires, mais qui sont en réalité un sous-ensemble des phénomènes pragmatiques, représente une question centrale pour la compréhension et l'apprentissage approfondi d'une langue, que cela soit par une machine ou un apprenant humain.

²⁵ Giraudoux J., *Littérature*, Paris, Gallimard, Idées, 1967, pp. 220-221.

Textes littéraires cités

CAMUS A., *La Chute*, dans *Théâtre, récits, nouvelles*, Paris, Gallimard, 1962.

CORNEILLE P., *Horace*, 1640.

GIDE A., *Amyntas*, Paris, Mercure de France, 1906.

GIRAUDOUX J., *Littérature*, Paris, Gallimard, 1967.

DESPROGES P., *Chroniques de la haine ordinaire*, Paris, Seuil, 2011

SAGA F., *Yeux de soie*, Paris, Flammarion, 1975.

Œuvres citées provenant du corpus Frantext, (www.frantext.fr, ATILE, Nancy, 1998-2023, consulté le 14 janvier 2023) :

ANOUILH J., *L'Alouette* (1953).

ARAGON L., *Les Voyageurs de l'impériale* (1947).

CLAUDEL P., *L'Échange*, 2^{ème} version (1954).

GIDE A., *Correspondance : 1899-1926* (1926).

LA BRUYÈRE J. de, *Les Caractères* (1696).

MARTIN DU GARD R., *Devenir* (1928).

MAURIAC C., *Aimer de Gaulle* (1978).

PENNAC D., *Des chrétiens et des Maures* (1998).

Vidéo : Les Nuls, *Retour vers le futur du subjonctif*, consulté le 10 janvier 2023 à l'adresse : <https://www.dailymotion.com/video/x3ag7u9>.

Références

COLIN J.-P., « Subjonctif », dans *Dictionnaire des difficultés du français*, Le Robert, 1993, pp. 536-537.

DUCROT O. et al, *Les Mots du discours*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

DUCROT O., *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

GREVISSE M., GOOSSE A., *Le bon usage*, 14^{ème} éd., Bruxelles, De Boeck, Duculot, 2007.

IMBS P., *Le subjonctif en français moderne : essai de grammaire descriptive*, vol. 11, Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1953.

JAKOBSON R., *Questions de poétique*, Paris, Seuil, 1973.

KALINOWSKA I. M., *Le verbe : mode et temps*, coll. Grevisse langue française 4, Bruxelles, DeBoeck, 2010.

- MOESCHLER J., « L'implicite et l'interface sémantique-pragmatique : où passe la frontière ? », *Corela [En ligne]*, HS-25, 2018.
- MOIGNET G., *Essai sur le monde subjonctif en latin postclassique et en ancien français*, Paris, PUF, 1959.
- NOREIKO S. F., « Subjonctivité et subjonctivité », *L'Information Grammaticale*, N. 69, 1996, pp. 42-43.
- PETKOVIĆ D., *L'alternance modale (indicatif/subjonctif) dans les subordonnées complétives en français*, thèse de doctorat, manuscrit, Université de Belgrade, 2020.
- RIEGEL M., PELLAT J. C., RIOUL R., *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 2004.
- THÉRIVE A., *Libre histoire de la langue française*, Paris, Stock, Delamain et Bouttelleau, 1954.
- VILLERS M.-É. de, *Multidictionnaire de la langue française*, éd. du 30^{ème} anniversaire, Québec Amérique, 2018.
- WILMET M., *Grammaire critique du français*, Bruxelles, Duculot, 2010.

Subjectivité et adjectivation des héros dellyniens dans *Le Fruit mûr* : une étude linguistico-pragmatique

SERGIO PISCOPO

Université de Naples L'Orientale

Les clichés féminins et masculins dans *Le Fruit mûr* entre adjectivation et subjectivité

Cette contribution fait suite à notre précédente étude¹ publiée dans la revue *Annali - Sezione romanza* en 2021, visant à analyser le roman *Le Fruit mûr* de Delly et, en particulier, le traitement syntactico-pragmatique des figures féminines présentes. Dans cette nouvelle étude, nous nous concentrons plutôt sur les figures masculines du roman afin de proposer une comparaison tantôt spéculaire, tantôt contradictoire entre deux genres même pragmatiquement opposés.

La production littéraire dellynienne est souvent caractérisée par une certaine structure diégétique axée sur la stéréotypisation des personnages féminins et masculins. Les clichés féminins et masculins chez Delly n'ont pas de véritable sens négatif, puisqu'ils relèvent d'une sorte d'autocitation et qu'ils sont « toujours sentis comme un emprunt » personnel pour le romancier, car « ils [l'autocitation et le cliché] constituent tous deux la reprise d'un discours antérieur » (Amossy, Rosen

¹ Cf. Piscopo (2021).

1982 : 16). Ainsi, Delly,² tout en ignorant, intentionnellement ou non, la condition socioculturelle des femmes et des hommes entre les XIX^e et XX^e siècles, semble suggérer à son lecteur idéal³ le discours d'un monde occidental d'antan, où la femme est encore profondément influencée par le patriarcat,⁴ dissimulant ainsi le réel. Le stéréotype dellynien est construit principalement par le recours constant à une adjektivisation non-axiologique qui, bien qu'elle ne comporte pas en soi une charge évaluative et affective « révélatrice d'une certaine subjectivité, et donc d'une interprétation préconstituée » (Altmanova 2019 : 61), est intéressante à aborder pour délimiter le cliché masculin dans *Le Fruit mûr*,⁵ le

² Il convient de rappeler que « Delly » est le pseudonyme de Jeanne Henriette Marie Petitjean de la Rosière (1875-1947) et de son frère Frédéric Henri Joseph (1876-1949). Ayant été très productifs dans la première moitié du XX^e siècle, bien que la plupart de leurs publications soient posthumes, les deux frères ont choisi d'utiliser un pseudonyme probablement à la fois pour contourner les attentes de genre et pour des raisons liées à la nécessité de maintenir l'anonymat. Les critiques ne sont pas unanimes sur le rôle de Frédéric dans l'écriture des œuvres avec sa sœur, qui reste certainement le principal contributeur aux romans parus sous le pseudonyme de Delly. Jeanne serait donc l'auteure des œuvres auxquelles Frédéric apporte son imagination.

³ Delly s'adresse principalement à la petite bourgeoisie, qui devient le principal destinataire de sa production littéraire. Ses romans racontent en effet l'histoire de jeunes femmes d'origine noble mais appauvries, notamment à cause de la Première Guerre mondiale. Le lecteur idéal de Delly est donc la lectrice bourgeoise qui aime lire des histoires véridiques faisant écho à une réelle noblesse d'esprit qui caractérise l'éducation reçue par ces jeunes bourgeoises.

⁴ En général, il est possible d'encadrer le rôle des femmes dans la société en deux moments précis, à savoir la guerre, où les femmes ont joué un rôle plus ou moins participatif, bien que marginal, et la révolution industrielle grâce à laquelle « l'individu féminin pourra devenir semblable à l'individu masculin, au travailleur et au citoyen, pourra rompre les liens de dépendance économiques et symboliques qui l'attachent au père et au mari » (Fraisie, Perrot 1991 : 12). Dans la vision de Delly, la femme ne joue aucun rôle actif dans son temps, mais elle est toujours soumise à la volonté d'une autorité paternelle ou maritale. Elle ne travaille pas, sauf à la broderie ou aux tâches domestiques, elle ne participe pas aux événements guerriers et n'a pas l'intention de rompre ses liens avec les hommes de sa vie. En d'autres termes, la femme décrite par Delly n'est pas « subversive », mais traditionaliste, fervente catholique et obéissante à l'autorité masculine, ce qui contraste clairement avec l'époque à laquelle les romans ont été publiés.

⁵ *Le Fruit mûr*, publié en 1922 par Flammarion à Paris, a été réimprimé pour la dernière fois en 1930. Actuellement, une version numérisée publiée par la « Bibliothèque électronique du Québec – Collection Classiques du 20^e siècle », vol. 266, version 1.0, est disponible

roman au centre de notre étude, mais surtout pour explorer la subjectivité de Delly liée au cliché masculin.

Une diversification pragmatique au sujet des femmes et des hommes chez Delly est nécessaire. Pour décrire les personnages féminins, Delly utilise souvent des adjectifs non-axiologiques car il évite de mettre en évidence sa subjectivité, bien que l'utilisation d'adjectifs spécifiques implique nécessairement la révélation de la subjectivité de l'auteur. Cela est particulièrement évident avec l'adjectivation utilisée pour la protagoniste Dionysia dont le nom fait évidemment référence au dionysiaque, et donc à sa nature créatrice et vitale, mais non instinctive et impulsive.⁶ En fait, Dionysia est prête à renoncer à Tugdual, le protagoniste masculin du roman, pour ne pas heurter les souhaits de Mme Meurzen, qui ne veut pas que son fils Tugdual épouse une femme indigne de sa lignée. L'étymologie du nom choisi par l'auteur pour son héroïne laisse présager un développement futur, lorsque le couple parviendra à couronner son union.

Or, bien que Delly accorde une grande importance à la description et à la caractérisation psychologique et également onomastique⁷ des personnages féminins dans ses romans, la situation est différente pour les pro-

en ligne. Toutes les citations proviennent de cette source. Le roman est divisé en deux parties. L'intrigue est basée sur l'histoire de Tugdual Meurzen, un jeune peintre breton en quête d'inspiration. Il se retrouve au centre d'une mère oppressive, Madame Meurzen, et de Joséphe, une sœur insensible et indifférente à la souffrance de son frère. Dans un village de Provence, soit Saint Juan-les-Pins, Tugdual rencontre Calixte Sormagnes, un sculpteur de renom, et sa petite-fille Dionysia, dont il tombe éperdument amoureux. Cependant, leur amour est mis à l'épreuve par l'austérité de sa mère. Mme Meurzen rappelle à son fils la promesse qu'il a faite à son père mourant de ne jamais les quitter, elle et sa sœur. Elle s'efforce de ramener son fils avec elle en Bretagne. Les tourments du jeune couple prendront fin lorsque la mère de Tugdual mourra de causes naturelles et que sa sœur consentira, bien qu'avec une certaine hésitation, au mariage de son frère avec Dionysia.

⁶ Dans *La Naissance de la tragédie* de Friedrich Nietzsche (1872), le philosophe allemand définit deux concepts centraux de sa pensée, c'est-à-dire l'apollinien et le dionysiaque. Alors que le premier est la composante rationnelle de l'individu, le second fait allusion à « l'individualité qui a réussi à introduire dans une totalité harmonieuse les énergies conscientes et celles inconscientes » (Ahoyo 2007 : 65), soit l'instinct de l'individu, sa pulsion la plus primitive.

⁷ Delly, amoureux de l'exotisme et cherchant à recréer des décors exotiques dans ses romans, a choisi des noms inspirés de la civilisation hellénique pour les personnages de *Le Fruit mûr* : Dionysia, Calixte, Stéphanos, Mylène.

tagonistes masculins. Dans le sillage d'une intrigue savamment écrite, les personnages masculins jouent couramment le rôle d'un père affectueux ou malveillant, d'un frère distant mais compréhensif, d'un homme attirant mais inaccessible pour l'héroïne de circonstance, etc. Dans une perspective pragmatico-syntaxique, l'ensemble de la narration dellynienne semble reposer sur une polarisation de caractère suivant le schéma adjectival +/- bon, +/- méchant en ce qui concerne les personnages masculins. Ce serait de toute façon le cas pour les figures du père et du frère, tandis que les véritables antagonistes sont polarisés de manière plus nette et négative. Dans ce cadre, les adjectifs-épithètes visent à qualifier sans ambiguïté la psychologie ou les aspects physiques des antagonistes.

La question est, par conséquent, de savoir si l'utilisation d'adjectifs non-axiologiques dans *Le Fruit mûr* parvient néanmoins à révéler une certaine subjectivité de l'auteur. Nous estimons que la subjectivité de Delly est la conséquence d'un processus plus pragmatique que linguistique, même si l'utilisation des temps verbaux, en tant que cotexte des adjectifs analysés, ne permet pas de déterminer avec exactitude la subjectivité et donc l'intention du romancier. Une raison supplémentaire de masquer la subjectivité de l'auteur semblerait être suggérée par l'utilisation constante du passé simple qui « ne serait pas susceptible de se vêtir d'une valeur subjective » (Nølke, Olsen 2003 : 75), bien que la réalité soit plus complexe. Cependant, pour cette étude, nous n'analyserons pas en détail les temps verbaux, mais nous nous concentrerons sur l'adjectivation utilisée par Delly en référence aux personnages masculins dans ce roman. Après avoir interrogé *Le Fruit mûr* et étudié les adjectifs pour décrire les protagonistes masculins, nous imaginons que Delly, tout en évitant l'effet de subjectivité, puisse néanmoins révéler son démasquage en connaissant son idéologie (Pupier 1998). Grâce à la connaissance préalable de la pensée de Delly, il sera possible de faire quelques observations sur la nature des adjectifs dans ce roman qui semblent toutefois porteurs d'un jugement à valeur positive pour tous les protagonistes masculins.

Méthodologie

Après avoir extrait manuellement des passages du roman *Le Fruit mûr* de Delly, nous avons d'abord isolé les personnages masculins du roman

pour ensuite rechercher leurs descriptions physiques et du caractère en tenant compte des adjectifs qualificatifs épithète et attribut. Cette étude vise à poursuivre la piste déjà tracée par notre étude précédente évoquée plus haut, en suivant la même approche méthodologique afin de comparer tous les personnages masculins du roman. Les différents passages sont donnés à titre d'exemple et numérotés de façon séquentielle d'après le schéma : (1)..., (2)..., (3)... etc. À chaque exemple est associé un bref contexte permettant d'interpréter sa fonction narrative, bien que les passages soient commentés dans le paragraphe de référence.

La lecture et l'analyse du roman révèlent la présence d'au moins quatre personnages masculins, à savoir Tugdual Meurzen, René Heurtal, Calixte Sormagnes et Stéphanos Damapoulos, respectivement le protagoniste masculin de *Le Fruit mûr*, un ami de Tugdual, rebelle et racheté en raison de sa position en faveur du divorce rejetée par Delly, le grand-père de Dionysia, la protagoniste féminine du roman, et le premier amour de cette dernière. De toutes les présences masculines qui occupent la fiction romanesque, seuls Tugdual et René Heurtal sont mieux caractérisés dans une perspective adjectivale et diégétique. On ne peut pas en dire autant de Calixte Sormagnes et Stéphanos Damapoulos, qui ne jouent qu'un rôle marginal et peu fonctionnel aux développements de l'intrigue, même si, comme nous le verrons, les adjectifs épithètes sont le plus souvent non-axiologiques, porteurs d'une dose de subjectivité qui varie en fonction d'un personnage à l'autre.⁸

Dans les paragraphes suivants, nous consacrerons à tout personnage masculin des réflexions linguistico-pragmatiques suivies *a priori* pour cette étude. Cependant, ce qui sera dit de Calixte Sormagnes et de Stéphanos Damapoulos relèvera d'une analyse contextuelle à celle des autres personnages masculins, car ils ont été peu mis en avant par Delly dans leurs caractérisations générales. Cet aspect sert sans doute

⁸ Nous utilisons dans ce contexte l'étude de la subjectivité du langage par rapport à l'énonciation proposée par Kerbrat-Orecchioni, qui établit une dichotomie entre les adjectifs axiologiques à valeur positive et négative. La valeur donnée à l'adjectif dépend certainement du sujet qui le connote en le chargeant de significations qui lui sont propres. Pour ces raisons, les adjectifs utilisés par Delly sont à peu près neutres, laissant le jugement au lecteur. Cf. Kerbrat-Orecchioni (1980).

à l'auteur à mieux caractériser le couple au centre de l'histoire, en accordant plus d'attention à leurs descriptions ainsi qu'à leurs actions, ce qui n'est pas développé pour les autres protagonistes, qui sont ainsi confinés à être présents dans la dynamique narrative, mais presque ignorés en termes descriptifs et psychologiques.

L'antéposition de l'adjectif épithète : le cas de Tugdual Meurzen

Le protagoniste de *Le Fruit mûr* pourrait jouer le rôle du prototype d'un anti-héros dellyniens : au lieu d'être courageux, fier et noble, Tugdual, le « jeune Breton » du roman, est plutôt un peintre affecté par une « mélancolie persistante », profondément triste et timide, à peu près incapable de s'autodéterminer en allant à l'encontre des règles strictes de l'austérité maternelle. Delly, en décrivant Tugdual, utilise des adjectifs qualificatifs épithète non-axiologiques, voire neutres parfois accompagnés d'adverbes qui renforcent la qualité physique ou morale du protagoniste. Cette adjectivation est le plus souvent non-axiologique, bien qu'elle ait un jugement de valeur positif exploitée par l'auteur pour créer la physionomie corporelle et du caractère de son personnage en contraste avec celle de l'antagoniste étant sa mère, Mme Meurzen. Dans ce cas, les adjectifs épithètes utilisés par Delly pour caractériser Tugdual sont généralement postposés au nom de référence comme il est commun pour la langue française. Toutefois, certains adjectifs sont antéposés et revêtent sans doute une signification spécifique pour l'auteur. L'hypothèse est que l'antéposition de certains adjectifs épithète en référence à Tugdual est un indice de la subjectivité de l'écrivain. Partant du postulat de Blinkenberg selon lequel « plus le sens d'un adjectif se réduit à ne contenir qu'une notion tout à fait générale de qualité, de quantité, de degré, d'identification ou de nombre, et plus cet adjectif tend vers l'antéposition » (Blinkenberg 1933 : 51-52), nous estimons, en revanche, que l'antéposition de certains adjectifs épithète peut donner des indications sur la subjectivité de Delly, même si elle se réduit parfois à une simple appréciation de Tugdual. Cette « banalisation » de l'adjectif épithète pourrait souligner la noblesse d'esprit et le talent de Tugdual pour Delly, par opposition à l'austérité et à l'affliction de sa mère. Si l'antéposition généralise la portée sémantique de l'adjectif, comme le

théorise Blinkenberg, elle pourrait aussi, nous semble-t-il, être à l'origine de l'extension sémantique de l'adjectif lui-même. L'antéposition pourrait ainsi contribuer à l'indice de subjectivité de Delly.

Nous présentons ci-dessous quelques descriptions de Tugdual extraites du roman, en soulignant les adjectifs épithètes en gras et les adverbes en italique à valeur positive :

- (1) Vous verrez là un être original, et fort intéressant, Dionysia. Il n'a rien d'un mondain, lui-même se qualifie – un peu trop sévèrement – de **sauvage**. Cependant, il charme, et il retient, un peu à la manière de son pays. Il est d'ailleurs fort **distingué**, très **sérieux** – et **triste**, *affreusement triste*.⁹
- (2) Dans la clarté qui l'entourait, le profil de Tugdual se dessinait nettement, en arêtes un peu **dures**, avec les cils **frémissants** au bord de la paupière, et la bouche, **forte**, **dédaigneuse**, un peu **amère**, qu'une moustache châtain ombrageait.¹⁰
- (3) Le **rude** visage d'homme frémissait. Les mains **longues** et **fines**, les **belles** mains d'artiste se croisaient *nerveusement*, au bord de la table ronde vers laquelle, en parlant, se penchait Tugdual.¹¹
- (4) Sa voix, restée **basse**, devenait un peu **rauque**. Dans son regard, une lueur d'ironie **triste** passa.¹²
- (5) Ses épaules **robustes** frissonnèrent. Sous l'ombre des paupières **mates** un peu baissées, Dionysia vit surgir, dans ce regard d'homme, un reflet des longs jours **mélancoliques** et **douloureux**.¹³
- (6) Tugdual secoua sa **lourde** angoisse.¹⁴

Dans les exemples donnés, il est évident que Delly préfère la postposition d'adjectifs utilisés principalement pour décrire les traits physiques de Tugdual. De cette manière, l'effet de subjectivité serait

⁹ Delly, *Le Fruit mûr*, *op. cit.*, p. 26.

¹⁰ *Ibid.*, p. 43.

¹¹ *Ibid.*, p. 51.

¹² *Ibid.*, p. 58.

¹³ *Ibid.*, p. 62.

¹⁴ *Ibid.*, p. 94.

masqué et il faudrait plutôt chercher du côté de l'antéposition de l'adjectif épithète. Reprenons les exemples (3) et (6). Dans l'exemple (3), l'antéposition des adjectifs axiologiques « rude » (*visage*) et « belles » (*mains d'artiste*) montrerait l'appréciation de Delly envers Tugdual en tant que protagoniste masculin principal du roman. Dans l'exemple (6), l'utilisation de l'adjectif « lourde », bien que non-axiologique, en référence à « angoisse » devient axiologique en raison de son antéposition : avec une telle prédisposition adjectivale, Delly doterait l'adjectif d'une valeur positive puisqu'il décrit l'âme de Tugdual.

Par conséquent, ces adjectifs sont apparemment dénués de toute subjectivité et ils peuvent devenir subjectifs en fonction des cas. C'est au lecteur de juger de la subjectivité qui accompagne la valeur non-axiologique des adjectifs utilisés par Delly. L'accumulation d'adjectifs non-axiologiques donne une impression de circularité dans leur utilisation. Tugdual est donc un homme « sauvage » (1), au « rude visage » (3) et aux « épaules robustes » (5), sérieux et triste, mais aux « belles mains d'artiste » longues et fines (3), et les traits de caractère d'un jeune peintre à la « voix basse » (4), à l'âme étant perpétuellement affectée par les affres d'une « lourde angoisse » (6) pendant des jours « mélancoliques et douloureux » (5). Ces adjectifs semblent décrire Tugdual, mais ils ne permettent généralement pas d'évaluer positivement ou négativement le protagoniste de l'histoire, car les adjectifs utilisés n'impliquent pas d'engagement affectif. Cependant, l'antéposition de certains adjectifs épithète semblerait être connotée positivement pour le romancier. Le lecteur averti, conscient que Tugdual est un personnage bienveillant, pourra charger de subjectivité ces adjectifs qui portent ainsi un jugement de valeur positive s'identifiant à des adjectifs axiologiques.

Certaines adjectivisations de la figure de Tugdual font explicitement référence à ses origines bretonnes. En fait, le thème de la Bretagne non-contaminée est importante pour Delly et repose sur une série de croyances pour lesquelles la noblesse bretonne, dont fait partie la famille Meurzen, éprouve un profond sentiment d'attachement.¹⁵ Dans la vision de Delly, la Bretagne est presque une terre de

¹⁵ Tout cela justifie la position de Mme Meurzen lorsqu'elle déclare que son fils

légende peuplée de « gens fort originaux, orgueilleux, dominateurs » (Delly 1952 : 19) comme les Penanscoët dans le roman *L'Orpheline de Ti-Carrec*¹⁶ de 1952. Nous nous sommes demandé à cet égard si ces adjectifs épithètes en référence aux origines bretonnes de Tugdual ont une valeur positive pour Delly, bien qu'ils soient postposés au nom de référence. Même s'il s'agit d'adjectifs épithètes non-axiologiques, tout en n'exprimant pas un engagement affectif, nous pensons qu'ils servent à Delly pour créer un personnage empathique qui contraste fortement avec ses figures maternelle et fraternelle, et qu'ils peuvent être chargés d'une subjectivité d'auteur. Cela s'explique sans doute en raison de la coexistence d'éléments de sens impliqués ou présupposés par certains verbes et par les épithètes elles-mêmes afin d'interpréter le contexte et le statut de Tugdual. Les adjectifs utilisés par Delly, bien que postposés au nom, servent à recréer l'idée, et donc le cliché au sens d'une « citation antérieure », comme postulé par Amossy et Rosen, d'un Breton victime de sa famille « au féminin » :

(7) Tugdual s'interrompt encore. Ses yeux se voilaient d'une ombre **douloureuse**.¹⁷

(8) Il passait là des heures, immobile, perdu dans un songe très beau, **mélancolique** pourtant...¹⁸

(9) Le regard de Heurtal glissa jusqu'au jeune peintre, s'attacha à sa physionomie **frémissante**, aux yeux **roux** qu'il avait connus **tristes** comme les solitudes **mornes** des bois sauvages, pendant les jours d'automne, et qu'il retrouvait animés d'une chaleur **mystérieuse** qui n'était pas de la joie, mais semblait en contenir l'ardente promesse.¹⁹

devrait épouser une noble bretonne de sa lignée et non la petite-fille d'un sculpteur du Midi car la « question de race » devient crucial pour Tugdual qui est « annihilé par l'influence tyrannique de sa mère et de sa sœur » (pp. 26-27).

¹⁶ Le roman a été traduit en italien sous le titre *L'Asia la volle* et publié à Florence par Salani Editore en 1959 (vol. 15, « I romanzi della rosa ») avec des réimpressions ultérieures, dont la dernière date de 1980.

¹⁷ Delly, *Le Fruit mûr*, op. cit., p. 57.

¹⁸ *Ibid.*, p. 75.

¹⁹ *Ibid.*, p. 207.

Dans les exemples ci-dessus, la postposition de l'adjectif épithète ne permet pas de subjectiver la pensée de l'auteur. Cependant, si nous nous concentrons sur l'utilisation de certains temps verbaux, comme dans l'exemple (9), l'utilisation du passé simple semble dépourvue de subjectivité, comme nous l'avons mentionné plus haut. Ainsi, même si le regard de René Heurtal « s'attacha à sa physionomie frémissante », immédiatement après, l'utilisation du plus-que-parfait et de l'imparfait semblerait donner cet effet de subjectivité du romancier. Ces temps verbaux sont ici descriptifs et renvoient à un état de fait, sauf dans l'exemple (9) « et qu'il retrouvait animés d'une chaleur mystérieuse qui n'était pas de la joie, mais semblait en contenir l'ardente promesse », où l'utilisation du plus-que-parfait peut « indiquer une référence à une pensée antérieure, l'événement supposé se situant dans le passé, le présent ou le futur » (Burger 1961 : 11). Dans ce cas, le plus-que-parfait fait référence à un événement présent au moment de l'énonciation. S'il est difficile de dévoiler la subjectivité de Delly, l'utilisation du plus-que-parfait et de l'adjectif « mystérieuses » associés à Tugdual révèle une « subjectivité indirecte » employée à travers les actions de René Heurtal, dont il sera question dans le paragraphe suivant.

René Heurtal et la « question du divorce »²⁰ : un jugement positif « forcé »

Sur le point de se séparer de sa femme et amoureux d'une jeune fille un peu coquette, Mylène, René Heurtal, un graveur et vieil ami de Tugdual, est un homme racheté : durant sa jeunesse, il était enclin au divorce, mais ses idées changent radicalement avec l'âge adulte. Bien qu'il ne soit pas le protagoniste au sens strict du roman, Heurtal mérite

²⁰ Le titre de ce paragraphe est tiré de l'essai éponyme d'Alexandre Dumas fils, *La question du divorce*, paru en 1880. Dans cet essai, Dumas fils, tout en prônant l'institution du divorce, réfléchit à la possibilité que, bien que le divorce puisse conférer dignité et équité aux femmes, il les rende néanmoins solitaires et donc socialement et législativement faibles par rapport à la société de l'époque. Delly rejette absolument l'institution légale du divorce, la jugeant, selon les mots de René Heurtal, « une loi de destruction sociale » (p. 19).

une attention particulière car Delly s'en sert pour poursuivre son militantisme catholique. Le personnage jouant un rôle fonctionnel dans son militantisme, l'auteur ne le décrit jamais en termes totalement négatifs, mais il utilise une adjectivation encore une fois non-axiologique portant un jugement de valeur « opaque ». C'est l'idéologie de l'auteur qui nous permet de porter un jugement de valeur globalement positif. Soit, à titre d'exemple, les cas suivants :

- (10) Le regard de Tugdual s'attacha *discrètement* sur ce **brun** visage d'homme, **énergique** et **froid** à l'ordinaire, mais qui, en ce moment, s'émouvait de tendresse **paternelle**. Heurtal, s'en apercevant, dit avec un calme **forcé**.²¹
- (11) Les deux hommes se séparèrent avec cordialité. Tugdual remonta lentement vers le bastidou. Sa pensée restait toute occupée de René Heurtal. Ils s'étaient connus huit ans auparavant, à Rome, où tous deux venaient terminer leur formation artistique. **Sérieux**, travailleurs, de nature un peu **fermée**, ils s'étaient liés, non très *intimement*, mais assez pour s'apprécier et s'estimer. Deux ans plus tard, Tugdual apprenait le mariage du jeune graveur.²²
- (12) Mylène et Heurtal reparurent, elle souriante, les yeux brillants, très gracieuse dans sa toilette élégante, lui les traits un peu **contractés**, avec une expression **souffrante** au fond des yeux.²³

Là encore, Delly utilise généralement la postposition de l'adjectif, comme dans les exemples ci-dessus. Ce n'est que dans l'exemple (10) qu'il est possible d'observer l'utilisation de « brun » (*visage*) dans l'antéposition du nom de référence, par opposition au « rude » (*visage*) de Tugdual. Les adjectifs sont ici essentiellement axiologiques et, bien que postposés, ne semblent pas porter un jugement de valeur positif ou négatif précis, ce qui contribue à masquer la subjectivité de Delly. Les adjectifs des exemples (11) et (12) sont des adjectifs élémentaires et désignent toujours un chagrin ou un état d'esprit particulièrement

²¹ Delly, *Le Fruit mûr*, *op. cit.*, p. 18.

²² *Ibid.*, pp. 22-23.

²³ *Ibid.*, p. 99.

mélancolique comme celui de Tugdual. Cependant, si l'on se réfère à l'idéologie de l'écrivain, Heurtal est effectivement un personnage positif parce qu'il est racheté, mais il ne peut pas se comparer à Tugdual, bien que l'auteur les mette souvent en parallèle comme dans l'exemple (11). Conscients du fait que dans *Le Fruit mûr* tous les personnages sont positifs à l'exception de Mme Meurzen et de Josèphe, la pensée de l'auteur est de poursuivre son militantisme par le personnage de René Heurtal. C'est pourquoi, bien que les adjectifs utilisés pour décrire le personnage soient axiologiques et non-axiologiques, le contexte, le statut du personnage et son histoire passée permettent au lecteur de porter un jugement de valeur généralement positif, malgré son ancienne position en faveur du divorce.

Delly place néanmoins Heurtal dans une position subordonnée à Tugdual, puisque ce dernier peint principalement des images sacrées, honorant Dieu et la famille, alors que Heurtal se consacre à autre chose : il veut rompre le lien du mariage et voudrait s'enfuir avec Mylène avant de divorcer de Mme Heurtal. Pourtant, la situation a changé, René Heurtal juge maintenant « impossible, presque révoltante, l'idée d'un second mariage » (p. 22). Heurtal lutte contre lui-même et ne renonce pas directement à Mylène. Bien qu'il refuse catégoriquement de la rejoindre dans un second mariage, le hasard décidera de leur union. Ainsi, Mylène est coquette, correspondant ainsi à l'un des stéréotypes féminins décrits par Delly, à des fins spécifiques, puisqu'elle tombe amoureuse de Stéphanos Damapoulos, l'amour de jeunesse de Dionysia, qu'il avait abandonnée, la laissant profondément ébranlée.

Dans ce contexte, les adjectifs portant sur René Heurtal peuvent contribuer au démasquage de la subjectivité de Delly à travers son idéologie, et c'est précisément avec René Heurtal que se produit ce « transfert affectif », porteur de jugements de valeur positifs et négatifs. Heurtal est, certes, un homme racheté, mais il ne peut être totalement positif comme Tugdual, car il ne peut y avoir deux héros dans une même histoire et Tugdual doit donc briller par sa moralité et sa ferveur religieuse face à Heurtal. C'est grâce à la connaissance de l'idée de l'auteur qu'il est possible d'étudier l'adjectivation conçue pour René Heurtal dans une perspective syntactico-pragmatique. La pensée de celui qui parle dans la fiction narrative ne coïncide pas toujours avec la pensée de celui qui

écrit (Barthes 1966), comme l'a théorisé Barthes, mais pour Delly nous savons que sa ferveur catholique s'est traduite par un militantisme souvent présent dans ses œuvres. Tout cela sous-tend l'utilisation d'adjectifs qui semblent dépourvus de toute subjectivité pour l'auteur.

Les autres personnages masculins dans *Le Fruit mûr* entre « mélodrame » et adjectivation élémentaire

Dans l'univers de Delly, les personnages masculins sont aussi stéréotypés que les personnages féminins, et leur adjectivation joue souvent sur l'antéposition et la postposition. Quant à l'aspect narratif, les romans de Delly présentent généralement le même schéma diégétique qu'on peut penser être en partie inspiré du mélodrame italien²⁴ du XIX^e siècle, notamment par rapport à la distribution des rôles à l'intérieur du tissu narratif et à la fin heureuse toujours atteinte. Au centre des vicissitudes du couple, où l'homme est presque inaccessible et jouit d'une position sociale aisée, tandis que la femme est parfois pauvre et orpheline, s'alterne une pléthore de personnages secondaires : pères, oncles, tantes, grands-mères, servantes, dames d'honneur, etc. tous contribuent à engendrer l'histoire, se distribuant plus ou moins équitablement du point de vue narratif. Avec une telle répartition diégétique, le « mélodrame » peut donc se décomposer, d'un point de vue adjectival, comme suit : la rencontre du couple (adjectifs-épithètes positifs), l'émergence de l'antagoniste (adjectifs-épithètes négatifs), l'obstacle à la réalisation de l'union, la résolution des difficultés et la fin heureuse.

²⁴ Le mélodrame italien a été conçu au XVI^e siècle par des artistes, des poètes et des musiciens qui souhaitaient recréer un spectacle à la manière de la tragédie grecque. Le terme en lui-même désigne le texte poétique spécifiquement conçu pour la musique, tandis que ses extensions de sens changent en fonction de l'époque et du pays où il prend des connotations spécifiques. Nous pensons qu'il y a peut-être un parallèle entre les romans de Delly et les intrigues des mélodrames italiens du XIX^e siècle. Voici les mots de Maria Grazia Accorsi sur les stéréotypes des mélodrames italiens : « [...] nel melodramma sei-settecentesco esistono tante varianti di amore, tuttavia tutte si effondono e si calano senza ironia nelle strutture liriche loro deputate (versi brevi, facili strofe, facili rime, sentimenti poco sfumati, lessico convenzionale » (Accorsi 2001 : 169).

Dans ce contexte, pour construire son schéma diégétique en caractérisant ses personnages, Delly a presque toujours recours à l'utilisation d'adjectifs élémentaires de caractère normatif et évaluatif, souvent absents dans les œuvres littéraires et dépourvus de verbes support ou d'adverbes (Wilmet 1980), axiologiques et non-axiologiques, porteurs d'un jugement de valeur positif ou négatif selon le personnage, sans pour autant donner un indice de subjectivité spécifique. Ceci est particulièrement évident pour les personnages masculins qui, comme c'est souvent le cas, sont presque toujours négatifs puisque c'est le protagoniste qui doit se distinguer. Dans *Le Fruit mûr*, la subjectivité de Delly est attribuable à tous les personnages masculins présents, ce qui renforce notre hypothèse selon laquelle l'utilisation d'adjectifs particuliers peut en fait souligner le jugement de l'auteur.

Ici, il reste à analyser les deux derniers personnages masculins du roman. L'utilisation d'un lexique conventionnel et ordinaire, qui fait écho à la fois à la simplicité de l'intrigue et à la simplification narrative des personnages, est également évidente dans leurs descriptions. Le premier personnage masculin que nous analysons est Calixte Sormagnes, le grand-père de Dionysia. Artiste, sculpteur de renom, homme de cœur, il représente la figure bienveillante qui prend soin de sa petite-fille orpheline, agissant comme son père putatif. Pour Calixte Sormagnes, les adjectifs sont à la fois axiologiques et non-axiologiques, mais ils ont toujours un jugement de valeur positif, comme le montrent les exemples suivants :

- (13) Oui, Sormagnes est un artiste **complet**.²⁵
- (14) Calixte Sormagnes apparut bientôt. Entre sa barbe et ses cheveux d'un blanc **neigeux**, un **large** visage **ridé** se montrait, d'un blanc **mat** un peu **ivoiré** par l'âge. Et dans toute cette blancheur brillait le bleu **vif** des yeux **francs** et **doux**, demeurés si jeunes dans cette **superbe** physionomie de vieillard.²⁶
- (15) M. Sormagnes était **gai**, **affable**, d'une simplicité qui eût pu servir d'exemple à nombre de ses confrères nantis d'une moindre célébrité.²⁷

²⁵ Delly, *Le Fruit mûr*, op. cit., p. 14.

²⁶ *Ibid.*, p. 37.

²⁷ *Ibid.*, pp. 37-38.

(16) Toujours **cordial** et **bon**.²⁸

(17) Calixte Sormagnes entra, *doucement*, et vint se placer derrière Tugdual. Il cligna un peu ses paupières **minces** et **ridées**, se pencha pour mieux voir.²⁹

Ici aussi, comme dans le cas de Tugdual et de René Heurtal, les adjectifs épithètes se rapportant au visage sont antéposés, voir l'exemple (14). Nous pensons que cette antéposition de l'adjectif renforce la portée sémantique de l'adjectif lui-même, comme évoqué précédemment, et indique la propension de Delly à s'attarder sur certaines descriptions physiques, en particulier celles du visage, des mains et des yeux, voir les exemples (3), (10) et (14).

De plus, nous voudrions nous attarder sur une analogie adjectivale entre la description de Calixte Sormagnes et celle de Dionysia. Comme il s'agit de deux personnages positifs, Delly crée une sorte de parallélisme entre les deux pour légitimer, en quelque sorte, leur relation étroite. Ainsi, Dionysia est décrite comme une « superbe statue vivante » (p. 46), tandis que Calixte Sormagnes a une « superbe physionomie de vieillard » (p. 37). L'épithète « superbe », axiologique et antéposée, au-delà de son sens premier associé à l'orgueil et à la fierté, relève de tout ce « qui est d'une beauté éclatante faite de grandeur, de vigueur et de santé, d'une très belle apparence » et, par conséquent, de ce « qui est digne d'admiration ».³⁰ Elle sert sans doute à l'auteur à souligner non seulement les caractéristiques esthétiques des deux personnages, mais aussi à exalter leur vertu et leur bonté d'âme. Et c'est là que l'on peut déceler un indice de subjectivité de l'écrivain. De plus, dans tout le roman, l'épithète « superbe » n'apparaît que cinq fois, la plupart du temps en référence à des personnages positifs de l'histoire et dans un seul cas, Tugdual « vit un visage brun et rieur, un autre visage au teint d'ambre pâle, et deux yeux tranquilles et superbes, profonds comme l'onde » (p. 10), ce dernier passage étant consacré à un passant. Grâce à cette dernière citation,

²⁸ *Ibid.*, p. 67.

²⁹ *Ibid.*, p. 95.

³⁰ Le Trésor de la Langue française Informatisé, désormais TLFi, *ad vocem*, [en ligne].

nous pouvons corroborer notre thèse initiale et considérer que l'antéposition de l'adjectif épithète en référence au visage révèle réellement la subjectivité de Delly, puisque dans ce dernier cas l'adjectif est postposé puisqu'il s'agit du visage d'un passant et non d'un personnage de l'histoire. L'adjectif « brun », contrairement à l'exemple (10), serait donc renforcé par l'auteur en le plaçant avant le nom de référence.

Quant à Stéphanos,³¹ nous proposons les passages suivants liés aux traits distinctifs du personnage, afin de comparer ce qui vient d'être dit à cet égard :

(18) Il était **charmant**, très **artiste**, d'une grâce **câline**, un peu **mélancolique**.
On le disait **malheureux** chez son père, esprit étroit et autoritaire.³²

(19) Car il ne faut pas oublier qu'à cette époque Stéphanos était un tout **jeune** homme de vingt-deux ans, de caractère **timide** et **faible**, et que c'est dans la profonde honnêteté de sa nature qu'il a puisé l'énergie nécessaire pour accomplir cet acte devant lequel beaucoup auraient reculé – d'autant plus qu'il se condamnait ainsi à la pauvreté, car il n'ignorait pas que la fureur paternelle lui couperait tous les subsides.³³

Ce qui nous incite à considérer Stéphanos comme un autre personnage positif est l'utilisation d'adjectifs élémentaires de caractère normatif et non-axiologiques mais à valeur positive tels que *charmant*, *câline*, *timide*, *faible*, etc. En tant que personnage marginal, Delly ne semble pas porter de jugement spécifique. L'antéposition n'est perceptible que dans l'exemple (19), mais dans ce cas il s'agirait d'un « adjectif à place

³¹ Dans ce contexte, le cousin de Dionysia, Stéphanos Damapoulos a abandonné sa cousine à l'autel, renonçant à Dionysia et à l'héritage de son père pour l'amour d'une autre femme. L'Hellène, comme on l'appelle souvent dans le roman, est très mal décrit par Tugdual et il n'est pas toujours possible d'établir quel jugement de valeur lui est attribué. À y regarder de plus près, toutefois, alors que Tugdual le condamne pour cet acte lâche contre sa chère Dionysia, Delly le justifie car il a préféré renoncer à l'héritage de son père par amour. L'amour étant la composante essentielle de tous les romans de Delly, il est toujours légitimé et donc justifié, car l'amour ennoblit toujours l'individu : il l'élève s'il est bon, il le rachète s'il est méchant.

³² Delly, *Le Fruit mûr*, *op. cit.*, p. 17.

³³ *Ibid.*, p. 115.

fixe », toujours antéposé d'après Milner (Milner 1967 : 276), et il n'y a aucun indice de subjectivité de la part de l'auteur, autre que celle déductible de l'utilisation de ces adjectifs élémentaires toujours postposés au nom. Pour Calixte Sormagnes et Stéphanos Damapoulos, la subjectivité de l'auteur ne semble donc pas émerger, nous poussant à exclure un éventuel investissement affectif par une adjectivation axiologique pour ces figures masculines. Nous estimons que les adjectifs conçus pour Stéphanos Damapoulos, en particulier, n'indiquent aucun jugement de valeur positif pour Delly, même si la connaissance préalable de sa pensée nous pousse à croire, grâce à l'intrigue, qu'il soit effectivement un personnage positif dans les dynamiques diégétiques, mais pas dans une perspective linguistico-pragmatique, en empêchant de dévoiler la subjectivité de l'auteur à propos de ce personnage.

Conclusion

Par cette dernière contribution, nous avons voulu mieux définir les figures masculines dans le roman *Le Fruit mûr* de Delly. Alors que la critique littéraire, déjà éloignée de l'étude systématique du roman d'amour, se concentre principalement sur les femmes qui peuplent l'univers dellymien, peu de choses ont été écrites sur les hommes, ces derniers étant éclipsés par des images féminines aussi stéréotypées qu'approximatives sur le plan socioculturel, et adjectivisées de manière évaluative sur le plan pragmatique. En fait, les protagonistes féminins de Delly témoignent d'une période de transition historico-sociale au cours de laquelle les femmes ont progressivement délaissé leur rôle de mère et d'épouse au profit de rôles sociaux plus « masculins », ce qui se traduirait, selon Alexandre Dumas fils, par l'hermaphroditisme.³⁴

En partant de notre hypothèse initiale et en nous interrogeant sur la possibilité réelle de dévoiler la subjectivité de l'écrivain à travers

³⁴ Alexandre Dumas fils écrit dans son essai *L'Homme-Femme. Réponse à M. Henri d'Ideville* de 1872 à propos des femmes qui veulent se replacer aux hommes : « Vouloir réunir les deux natures en une seule, ce serait l'hermaphroditisme, qui est l'impuissance mâle et femelle » (Dumas fils A., *L'Homme-Femme. Réponse à M. Henri d'Ideville*, Paris, Michel Lévy Frères Éditeurs, 1872, p. 94).

l'étude des adjectifs utilisés pour ses héros, nous sommes parvenus en partie à étayer notre hypothèse en comparant les différents exemples énumérés dans l'ordre progressif. Les extraits ont permis d'étudier à la fois la position de l'adjectif par rapport au nom de référence et le jugement de valeur positive ou négative exprimé par la nature axiologique ou non-axiologique des adjectifs. L'étude semble suggérer que : 1. Delly antépose dans certains cas l'adjectif épithète pour renforcer son sens premier, contrairement à la généralisation de la portée sémantique de l'adjectif antéposé théorisée par Blinkenberg, et pour mieux caractériser le personnage masculin (voir les exemples (3) et (10) en référence au visage) ; 2. Delly, tout en utilisant principalement des adjectifs élémentaires de caractère normatif et descriptif et, par conséquent, non-axiologiques, réussit à dévoiler partiellement sa subjectivité, mais avec la conscience de son idéologie, qui nous fait réfléchir sur la possibilité que l'écrivain ne découvre sa subjectivité que pour quelques personnages masculins positifs de son roman, tels que Tugdual Meurzen et Calixte Sormagnes.

Nous avons ouvert notre contribution en faisant une petite réflexion sur le cliché masculin et féminin dans la production littéraire de Delly avant d'étendre l'analyse à la dimension linguistico-pragmatique afin de motiver le discours qui sous-tend l'idéologie de l'écrivain. En conclusion de cette étude sur *Le Fruit mûr*, on peut considérer que, comme théorisé par Amossy et Rosen, le cliché *lato sensu*, dans une perspective pragmatique, peut comporter « diverses pratiques discursives » (Amossy, Rosen 1982 : 143). Parmi celles-ci, nous avons préféré parler du démasquage de la subjectivité de l'auteur à travers l'étude des adjectifs en référence à ses protagonistes masculins. Cette pratique discursive, tout en permettant de démasquer partiellement les intentions de Delly, nous amène à penser que le choix d'adjectifs élémentaires dépourvus d'engagement évaluatif et affectif peut impliquer un choix plus pragmatique que linguistique de Delly qui laisse à son lecteur idéal la possibilité de porter un jugement de valeur ne parvenant donc pas à l'influencer subjectivement.

Textes littéraires cités

- DELLY, *Le Fruit mûr*, version numérisée publiée par la « Bibliothèque électronique du Québec – Collection Classiques du 20^e siècle », vol. 266, version 1.0, [1922].
- DUMAS fils A., *L'Homme-Femme. Réponse à M. Henri d'Ideville*, Paris, Michel Lévy Frères Éditeurs, 1872.

Références

- ACCORSI M. G., *Amore e melodramma. Studi sui libretti per musica*, Modena, STEM Mucchi Editore, 2001.
- AHOYO F. N., « Nietzsche et la critique de la rationalité européenne », dans Hountondji P. J., *La rationalité, une ou plurielle ?*, Dakar, CODESRIA, 2007.
- ALTMANOVA J., « L'expression des manifestations non-verbales de la colère dans *Tous les matins du monde* de Pasqual Quignard : analyse sémantique », dans Altmanova J., Centrella M., *Le langage des émotions. Mélange en l'honneur de Giovannella Fusco Girard*, Napoli, Tullio Pironti Editore, 2019.
- AMOSSY R., ROSEN E., *Les discours du cliché*, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1982.
- BARTHES R., *Critique et Vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1966.
- BLINKENBERG A., *L'ordre des mots en français moderne*, Copenhague, Munksgaard, 1928.
- BURGER A., « Significations et valeur du suffixe verbal français », dans Frei H., Bxjrger A., Godel R., Sollberger E., *Cahiers Ferdinand de Saussure. Revue de linguistique générale*, Genève, Librairie E. Droz, 1961.
- DELLY, *L'Orpheline de Ti-Carrec*, Paris, Éditions Jules Tallandier, 1952.
- FRAISSE G., PERROT M., « Ordres et libertés », dans Duby G., Perrot M. (éds.), *Histoire des femmes en Occident IV. Le XIX^e siècle*, sous la direction de Fraisse G., Perrot M., Paris, Perrin, coll. « Tempus », 1991.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'Énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.
- MILNER J.-C., « Esquisse à propos d'une classe limitée d'adjectifs en français moderne », *M. I. T. Quaterly Progress Report*, 84, Research Laboratory of Electronic, 1967, pp. 275–285.
- NØLKE H., OLSEN M., « Le passé simple subjectivisé », *Langue française n° 138*, 2003, pp. 75–85.

- PISCOPO S., « *Le Fruit mûr* di Delly tra aggettivazione assiologica e non detto », *Annali - sezione romanza*, Università di Napoli L'Orientale, vol. LXIII, n. 1, 2021, pp. 297-324.
- PUPIER P., « Une première systématique des évaluatifs en français », *Revue québécoise de linguistique*, 26(1), 1998, pp. 51-78.
- WILMET M., « Linguistique et métalinguistique. Sur l'acception des termes DEFINI et INDEFINI en grammaire française », dans Domincy M., Wilmet M. (éd.), *Linguistique romane et linguistique française*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1980.

Les sciences naturelles au service de l'esthétique balzacienne : perspectives épistémologiques et linguistiques

MARIA CHIARA SALVATORE

Università degli Studi di Napoli "Parthenope"

La clef de toutes les sciences est sans contredit le point d'interrogation, nous devons la plupart des grandes découvertes au : Comment ? et la sagesse dans la vie consiste peut-être à se demander à tout propos : Pourquoi ?
Balzac H. de, *La peau de chagrin*, 1831.

Introduction

L'histoire des sciences et l'histoire de la littérature pourraient être considérées comme deux polarités du même *continuum*, chacune puisant dans l'expérience humaine pour l'expliquer, la raconter, la comprendre. Les relations entre sciences et littérature ont été étudiées de façon réciproque et interdépendante : certaines études ont analysé l'apport de la rhétorique dans l'élaboration d'ouvrages scientifiques par le biais des outils de l'analyse du texte littéraire (Cf. Hallyn 1987 ; 2004 ; 2000) ; d'autres, notamment en aire anglo-saxonne, ont examiné le rôle du discours scientifique dans la fiction romanesque (Cf. Jordanova, Williams 1986 ; Levine 1987 ; Christie 1989¹). Parmi les

¹ Cité par Aït-Touati F., « Littérature et science : faire histoire commune », dans *Littératures classiques*, vol. 85, 3, 2014.

orientations les plus récentes, a été mis en évidence l'intérêt d'observer et d'analyser les textes littéraires en considérant l'usage des « sources scientifiques » (Aït-Touti 2014 : 33).

Or, comme le souligne Aït-Touati, il faut distinguer « les textes qui empruntent à la science une topique et ceux dont la science informe la poétique » (Aït-Touti 2014 : 36). En ce sens, le cas de Balzac nous semble singulier, si l'on considère que la science de son époque n'informe pas simplement sa poétique, mais, comme le soutient Massonnaud, agit en tant que « modèle heuristique » (Massonnaud 2014 : 305) de son procédé littéraire.

Si l'interaction entre les sciences du XIX^e siècle et l'œuvre de Balzac a déjà fait l'objet de nombreux travaux (Cf. Le Yaouanc 1959 ; Ambrière 1999 ; Massonnaud 2014),² le point de vue linguistique, ou mieux comment la langue des sciences crée la fiction littéraire et comment cette langue soit employée par l'auteur du *Père Goriot* par rapport à l'état des connaissances scientifiques de son époque, reste une perspective encore marginale.

Dans cette contribution nous nous proposons d'entamer une réflexion sur le fonctionnement sémantique de certains termes relevant de divers domaines scientifiques dans le fondement de l'esthétique balzacienne. Dans cette perspective, notre réflexion ne sera limitée qu'aux seules préfaces des romans balzaciens.³ En fait, nous supposons que l'explication du prétendu fondement scientifique de son ouvrage soit une question théorique et esthétique relevable à partir des préfaces dans lesquelles l'auteur cherche à étayer sa poétique. Pour ce faire, nous nous servirons, d'un côté, des principaux ouvrages scien-

² Au-delà de l'étude de Moïse Le Yaouanc, dédiée au rôle de la médecine dans l'œuvre de Balzac, Dominique Massonnaud et Madeleine Ambrière consacrent une grande partie de leurs ouvrages aux rapports entre Balzac et les sciences.

³ Balzac H. de, « Avant-propos », dans *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, t. I, 1951, pp. 7–20 ; *Contes drolatiques. La comédie humaine : œuvres ébauchées, II - Préfaces*, Paris, Gallimard, t. XI, 1965, pp. 139–428. Dans les préfaces les références aux sciences et notamment aux sciences du vivant sont nombreuses et disséminées dans les textes. Pour des questions d'espace, nous avons retenu les plus intéressantes. Cf. pour d'autres références, nous renvoyons à la préface des *Illusions perdues*, pp. 331–332 ; *Une fille d'Ève*, pp. 377–380.

tifiques auxquels Balzac emprunte certaines notions, de l'autre, des ouvrages lexicographiques de son époque⁴ dans le but de dresser l'état des connaissances scientifiques dont les termes sont porteurs et les comparer avec l'usage que l'écrivain en fait dans ses romans.

Les sciences naturelles au croisement de deux siècles

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle les sciences naturelles avaient gagné une popularité hors pair dans et dehors le domaine scientifique. Cet engouement, dont la prolifération de cabinets d'histoire naturelle est l'un des indices le plus remarquables, se manifestait à tous les niveaux sociaux, des « gens d'études aux gens du monde » (Lacour 2014 : 14). Le mérite était à attribuer à plusieurs facteurs : d'une part, au succès de certains ouvrages de divulgation, comme l'*Histoire naturelle, générale et particulière* de Buffon et le *Spectacle de la Nature* de l'Abbé Pluche (Lacour 2014 : 15), d'autre part, à des facteurs historiques. Les découvertes en anatomie et en zoologie, accompagnées par la richesse des descriptions des espèces vivantes et fossiles repérées lors des voyages naturalistes, avaient poussé les sciences du vivant vers un tournant de leur histoire et, par conséquent, au centre du débat naturaliste.

La Révolution, quant à elle, « rêvait de naturaliser la société et de politiser la nature » (Lacour 2014 : 7), fondant le nouvel ordre social sur une métaphore naturaliste : la sacralité de la religion était substituée par les objets naturels, comme le calendrier révolutionnaire où les noms des mois suivaient le rythme des saisons et à chaque jour correspondait le nom d'une plante, d'un animal ou d'un outil agricole (Lacour 2014 : 7). Influencée par les idées sensualistes de Condillac, la République visait un projet de régénération morale où la nature, et par suite les sciences naturelles, faisaient partie d'une rhétorique d'utilité qui transpercerait, entre autres, dans la fondation d'un nou-

⁴ *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc.*, dit Dictionnaire de Déterville, 1816-1819 ; Cuvier F. (dir.), *Dictionnaire des sciences naturelles*, Strasbourg, Levrault, 1816-1830 ; Bourdon I., Bory de Saint-Vincent J.-B. (dir.), *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, Paris, Rey et Gravier, 1822-1831 ; *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, 1812.

veau pouvoir scientifique, dont le Muséum national d'Histoire Naturelle de Paris sera le symbole (Cf. Dhombres N., Dhombres J. 1989 ; Blanckaert, Cohen, Corsi, Fischer 1997).

Fondé le 10 juin 1793, à la place du Jardin du Roi, le Muséum se veut un espace à la fois singulier et contradictoire où les professeurs se confrontent et s'opposent sur le plan des théories scientifiques, tout en gardant une unité formelle face aux pouvoirs administratifs (Lacour 2014 : 14). Cet espace constitue, par ailleurs, le centre propulseur de diverses théories scientifiques, terrain du débat sur le transformisme (Cf. Corsi 2001), ainsi que foyer de concepts et réflexions ouvrant la voie à la naissance du discours biologique.

Or, comme le remarque Rey, la science de cette époque a le mérite de n'être plus l'apanage du seul cercle savant, mais de percer et franchir progressivement les barrières de la langue vivante :

Car un facteur décisif, au tournant du XIX^e siècle, va permettre, même dans un enseignement bourré de traditions, la victoire définitive de la langue vivante. C'est l'extraordinaire activité scientifique et technique, prémices d'une révolution industrielle et financière bénéfique à la bourgeoisie et au capital. [...] La chimie, après Lavoisier, est redevable à Berthollet, la physique à Gay-Lussac. Cuvier fonde l'anatomie comparée qu'il applique aux formes de vie disparues, aux « monuments fossiles » (1812) : avec trois os, il décrit un organisme. La médecine évolue vite ; Pinel transforme l'idée ancienne de « folie » et crée une psychiatrie. Hors de France, les langues anglaise et allemande expriment les idées nouvelles de Gauss, Herschell, du Suédois Berzélius, qui écrit aussi en français, de Davy... L'hypothèse atomique de l'Anglais Dalton (1802) gagne du terrain, avec l'Italien Avogadro. Quant à celle d'une évolution des espèces vivantes, rejetée par Cuvier, elle est avancée par un grand botaniste, Lamarck, dans sa *Philosophie zoologique*, élaborée de la fin du XVIII^e siècle à 1808 (Rey, Duval, Siouffi 2013 : 142-143).

Cet aspect est sans doute primordial là où la circulation progressive de la langue scientifique en dehors du domaine qui lui est propre et au prisme du discours littéraire se traduit dans une perméabilité de la langue elle-même. Employée dans un système autre que le discours scientifique, elle s'ouvre à une dimension symbolique et évocatrice et devient ainsi à la fois source de réalisme et créatrice d'un pouvoir

esthétique, non sans retombées sur le plan de sa sémantique et sur le fonctionnement de certains termes en discours.

Balzac et le rayonnement des sciences

L'intérêt que Balzac porte aux sciences ainsi que la visée panoptique et encyclopédique de son œuvre ont fait l'objet de nombreuses études (Cf. Le Yaouanc 1959 ; Ambrière 1999 ; Massonnaud 2014).⁵ La science et les savants hantent les pages de la *Comédie*, comme le souligne Madeleine Ambrière dans sa belle étude sur Balzac :

Les noms de Gall et de Lavater, celui de Bichat ou de Bory de Saint-Vincent, apparaissent dès la première *Physiologie du mariage*, mais c'est surtout à partir de 1830 que se multiplient les allusions, à Cuvier notamment, mais aussi à Lagrange, Newton, Savary, Flourens, Dutrochet, Spallanzani, etc... Ces références, de plus en plus nombreuses, à des hommes de science et à leurs travaux, sont toujours faites sur le mode sérieux, et révèlent de la part de l'auteur le respect, l'admiration, voire même l'enthousiasme (Ambrière 1999 : 162-163).

Cependant, la connaissance des hommes de science ne se limite pas simplement à leur citation dans le texte. La *Comédie* relève du rayonnement de diverses figures ainsi que de diverses doctrines, entre autres, de la biologie transformiste et des théories chimiques.

En premier lieu, c'est la figure de Buffon qui fait de point de référence pour Balzac, ou mieux sa monumentale *Histoire naturelle générale et particulière* (Massonnaud 2014 : 484),⁶ dont la visée analytique et taxonomique, ainsi que le projet éditorial à long terme inspirent et façonnent la *Comédie* balzacienne (Massonnaud 2014 : 179-185). C'est à lui que Balzac emprunte l'idée d'analyser la société et d'en faire un tableau des mœurs à l'instar de l'étude des espèces en héritant l'esprit de physiologiste social (Massonnaud 2014 : 179-185). À côté de Buffon, Balzac s'inspire, de manière souvent sélective et ciblée, notamment du botaniste Pyrame de Candolle et

⁵ Parmi les initiatives les plus récentes, nous signalons le Colloque « Balzac et les disciplines du savoir », à Cerisy, en août 2022.

⁶ Dominique Massonnaud signale, citant Madeleine Ambrière, que Balzac « avait pu lire la quasi-totalité de l'*Histoire naturelle* chez Villers La Faye entre 1817 et 1822 ».

d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (Massonnaud 2014 : 484-503), ainsi que des majeurs représentants de la pensée vitaliste, tels que Bichat, Cabanis, Barthes en ce qui concerne les références à la vie et à la science du vivant.

Pourtant, souvent les œuvres de Balzac ne renvoient pas directement aux sciences du vivant, mais « portent des traces du discours scientifique, dispersées mais repérables dans les propos du narrateur et dans les descriptions des personnages » (Loba 2010 in Klinkert 2010 : 203).

Dans la préface de la *Peau de chagrin*, par exemple, Balzac compare la production des êtres organisés à la production des idées sur la base commune de l'énigme irrésolue de leur origine :

La production des êtres organisée et des idées sont deux mystères incompris, et les ressemblances ou les différences complètes que ces deux sortes de créations peuvent offrir avec leurs auteurs prouvent peu de choses pour ou contre la légitimité paternelle.⁷

Dans l'Introduction aux *Études philosophiques*, en revanche, Balzac, par le biais de Félix Davin, en faisant référence à la nouvelle édition de *Louis Lambert*, introduit les lecteurs aux théories chimiques qu'on retrouvera également dans le mot de Balthazar Claës sur l'Absolu :

Notre cervelle est le matras où nous transportons ce que nos diverses organisations peuvent absorber de matière éthérée, base commune de plusieurs substances connues sous les noms impropres d'électricité, chaleur, lumière, fluide galvanique, magnétique, etc., et d'où elle sort sous forme de pensée.⁸

Dans cette affirmation, l'écrivain nous semble faire écho à l'article « Matière » du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* de Bory de Saint-Vincent, qui à son tour, dans l'élaboration de cet article s'était servi de l'œuvre de Lamarck (Corsi 2001 : 416). Comme l'observe Corsi, Bory de Saint-Vincent affirmait en fait que « la pensée était un produit nécessaire de cette structure particulière de molécules matérielles qui

⁷ Balzac H. de, *Contes drolatiques. La comédie humaine : œuvres ébauchées, II - Préfaces*, cit., p. 169.

⁸ *Ibid.*, pp. 215-216.

constituait le cerveau : ‘La pensée étant un effet nécessaire d’un certain ordre d’organisation, dès que cet ordre se trouve établi, la pensée en dérive nécessairement’ » (Corsi 2001 : 416).

D’ailleurs, le *Dictionnaire classique* semble être l’une des sources de Balzac,⁹ là où il s’en sert à plusieurs reprises et dans d’autres romans, comme dans la *Physiologie du mariage*, où l’écrivain fait référence à l’article « Homme » (Massonnaud 2014 : 193).

Comme nous l’avons anticipé, il nous semble évident que la reprise et transposition d’éléments scientifiques n’ait pas lieu sans retombeées. « Le savoir doit être représenté selon les règles en vigueur dans le système de la littérature » (Klinkert 2013 : 42), ce qui nécessite un recodage (Klinkert 2013 : 43) ou, dans notre cas, un glissement ou un enrichissement sémantique.

Balzac et la « transposition épistémologique »

Dans l’Avant-propos de la *Comédie humaine*, Honoré de Balzac, avec un mécanisme que Dominique Massonnaud appelle de « transposition épistémologique » (Massonnaud 2014 : 303),¹⁰ explique le fondement théorique et scientifique de son projet : « L’idée première de la Comédie Humaine [...] vint d’une comparaison entre l’Humanité et l’Animalité ».¹¹ Le romancier est bien conscient des débats scientifiques de son époque. Il cite, en fait, la querelle entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire sur l’unité de composition, qui représente le point de départ et le socle de son propre projet d’« étude de l’homme ».¹²

L’animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou pour parler plus exactement, les différences de sa forme dans les milieux où il est

⁹ Une autre source lexicographique importante est le *Dictionnaire des sciences médicales* de Panckoucke. Cf. Le Yaouanc (1959).

¹⁰ Par l’expression « transposition épistémologique » Dominique Massonnaud indique « la reconfiguration de concepts, de méthodes, de principes empruntés à un domaine d’étude scientifique, réemployés dans un autre champ ».

¹¹ Balzac H. de, « Avant-propos », dans *op. cit.*, p. 3.

¹² Nous signalons que la querelle entre Cuvier et Saint-Hilaire a fait l’objet également de la nouvelle satirique *Guide-âne à l’usage des animaux qui veulent parvenir aux honneurs*, dans *Scènes de la vie privée et publique des animaux*, Jules Hetzel, éditeur ; Paulin, éditeur, 1842.

appelé à se développer. Les espèces zoologiques résultent de ces différences. La proclamation et ce système [...] sera l'éternel honneur de Geoffroy Saint-Hilaire, le vainqueur de Cuvier sur ce point de la haute science. [...] Pénétré de ce système bien avant les débats auxquels il a donné lieu, je vis que, sous ce rapport, la Société ressemblait à la Nature. La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? [...] Il a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques.¹³

Comme le remarque Auerbach (Auerbach 1956 : 246), Balzac fonde son projet d'étude de la société humaine sur des prétendues analogies biologiques. Le concept autour duquel se crée cette analogie est celui de « milieu ».

Or, le terme « milieu » présente une histoire intéressante. Vers la fin du XVII^e siècle, ce mot, jusqu'à ce moment-là employé au sens spatial, temporel ou au sens figuré de « ce qui occupe une position intermédiaire, moyenne, voire de compromis », avait commencé à pénétrer le langage scientifique étant employé en 1639 en physique par Descartes au sens de « ce qui est interposé entre plusieurs corps et transmet une action physique de l'un à l'autre ».¹⁴ Du domaine de la physique, dans lequel il aurait continué à fonctionner pendant le XVIII^e siècle, il aurait migré au début du siècle suivant aux sciences naturelles. Comme le montre Leo Spitzer, dans un passage de Berthelot cité par Lalande, le syntagme « milieux ambiants » (Spitzer 1942 : 174), et puis la forme elliptique « milieux », commencent à être utilisés dans le domaine zoologique et puis biologique, pour ensuite entrer dans un espace social.

En outre, Geoffroy Saint-Hilaire est le premier à utiliser le terme de « milieu » au singulier, forme qui sera reprise par Comte en 1838 (Massonnaud 2014 : 471-472). Cette hypothèse est confirmée par le *Trésor de la langue française informatisé*, où le terme *milieu*¹⁵ est attesté dans le

¹³ Balzac H. de, « Avant-propos », dans *op. cit.*, p. 4.

¹⁴ Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française*, tome II, Paris, Le Robert, 2019, pp. 2210-2211.

¹⁵ *Trésor de la langue française informatisé*, s.v. « milieu ».

domaine zoologique comme « ensemble des actions qui s'exercent du dehors sur un être vivant » dans la *Philosophie zoologique* de Lamarck de 1809, et en tant que terme biologique « ensemble des circonstances qui entourent et influencent un être vivant », utilisé par Geoffroy Saint Hilaire dans *Le Degré de l'influence du monde ambiant pour modifier les formes animales*, mémoire présenté à l'Académie des sciences en 1831. Il est vraisemblable que ce soit cette dernière acception, celle empruntée par Balzac lorsqu'il parle de « milieu ». Cependant, l'écrivain ne se limite pas simplement à emprunter le terme biologique. En utilisant « milieu » dans une perspective sociale, voire sociologique, Balzac y donne une nouvelle acception, une expansion de son sémantisme par un procédé métonymique. D'après Rey, en effet, avec Balzac « milieu » va prendre le sens de « entourage matériel ou moral proche d'une personne », qui aura ensuite un grand succès.¹⁶

Quelques lignes plus en bas, Balzac introduit le terme d'« espèce sociale », forgé sur la base d'espèce zoologique. Comme l'affirme Massonnaud, cette forme « ne relève pas d'un jeu de mots sans enjeu » (Massonnaud 2014 : 204). L'espèce est une catégorie qui implique la permanence, la continuité (Massonnaud 2014 : 204). En utilisant le syntagme « espèce sociale », Balzac ne limite pas son projet à la description des types, mais poursuit un objectif bien plus ambitieux : une « espèce sociale » est soumise aux influences du milieu dans lequel elle évolue, tout en se perpétuant dans une ligne de descendance. En ce sens, bien qu'il remploie le concept scientifique dans son univers fictif, Balzac y sous-tend quand-même les implications biologiques qui l'ont inspiré, et donc l'état des connaissances de son époque.

Les noms des disciplines scientifiques

À la fin de son Avant-propos, Balzac présente la dernière partie de son œuvre, à savoir les *Études Analytiques*, dont seule la *Physiologie du Mariage* est déjà parue. Il est intéressant de remarquer que dans l'Avant-propos, écrit en 1842, Balzac nomme la première de ces études *Anatomie des corps enseignants*, alors que dans la préface de la *Physiologie du Mariage*, de

¹⁶ Rey A., *op. cit.*, p. 2211.

1831, il l'avait nommée simplement *Analyse des corps enseignants*, donc en substituant « analyse » par « anatomie » dans la version de 1842.¹⁷

Dans la préface à la *Physiologie du Mariage*, Balzac expliquait le projet des *Études Analytiques* :

Le premier a pour titre : *Analyse des corps enseignants*. Il comprend l'examen philosophique de tout ce qui influe sur l'homme avant sa conception, pendant sa gestation, après sa naissance et depuis sa naissance jusqu'à vingt-cinq ans, époque à laquelle il est fait. [...] À vingt-cinq ans l'homme se marie assez généralement [...]. Ainsi le deuxième ouvrage dans l'ordre naturel des faits et des idées, est la *Physiologie du Mariage*. La troisième est la *Pathologie de la vie sociale* [...]. L'homme est élevé, bien ou mal. [...] Ce titre, bizarre en apparence, est justifié par une observation qui m'est commune avec Brillat-Savarin. L'état de la société fait de nos besoins, de nos nécessités, de nos goûts, autant de plaies, autant de maladies, par les excès auxquels nous nous portons, poussées par le développement que leur imprime la pensée. Il n'y a rien en nous par où elle se trahisse. [...] La quatrième est la *Monographie de la vertu* [...] mais son titre indique assez son importance, en montrant la vertu assimilée à une plante qui compte beaucoup d'espèces, et soumise aux formules botaniques de Linné. Après avoir examiné comment l'homme social se fait ce qu'il est, se conduit dans le mariage, et s'exprime par sa vie extérieure, les *Études Analytiques* n'auraient-elle pas été incomplètes, si je n'avais pas essayé de déterminer les lois de la conscience sociale, qui ne ressemble en rien à la conscience naturelle ?¹⁸

Ce qui semble intéressant à observer est l'emploi que Balzac fait des noms des disciplines scientifiques tels que « anatomie », « physiologie » et « pathologie » dans les titres de ses études pour délimiter les champs d'observation et d'investigation qu'il se propose.

Or, il faut dire que ces trois disciplines jouissaient dans cette période d'une popularité énorme, en raison du rôle qu'elles jouaient dans la détermination de l'organisation des êtres vivants. Dans sa préface Balzac parle d'un ordre naturel, impliquant un ordre temporel.

¹⁷ Balzac H. de, « Avant-propos », dans *op. cit.*, 1951, p. 15.

¹⁸ Balzac H. de, *Contes drolatiques. La comédie humaine : œuvres ébauchées, II - Préfaces*, *op. cit.*, pp. 160-162.

De ce point de vue, les trois disciplines seraient utilisées de façon métaphorique pour designer l'analyse de trois aspects complémentaires de la vie humaine.

Dans trois des dictionnaires pris en compte nous lisons :

ANATOMIE : la connoissance de la structure des corps organisés [...]. Elle est censée ne s'occuper que de la connaissance intuitive de la structure, telle que nos sens nous la fournissent [...] et c'est à la physiologie qu'elle laisse le soin d'expliquer l'action des organes ou même de faire histoire de cette action. (*Dictionnaire des sciences naturelles*, 1816)

ANATOMIE : ἀνά - ana, à travers, et τέμνω - couper : parce que c'est principalement par la dissection que cette science peut s'acquérir. L'anatomie fait partie des sciences qui ont par objet la contemplation de la nature : mais elle diffère essentiellement de l'histoire naturelle proprement dite. Celle-ci ne s'arrête qu'aux formes et aux qualités extérieures des corps, elle ne fait qu'en effleurer la surface ; l'autre au contraire soulève le voile qui lui cache les objets profondément situés. (*Dictionnaire des sciences médicales*, vol. 2, 1812)

ANATOMIE : L'action ou l'art de disséquer un corps humain, un animal, ou un végétal, pour connaître le nombre, la forme, la situation, les rapports, les connexions et la structure des parties dont il est composé. (DAF, 1835)

La substitution d'« analyse » par « anatomie » donne déjà un indice frappant du sens que l'écrivain voulait donner au titre du texte. Le procédé anatomique de Balzac semble impliquer l'analyse qui va encore plus en dessous de la surface, qui dissèque. Cependant, c'est à partir d'éléments biologiques que cette analyse se déroule d'où qu'il s'agit de tirer des réflexions de l'examen de tout ce qui influe sur l'évolution de l'homme, qui contribue à sa structure y donnant, par conséquent, une forme.

Quant à la « physiologie », il faut rappeler tout d'abord que le nom de cette discipline donne origine au XIX^e siècle également à un genre textuel très en vogue à l'époque, celui des *Physiologies*, des récits censés peindre plaisamment un type social (Rey, Duval, Siouffi 2013 : 195-196). Ce genre, comme la *Comédie* d'ailleurs, subit l'influence des textes de Lavater et Gall sur la physiognomonie, qui impliquait une correspondance

entre trait extérieur et trait de personnalité,¹⁹ et se présente comme une « étude de mœurs croisée au traité scientifique » (Stiénon 2019 : 71).

Au sens large, la « physiologie », du grec φύσις, nature, et λόγος, discours, est le discours sur la nature ou sur ce qui est naturel.

PHYSIOLOGIE : C'est la partie de la médecine qui a pour objet la connaissance des phénomènes dont l'ensemble constitue la vie. (*Dictionnaire des sciences médicales*, vol. 2, 1812)

PHYSIOLOGIE : Science qui traite des phénomènes de la vie, des fonctions des organes, soit dans les animaux, soit dans les végétaux. (DAF, 1835)

SCIENCE DE L'ORGANISATION (physiologie générale) : L'étude des corps, c'est-à-dire de tous les êtres étendus et mobiles qui peuvent frapper nos sens et dont l'ensemble constitue l'univers; l'examen des phénomènes auxquels leurs propriétés, leurs mouvemens, soit de masses, soit de molécules, donnent journellement lieu ; celui de leur composition et de l'action réciproque de leurs élémens ; la connoissance des causes actives des effets qu'ils produisent, ou des lois générales, des forces qui les régissent [...]. (*Dictionnaire des sciences naturelles*, vol. 48, 1827)

Il est tout de suite évident l'usage ambigu que Balzac fait de ce terme. En effet, il se sert du sens le plus générique de « science qui traite les phénomènes de la vie » tout en impliquant également l'aspect biologique. Dans l'Introduction aux *Études philosophiques* (1835-1840), sous la plume de Félix Davin, on peut lire à nouveau un emploi de « physiologie » :

Alors, [...] se produira une vue complète de l'humanité avec tous ses mouvants tableaux ; les phases de la vie individuelle et sociale, l'histoire des instincts, des sentiments, des passions, l'analyse des erreurs, des intérêts, la peinture des vices, en un mot la physiologie générale de la destinée humaine.²⁰

¹⁹ Dans l'espace des *Préfaces*, Balzac y fait référence explicitement dans la préface d'*Une fille d'Ève* : « Tantôt un grand et illustre médecin lui dira combien il a été frappé du soin avec lequel il construit le physique médical de ses personnages en ne donnant pas à un homme blond, comme font d'autres auteurs les passions et les idées, les mœurs ou l'idiosyncrasie qui conviennent à un homme brun [...] », p. 377. Pour une analyse de cas, cf. Forycki R., « Balzac portraitiste et la Physiognomonie. Le cas clinique de Vanda », *L'Année balzacienne*, vol. 17, 1, 2016, pp. 33-50.

²⁰ Balzac H. de, *Contes drolatiques. La comédie humaine : œuvres ébauchées, II - Préfaces*, op. cit., p. 212.

En complément à la *Physiologie*, dans sa *Pathologie de la vie sociale*,²¹ Balzac utilise encore une fois le nom d'une discipline scientifique. Toutefois, il faut remarquer une différence par rapport à l'usage scientifique de ces termes : « physiologie » et « pathologie » sont deux termes antonymiques, là où le premier indique le déroulement naturel des fonctions vitales, l'état de santé, alors qu'est pathologique tout ce qui contredit cet état. Dans l'usage balzacien, la physiologie est utilisée en tant qu'hyperonyme, puisqu'elle inclut la pathologie dans le déroulement naturel de la vie.

PATHOLOGIE : Partie de la médecine traitant de la nature, des causes et symptômes des maladies. (DAF, 1835)

Dans ce cas, l'ambiguïté du mot *pathos*, en tant que passion, émotion et maladie, joue au profit du jeu littéraire de l'auteur. Les besoins, les nécessités, les goûts, peuvent devenir « autant de plaies, autant des maladies ». Cet aspect sera repris dans l'*Avant-propos*, où l'auteur insiste sur le rôle de la société en tant qu'ensemble de circonstances dans lesquelles des caractères innés peuvent se développer dans un penchant mauvais :

L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes ; la Société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur ; mais l'intérêt développe aussi ses penchants mauvais.²²

D'emblée, il semble que l'emploi que Balzac fait de ces termes soit plutôt au sens étymologique qu'au sens actuel des connaissances. Il brouille évidemment les relations paradigmatiques qu'ils entretiennent entre eux dans la langue scientifique. Pourtant, au sens générique, figuré ou étymologique s'accompagne toujours la considération des facteurs biologiques, comme partie intégrante du processus sémantique.

Finalement, il semble intéressant de s'arrêter également sur l'usage qu'il fait de « monographie », terme d'histoire naturelle qui,

²¹ Le titre complet est *Pathologie de la vie sociale, ou Méditations mathématiques, physiques, chimiques et transcendantes sur les manifestations de la pensée, prises sous toutes les formes que lui donne l'état social, soit par le vivre et le couvert, soit par la démarche et la parole.*

²² Balzac H. de, « Avant-propos », dans *op. cit.*, p. 8.

d'après le DAF, définit la « description d'un seul genre ou d'une seule espèce d'animaux, de végétaux, etc. ». Or, la vertu, sujet de cette dernière partie des *Études Analytiques*, comme l'explique l'écrivain, « est assimilée à une plante qui compte beaucoup d'espèces et soumise aux lois botaniques de Linné ». En faire une monographie, signifie donc chercher les lois, la structure taxinomique régissant ses ressorts.

Conclusion

Dans notre brève étude limitée aux préfaces de la *Comédie humaine*, nous avons réfléchi sur la façon dont Balzac se sert de certains termes relevant de divers domaines scientifiques pour créer la fiction littéraire de l'analyse sociale à laquelle il s'attèle. D'un point de vue formel, l'emprunt à la langue des sciences se traduit dans la création de syntagmes hybridant les domaines scientifique et social comme dans le cas d'« espèces sociales », « pathologie sociale » ou dans le détournement créatif du sens, qui est plié aux exigences symboliques du jeu littéraire. Ce qui est intéressant chez Balzac est, néanmoins, la coexistence du sens scientifique et du sens sociologique. Si le but de l'auteur était de « faire vrai », en unissant son intérêt pour les avancées scientifiques au projet d'une étude de l'homme et de la société, cet objectif se réalise, dans l'espace des préfaces, dans un réemploi à la fois créatif et fidèle des sources. Le réservoir des savoirs de son époque nourrit ses réflexions et agit en tant que socle sous-sémantique à l'usage de la terminologie scientifique. Balzac ne se limite pas simplement à emprunter des concepts scientifiques et à les remployer dans le système de sa fiction romanesque. Il les modifie tout en gardant en profondeur leurs implications scientifiques. En ce sens, la langue de la science n'est pas pour lui un simple outil créatif, mais un fondement de véridicité. De ce point de vue, la circulation de termes d'un domaine à l'autre pousse à réfléchir sur le rôle de la littérature en tant que vecteur de savoirs scientifiques au XIX^e siècle. De plus, l'œuvre balzacienne se révèle, au-delà de son intérêt encyclopédique et documentaire, un terrain pour observer germer et se réaliser cette « isotopie du vivant » dans le discours littéraire de la *Comédie* et ensuite dans d'autres cycles romanesques du XIX^e siècle.

Textes littéraires cités

- BALZAC H. de, *La Physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*, Paris, Charpentier, 1838.
- BALZAC H. de, « Avant-propos », dans *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, t. I, 1951, pp. 7-20.
- BALZAC H. de, *Contes drolatiques. La comédie humaine : œuvres ébauchées, II - Préfaces*, Paris, Gallimard, t. XI, 1965.

Références

- AÏT-TOUATI F., « Littérature et science : faire histoire commune », dans *Littératures classiques*, vol. 85, 3, 2014, pp. 31-40.
- AMBRIÈRE M., *Balzac et la Recherche de l'Absolu*, Paris, Puf, collection « Quadrige », 1999.
- AUERBACH E., *Mimesis. Il realismo nella letteratura occidentale*, Torino, Einaudi, 1956.
- BLANCKAERT C., COHEN C., CORSI P., FISCHER J.-L. (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, 1997.
- CHRISTIE J., SHUTTLEWORTH S., *Nature transfigured: Science and literature (1700-1900)*, Manchester, Manchester University Press, 1989.
- CORSI P., *Lamarck : genèse et enjeux du transformisme (1770-1830)*, Paris, CNRS Éditions, 2001.
- DHOMBRES N., DHOMBRES J., *Naissance d'un nouveau pouvoir. Sciences et savants en France. 1793-1824*, Paris, Payot, 1989.
- FORYCKI R., « Balzac portraitiste et la Physiognomonie. Le cas clinique de Vanda », *L'Année balzacienne*, vol. 17, 1, 2016, pp. 33-50.
- HALLYN F., *La structure poétique du monde : Copernic, Kepler*, Paris, Seuil, 1987.
- HALLYN F., *Metaphor and Analogy in the Sciences*, Dordrecht/Boston/London, Kluwer, 2000.
- HALLYN F., *Les structures rhétoriques de la science*, Paris, Seuil, 2004.
- JORDANOVA L. J., WILLIAMS R., *Languages of nature: critical essays on science and literature*, London, Free association books, 1986.
- KLINKERT T., « Science, mysticisme et écriture chez Balzac » (« La Peau de chagrin » et « Louis Lambert »), *L'Année balzacienne*, 14, 2013, pp. 41-53.
- LACOUR P.-Y., *La République naturaliste. Collections d'histoire naturelle et Révolution française (1789-1804)*, Paris, Publications scientifiques du Muséum d'Histoire naturelle, 2014.

- LE YAOUANC M., *Nosographie de l'humanité balzacienne*, Paris, Maloine, 1959.
- LEVINE G. (éd.), *One Culture: Essays on Science and Literature*, Madison, University of Wisconsin Press, 1987.
- LOBA M., « Balzac et la pensée sur la vie dans La Physiologie du mariage et dans La Femme de trente ans », dans Klinkert T., Séginger G., *Littérature française et savoirs biologiques au XIX^e siècle*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2010, pp. 201–211.
- MASSONNAUD D., « Balzac romantique : de la loi aux cas », *L'Année balzacienne*, 15, 2014, pp. 289-308.
- MASSONNAUD D., *Faire vrai. Balzac et l'invention de l'œuvre-monde*, Genève, Droz, 2014.
- REY A., DUVAL F., SIOUFFI G., *Mille ans de la langue française. Histoire d'une passion : II. Nouveaux destins*, Paris, Perrin, 2013.
- SPITZER L., *Milieu and Ambiance: Essay on Historical Semantics, Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 3, 2, 1942, pp. 169–218.
- STIÉNON V., « Lectures littéraires du document physiologique. Méthodes et perspectives », *MethIS*, 2, 2019, pp. 71–85.

Ressources lexicographiques

- BORY S. V. D., JEAN-BAPTISTE G. M., *Le Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, Paris, REY & GRAVIER, libraires-éditeurs ; Baudouin Frères, libraires-éditeurs 1822-1831 (version disponible sur <<https://www.biodiversitylibrary.org/bibliography/33901>>).
- CUVIER F. (dir.), *Dictionnaire des sciences naturelles*, Strasbourg, Levrault, 1816-1830 (version disponible sur <<https://www.biodiversitylibrary.org/bibliography/42219>>).
- Dictionnaire de l'Académie française* (version disponible sur <<https://www.dictionnaire-academie.fr/>>).
- Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, Panckoucke, 1812 (version disponible sur <<https://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/resultats/index.php?do=livre&cote=47661>>).
- REY A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2019.
- Trésor de la langue Française informatisé (TLFi)* (disponible sur <<http://www.atilf.fr/tlfi>>).

Des mots graphiques traduisant des unités phraséologiques : le cas de *Le Vicomte pourfendu* (1952) d'Italo Calvino en allemand¹

SABINE E. KOESTERS GENSINI

Università di Roma La Sapienza

VALENTINA SCETTINO

Università degli Studi di Salerno²

Nous présentons ici une analyse des expressions polylexicales présentes dans *Le Vicomte pourfendu* (1952) et de leurs traductions dans la version allemande du texte,³ suivant une approche contrastive. Nous nous penchons en particulier sur les phraséologismes italiens qui n'ont pas de correspondance polylexicale dans la traduction, et qui sont rendus en allemand par un seul mot graphique. Il s'agit d'un ensemble d'équivalents traductologiques d'un certain intérêt sur lequel nous nous attardons un instant avant de passer à l'illustration du

¹ Traduction de Sarah Nora Pinto.

² Le texte présenté ici a été discuté par les deux auteures à tous les stades de sa rédaction. La responsabilité finale de l'introduction et du 1^{er} paragraphe incombe à Sabine E. Koesters Gensini, tandis que le 2^{ème} paragraphe relève de la responsabilité de Valentina Schettino. Le paragraphe 3 doit être attribué aux deux auteures.

³ Il s'agit de la traduction d'Oswald von Nostitz, publiée en 1957 chez Carl Hanser Verlag.

projet de recherche dont cette analyse fait partie (§1) et à l'enquête empirique (§2).

Précisons d'abord que – d'un point de vue quantitatif – sur les 790 phraséologismes présents dans le texte calvinien, seuls 40,4 % conservent leur caractère phraséologique dans la traduction allemande, tandis que 18,9 % sont rendus sous la forme d'une combinaison libre et 38,5% précisément par des équivalents qui, en allemand, ne présentent qu'un seul mot graphique, c'est-à-dire un signifiant orthographique dépourvu d'« espaces blancs ».

D'un point de vue qualitatif, en revanche, le caractère agglutinant de la langue allemande étant bien connu, il n'est certainement pas nécessaire de citer un exemple extrême tel que *Sprachwissenschaftsgeschichtsschreibungsmethodologieforschung*, c'est-à-dire la « recherche sur la méthodologie de l'historiographie linguistique », pour se convaincre de l'intérêt de la recherche sur la structure interne des mots graphiques à plusieurs morphes lexicaux ; d'ailleurs, ce n'est pas un hasard si la formation des mots est l'un des domaines les plus étudiés de la linguistique allemande (Cf. Booij, Lehmann, Mugdan 2000 ; Booij, Lehmann, Mugdan 2004).

En revanche, dans une optique traductologique et contrastive, la question est moins évidente en particulier pour ce qui est du rapport entre les phraséologismes italiens et leurs traductions allemandes par un seul mot graphique. Dans ce sens, nous considérons non seulement les calques italiens phraséologiques (par exemple *datore di lavoro* « employeur ») de composés allemands relativement transparents (*Arbeitgeber*), mais aussi les phraséologismes figurés tels que *fame da lupo* (« faim de loup ») qui trouvent des équivalents sémantiques dans des lexèmes composés non transparents tels que *Bärenhunger*. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si plusieurs spécialistes de phraséologie parlent aujourd'hui de « Einwortphraseme » (Duhme 1995 ; Koesters Gensini 2012).

Alors que le phénomène lui-même a fait l'objet d'une certaine attention des chercheurs, il manque encore des recherches basées sur des corpus parallèles qui permettraient d'encadrer le phénomène en termes à la fois quantitatifs et qualitatifs. Tel est le point de départ de notre recherche, qui se propose d'enrichir l'état actuel de la recherche non seulement en termes de traductologie, mais aussi en termes structurels et contrastifs,

et ici en particulier en ce qui concerne les usages concrets des phraséologismes, qui – malgré une tradition assez bien établie d'études dans ce domaine au cours des dernières décennies (Cf. pour une vue d'ensemble sur ces études Burger et al. 2007) – restent à explorer dans ce sens (Cf. Korhonen 2004 : 579–587 ; Korhonen 2008 : 574–589 ; Rovere 2003 : 119–139).

1. Le projet Creamy (Italo Calvino Repository for Analysis of Multilingual Phraseology)

Notre analyse est liée à un vaste projet de recherche interdisciplinaire sur la phraséologie contrastive, mené grâce à une série de fonds accordés par l'Université de Rome « La Sapienza » depuis 2016 (Cf. pour une présentation plus détaillée du projet de recherche, Koesters Gensini 2020 ; Bottoni, Koesters Gensini, Mazzei 2020 : 45–68). Dans le cadre de ce projet, une plateforme informatique a été développée : Creamy (Italo Calvino REpository for Analysis of Multilingual Phraseology), qui par la suite – par synecdoque – est devenue le nom de l'ensemble du projet de recherche.

Ce logiciel permet tout d'abord une description approfondie des expressions polylexicales sur la base de 12 propriétés constitutives concernant les caractéristiques (morpho-)lexicales, syntaxiques et sémantiques. Ce niveau a été suivi par un deuxième niveau, qui permet le même type de représentation pour toutes les traductions de l'expression polylexicale dans un nombre théoriquement ouvert de langues cibles. Ce deuxième niveau d'analyse a également été enrichi d'un treizième paramètre indiquant le degré précis d'équivalence existant entre l'expression originale et sa traduction (Cf. pour une présentation plus approfondie de la plateforme, Bottoni, Koesters Gensini, Mazzei 2020 ; Koesters Gensini, Schettino 2022 : 355–371). Un troisième niveau du logiciel se concentre ensuite sur une fonction supplémentaire qui facilite l'analyse des données en termes quantitatifs et qualitatifs. Grâce à ce niveau, en effet, il est possible d'extraire toutes les expressions polylexicales sur la base d'un seul paramètre ou même sur la base d'un croisement de plusieurs paramètres de classification, et d'effectuer des calculs statistiques sur les fréquences des expressions polylexicales, de leurs équivalents traductologiques et des caractéristiques décrites.

Une fois la conception et la réalisation du logiciel achevées, la deuxième phase de la recherche a été inaugurée, en s'appuyant ici sur un large groupe de chercheurs internationaux qui ont décrit – et continuent de décrire – la phraséologie et sa traduction dans (jusqu'à présent) treize langues différentes d'un grand nombre de romans, de nouvelles, d'essais et de fables (et pas seulement) d'Italo Calvino.⁴ Dans ce contexte, l'analyse la plus approfondie a été menée sur le roman *Le Vicomte pourfendu* (1952), auquel a été consacré un recueil d'études en deux volumes (Cf. Koesters Gensini, Berardini 2020). À l'occasion de cette recherche collective (à partir de 2018/2019), il a été décidé d'élargir encore l'objet d'étude. En effet, dans une troisième phase des analyses, le sens de la recherche a été inversé, c'est-à-dire que les traductions ont été prises comme textes sources et l'original comme texte cible. En d'autres termes, dans cette phase, l'analyse est partie des œuvres traduites et, comme dans la deuxième phase de travail déjà décrite, toute la phraséologie du texte traduit a d'abord été extraite (sans tenir compte du texte italien), fournissant ainsi le même type de représentation que l'original. Dans un deuxième temps, on a cherché à savoir à quels mots ou combinaisons de mots italiens les phraséologismes étrangers pouvaient correspondre. Il s'agit donc d'une étude bidirectionnelle sur la phraséologie entre l'italien et d'autres langues – y compris l'allemand.

Dans ce qui suit, nous abordons la deuxième phase du travail, dans laquelle nous avons analysé la phraséologie italienne dans l'original de Calvino, *Il visconte dimezzato* (1952), et examiné la façon dont elle a été traduite en allemand dans *Der geteilte Visconte* (1957). Ce travail propédeutique présenté dans Koesters Gensini e Schettino (2022) nous permet à présent d'approfondir la question évoquée plus haut, à savoir la nature des traductions en un seul mot.

Avant d'examiner en détail ce type de traductions allemandes, nous devons encore dire quelques mots sur le corpus italien, qui représente l'inventaire phraséologique italien dans le *Visconte*. Il comprend tous les

⁴ Il s'agit des textes suivants: *Il visconte dimezzato* (1952), *Il barone rampante* (1957), *Il cavaliere inesistente* (1959), *Il sentiero dei nidi di ragno* (1947), *Palomar* (1983), *Il destino dei castelli incrociati* (1969), *Lezioni americane* (1988), *Se una notte d'inverno un viaggiatore* (1979), *Le città invisibili* (1972) ainsi qu'une anthologie de fables et de récits.

lexèmes « complexes », c'est-à-dire tous les lexèmes composés de plusieurs mots graphiques dont la valeur sémantique, lexico-syntaxique et/ou morphosyntaxique dans la locution mute en fonction de leurs occurrences en dehors de l'expression polylexicale.⁵ Conscientes de l'oscillation de la terminologie dans les différentes traditions aussi bien d'une même langue que dans le paysage international (Cf. Burger et al. 2008), nous avons distingué dans cette étude – conformément à Koesters Gensini (2020) – les expressions polylexicales entièrement idiomatiques (appelées « expressions idiomatiques »), les expressions polylexicales dans lesquelles l'idiomaticité ne concerne qu'un seul des constituants lexicaux (appelées « collocations »), et les expressions polylexicales dans lesquelles aucun constituant ne présente de changements sémantiques substantiels (classées ici dans la catégorie « autres »).⁶ Ainsi, *passare al setaccio* (« tamiser ») est considéré comme une expression idiomatique car aucun constituant ne conserve son sens autonome, *salti di gioia* (« sauts de joie ») comme une collocation car la modification sémantique ne concerne que le constituant *salto*, et *in fondo a* (« au fond de ») est classé dans la rubrique « autre » car il n'y a pas de modification sémantique des constituants, mais une cooccurrence nécessaire de ceux-ci.

Si l'on examine maintenant les traductions allemandes de phraséologismes italiens dans le *Visconte*, on remarque tout d'abord que les traductions par un seul mot graphique ne sont pas des mots monomorphémiques, c'est-à-dire constitués d'un seul morphème lexical. En effet, parmi les traductions en question, nombreuses sont celles qui présentent une structure lexico-morphologique complexe, comme c'est le cas, par exemple, des nombreux cas de lexèmes composés ou des formes verbales dites *Partikelverben*, c'est-à-dire des syntagmes verbaux avec une particule (Cf. Koesters Gensini 2009), qui sont parti-

⁵ L'expression française « expression polylexicale » traduit le concept italien « locuzione polirematica » (Cf. De Mauro 1998, 2005 ; De Mauro, Voghera 1996 : 99-131). En absence d'autres précisions, le terme « phraséologisme » est utilisé dans cet article comme synonyme de « expression polylexicale ».

⁶ Il s'agit de formes lexicales co-occurentes qui offrent un certain degré d'agglutination au niveau morphosyntaxique et/ou lexical, bien qu'elles maintiennent une transparence sémantique importante (par exemple, *in mezzo a, per effetto di, in tarda serata*).

culièrement intéressants dans ce contexte. C'est pourquoi très tôt il a été nécessaire de faire la distinction entre

- les mots composés de manière compositionnelle,⁷ c'est-à-dire dont le sens lexical global peut être déduit directement sur la base du sens des morphes lexicaux individuels ;
- les formes composées idiomatiques dans lesquelles au moins un des morphes lexicaux change de sens par rapport à l'occurrence isolée du morphème ;
- les mots monomorphémiques, c'est-à-dire les mots composés d'un seul morphème lexical.

Les résultats de cette analyse figurent dans le tableau 1 ci-dessous.

| | Expressions polylexicales italiennes traduites en allemand par un seul mot graphique |
|----------------------------------|---|
| Total | 304 (100%) |
| dont lexèmes compositionnels | 107 (35,1%) |
| dont lexèmes non compositionnels | 39 (12,8%) |
| dont lexèmes monomorphémiques | 158 (51,97%) |

Tab. 1. Distribution des types de phraséologismes traduits par un seul mot graphique

Ce premier examen révèle déjà deux éléments significatifs : premièrement, le total des formes polylexicales (italiennes) traduites en allemand par un seul mot graphique s'élève à 38,6% du total : en effet, 790 locutions polylexicales ont été répertoriées dans l'original calvinien, dont près de 40% – une quantité donc plutôt élevée – perdent leur structure syntaxique complexe au profit d'un rendu au moyen d'un seul mot graphique. L'hypothèse d'un groupe de traductions méritant une étude plus approfondie est donc confirmée.

Deuxièmement, il est important de souligner que les traductions d'expressions polylexicales italiennes par un mot graphique allemand sont ma-

⁷ Dans cet article, par « lexème compositionnel » nous entendons un mot caractérisé par l'union de constituants dont le signifié autonome n'est pas modifié. En revanche, par « non compositionnel » nous entendons un signifié global non déductible directement des signifiés autonomes des constituants (Cf. Casadei 1995 : 335-358).

oritairement de nature monomorphémique. Sur le plan formel, il y a donc une simplification lexico-syntaxique maximale, mais cela n'implique pas nécessairement une perte de valeur figurative. Dans le texte analysé ici, en tout cas, les traductions monomorphémiques utilisés dans un sens figuré ne sont que 5 et donc 1,6%, de sorte que, en général, on peut parler d'une perte de valeur idiomatique pour les traductions monomorphémiques.⁸

Il peut également être intéressant de noter que, outre la présence significative de formes monomorphémiques, la plupart des lexèmes compositionnels n'ont pas non plus de sens figuré, ce qui confirme l'hypothèse que les traductions allemandes sous forme d'un seul mot graphique des équivalents tendent à subir une perte d'idiomaticité (Cf. Koesters Gensini, Schettino 2022).

2. Analyse empirique

2.1 Les composés compositionnels

Dans la traduction, 63 phraséologismes italiens ont été rendus par un composé allemand, c'est-à-dire par un lexème complexe dans lequel, on n'observe cependant pas de changement substantiel dans la signification des constituants individuels au niveau sémantique. Quelques exemples sont présentés dans le tableau 2.

| Expression polylexicales italiennes | Traductions allemandes |
|-------------------------------------|------------------------|
| libro da messa | <i>Meßbuch</i> |
| palla di cannone | <i>Kanonenkugel</i> |
| polvere da sparo | <i>Schießpulver</i> |
| in fila | <i>nebeneinander</i> |
| in giro | <i>jedermann</i> |

Tab. 2. Exemples de locutions polylexicales traduites en allemand par des lexèmes compositionnels

⁸ Pour les lexèmes monomorphémiques au signifié figuratif, voir par exemple *Schwelle* (dans « Ich hatte inzwischen die Schwelle des Jünglingsalter erreicht » p. 94) comme traduction de *sulle soglie di* (dans « Ero giunto sulle soglie dell'adolescenza e ancora mi nascondevo tra le radici dei grandi alberi del bosco a raccontarmi storie », p. 83) et *umkränzen* (« umkränzten ihre entstellten Gesichter mit Jasmingirlanden », p. 32) comme traduction de *intorno a* dans « con ghirlande di gelsomino intorno ai visi sfigurati, dimenticavano il consorzio umano dal quale la malattia li aveva divisi », p. 34).

En ce qui concerne cet ensemble, le rendu graphique en un seul mot des traductions allemandes dépend dans une large mesure d'une différence purement structurelle : l'italien a plus facilement recours aux formes analytiques, alors qu'en allemand, c'est l'agglutination des morphes sous la forme d'un seul mot graphique qui est privilégiée. Par conséquent, là où dans l'original italien nous sommes confrontés à des syntagmes nominaux accompagnés (et modifiés) par des syntagmes prépositionnels, tels que *palla da cannone* (« boulet de canon ») ou *libro da messa* (livre de messe, missel), ceux-ci sont rendus en allemand sous la forme d'un mot composé grâce à la grande capacité d'agglutination de la langue germanique dans la sphère morphologique. Des lexèmes tels que *Kanonenkugel* ou *Meßbuch* ne présentent cependant pas de degré significatif d'idiomaticité,⁹ tout comme leurs homologues italiens. Il en va de même pour les formes adverbiales telles que *nebeneinander* (it. *uno vicino all'altro* « l'un à côté de l'autre »), utilisées pour traduire la locution italienne *in fila* (« en rang »).

Cependant, il est intéressant d'observer ce qui se passe lorsque la forme calvinienne originale a un degré de figurativité plus élevé,¹⁰ ou a un sens idiomatique. Par exemple, pour la locution italienne *in giro* (« autour », « dans le coin »), on trouve la traduction allemande *jedermann* (littéralement « tout le monde »).¹¹ Dans l'original italien, le sens doit être interprété de façon figurée et métaphorique : il ne s'agit pas d'un réel mouvement circulaire, mais de toutes les personnes qui se trouvent dans les environs, à proximité et qui peuvent être au courant d'une certaine nouvelle.¹² Un certain degré de figurativité peut toutefois être reconnu dans la traduction allemande : dans ce cas, le sens peut être considéré comme hyperbolique et synecdotique, car il ne s'agit certainement pas de toutes les personnes existantes, mais plu-

⁹ Nous considérons comme idiomatiques un signifié global non compositionnel c'est-à-dire non déductible de la somme des signifiés internes au lexème (Cf. Casadei 1995).

¹⁰ Par « figurativité », nous entendons ici un signifié non littéral qui s'exprime par des tropes ou des figures rhétoriques <https://dizionario.internazionale.it/parola/figurato>).

¹¹ Cf. <https://www.dwds.de/wb/jedermann>.

¹² Cf. <https://dizionario.internazionale.it/parola/in-giro>.

tôt de tous les individus joignables qui se trouvent dans le voisinage du locuteur.

Le cas de *Schießpulver*, traduction de la locution italienne *polvere da sparo* (« poudre à canon »), est également intéressant. Ici, le sens des constituants *Schieß-* (de *schießen*, « tirer ») et *Pulver* (« poudre ») n'est pas modifié par la locution, mais c'est le lien sémantique entre les deux éléments qui est de nature figurée : ce n'est pas la poudre elle-même, en tant qu'ensemble incohérent de fragments minuscules et impalpables,¹³ qui provoque le coup de feu, mais c'est son pouvoir explosif – dû aux propriétés chimiques de ses éléments constitutifs – qui déclenche le mécanisme de l'arme. Il en va de même pour l'original italien.

Malgré la compositionnalité qui caractérise cette catégorie, nous avons donc pu souligner comment des sens figurés se cachent également dans certains composés allemands de ce type. Parfois, comme dans le cas de *Schießpulver*, ils sont assez proches de ceux que l'on trouve dans l'original calvinien.

2.2 Les composés non compositionnels

Dans la version allemande, 22 locutions polylexicales calviniennes ont été rendues par des composés non compositionnels. Là encore, il s'agit de mots graphiques uniques, dont le sens n'est cependant pas transparent et qui peuvent contenir un degré plus élevé d'idiomaticité. Des exemples appartenant à cette catégorie sont donnés dans le tableau 3.

| Expression polylexicale italienne | Traduction allemande |
|--|-----------------------------|
| fuoco fatuo | <i>Irrlicht</i> |
| punto di vista | <i>Gesichtspunkt</i> |
| pioggia diretta | <i>Sturzregen</i> |
| pelle d'oca | <i>Gänsehaut</i> |
| amore materno | <i>Mutterliebe</i> |
| tutt'intorno | <i>ringsum</i> |

Tab. 3. Exemples d'expressions polylexicales traduites en allemand par des composés non compositionnels

¹³ Cf. <https://dizionario.internazionale.it/parola/polvere>.

Les locutions italiennes polylexicales qui deviennent, dans la traduction, des mots graphiques unitaires sous forme de composés non compositionnels sont, pour la plupart, des syntagmes nominaux (par exemple, *fuoco fatuo* (« feu follet ») ou *pioggia dirotta* (« pluie battante ») ou des adverbiaux (par exemple, *tutt'intorno* (« tout autour »)). En ce qui concerne la transformation des locutions polylexicales italiennes en lexèmes germaniques complexes, l'examen des exemples permet une fois de plus d'établir un lien avec la tendance agglutinante de la langue germanique dans le domaine de la formation des mots, tendance qui aboutit à la composition de nouveaux lexèmes par l'union de deux ou plusieurs morphes lexicaux, qu'il s'agisse de composés nominaux (p. ex. *Gesichtspunkt*) ou de composés adverbiaux (p. ex. *ringsum*).

Cependant, un autre aspect doit être souligné pour cette catégorie. Ici, en effet, le caractère nettement figuré du signifié est immédiatement apparent, tant dans l'original calvinien que dans les traductions allemandes, ce qui s'accompagne presque toujours d'un haut degré d'idiomaticité.¹⁴ Par exemple, dans la locution *fuoco fatuo* (« feu follet »), l'union des sens des lexèmes « feu » et « vaniteux » ne suffit pas à dénoter le sens global de la locution. Il en va de même pour le traduisant allemand *Irrlicht* : il contient deux éléments de sens, *irr* (« confus ») et *Licht* (« lumière »), mais le sens global n'est pas immédiatement déductible de la somme des deux concepts indiqués.¹⁵ Quant à la forme polylexicale italienne *pelle d'oca* (« chair de poule », littéralement « peau d'oie ») sa traduction en allemand *Gänsehaut* résulte de la composition de *Gans* (« oie ») et *Haut* (« peau »). Ici aussi, le sens global du composé est donc – comme en italien – métaphorique et idiomatique, car il ne peut être déduit des seuls sens qu'il contient.¹⁶ Le même type de raisonnement peut être appliqué aux paires *pioggia dirotta*/*Sturzregen* et *punto di vista*/*Gesichtspunkt*.

Le cas de *Mutterliebe*, traduction de la locution italienne *amore materno* (« amour maternel »), est également intéressant. Dans ce cas, on

¹⁴ Voir les exemples donnés dans le Tableau 3, en particulier les locutions “pelle d'oca” et “fuoco fatuo”.

¹⁵ Cf. <https://www.dwds.de/wb/Irrlicht>.

¹⁶ Cf. <https://www.dwds.de/wb/G%C3%A4nsehaut>.

pourrait penser à un composé de nature compositionnelle. Cependant, la locution est utilisée dans le texte à propos de la nourrice, et donc pas pour un enfant naturel : celle-ci doit donc être comprise de manière métaphorique, à la fois en italien et dans sa traduction allemande.

Enfin, il convient d'examiner de plus près – en ce qui concerne le degré d'idiomaticité – la stratégie de traduction dans le cas de la locution italienne *tutt'intorno*. La forme italienne ne possède aucun degré d'idiomaticité¹⁷ et ne peut être interprétée que partiellement comme figurative. En revanche, la forme allemande *ringsum* est composée de deux morphes lexicaux, *Ring* (« anneau, cercle ») et *um* (« autour »), mais le sens global est de nature exocentrique et ne peut pas être immédiatement déduit à partir des sens internes ; il s'agit donc d'un sens figuré.¹⁸ En effet, la conceptualisation globale ne se réfère pas à un espace circulaire, mais plutôt à toutes les zones entourant un point spécifique dans l'espace. Dans ce cas, la traduction semble donc posséder un degré d'idiomaticité supérieur à celui de l'expression polylexicale italienne, malgré la structure graphique.

2.3 Le cas des verbes syntagmatiques

Un autre groupe important de locutions italiennes polylexicales a été rendu en allemand par un seul mot graphique, et plus précisément par des verbes syntagmatiques. Il s'agit, dans ce cas, de mots complexes formés par l'union d'une base verbale et d'une particule. Le lien sémantique entre les deux constituants peut être compositionnel (par exemple dans *weglaufen* ou *mitnehmen*) ou bien idiomatique (par exemple dans *durchmachen*).

Comme on le sait, les verbes à particule ou *Partikelverben* présentent des signifiants sous la forme d'un seul mot graphique aux modes impersonnels, tandis qu'aux modes personnels, la particule crée un mot graphique autonome (*Ich rufe dich an*). Dans le cas des formes étudiées

¹⁷ Cette locution est présente dans la phrase : « acchiappare, con reti tutt'intorno, le farfalle » (Cf. Calvino 2013 [1952], p. 72).

¹⁸ Cf. <https://www.dwds.de/wb/ringsum>.

ici, nous avons relevés 61 verbes syntagmatiques, dont 44 ont des significations compositionnelles et 17 sont de nature non compositionnelle. Des exemples du premier type sont donnés dans le tableau 4.

| Expression polylexicale italienne | Traduction allemande |
|-----------------------------------|-----------------------------|
| portare con sé | <i>mitnehmen</i> |
| correre via | <i>fortlaufen/loslaufen</i> |
| tirare fuori | <i>herausziehen</i> |
| tirarsi indietro | <i>zurückweichen</i> |

Tab. 4. Exemples d'expressions polylexicales traduites en allemand par des verbes syntagmatiques compositionnels

La majorité des locutions calviniennes dont les traductions sont des verbes syntagmatiques compositionnels sont des verbes de mouvement à particule (Cf. Iacobini 2009 : 15-44). En particulier, il s'agit de 29 occurrences dans l'original de verbes tels que *cavalcare via*, *tirare fuori*, *venire su*, classés en italien dans la catégorie « autre », ayant donc un faible degré de figurativité. Les traductions allemandes sont des *Partikelverben* dans lesquels la fonction principale de la particule est d'exprimer des informations sémantiques sur la trajectoire, tandis que la manière de se déplacer est exprimée dans la racine verbale (Cf. Lewandowski, Mateu 2020).

En substance, donc, la différence entre l'italien et l'allemand – ici, de la même manière que ce qui a été affirmé pour les composés transparents – réside exclusivement dans une caractéristique structurelle de l'allemand, qui traite les verbes à particules séparables comme un seul mot graphique (au moins dans les modes impersonnels). Dans les modes personnels, ils sont plus proches, d'un point de vue structurel, de leurs homologues italiens. D'un point de vue sémantique, en outre, les similitudes entre les verbes syntagmatiques italiens et allemands sont évidentes¹⁹ (Cf. pour une confrontation typologique détaillée, Iacobini, Masini 2006 : 155-188).

¹⁹ Dans les traductions de la locution italienne *correre via* (cf. Tableau 4) – le préfixe allemand, dans le premier cas (*fortlaufen*), indique un mouvement égressif, caractérisé par un éloignement volontaire et dirigé, alors que dans le second cas (*loslaufen*), on

Dans certains cas, cependant, l'original italien n'a pas une structure sémantique simple, et possède un degré plus élevé de figurativité et/ou d'idiomaticité. Par exemple, la locution italienne *tirarsi indietro* doit être comprise de manière idiomatique, car tant le sens du verbe *tirarsi* que celui de l'adverbe *indietro* ne doivent pas être interprétés littéralement et – en outre – ne suffisent pas, additionnés, à donner le sens global de « renoncer à qqch, se soustraire à un engagement, revenir sur ses décisions ». ²⁰ De même, la traduction allemande *zurückweichen* (« avoir un mouvement de recul »), composé des morphes lexicaux *zurück* (« en arrière ») et *weichen* (« reculer »), possède un contenu sémantique lui-même idiomatique, puisqu'il ne peut être explicitement déduit de la somme des sens partiels : il ne s'agit pas d'un mouvement, mais de l'évitement figuré d'une situation particulièrement compliquée. ²¹

Un autre groupe de locutions polylexicales italiennes a été traduit en allemand au moyen de verbes syntagmatiques non compositionnels. Ceux-ci sont numériquement plus petits que les formes verbales compositionnelles (17 occurrences), mais présentent quelques particularités intéressantes. Quelques exemples pertinents sont présentés dans le tableau 5.

| Expression polylexicale italienne | Traduction allemande |
|-----------------------------------|------------------------|
| trarre in inganno | <i>irreführen</i> |
| passare attraverso | <i>durchmachen</i> |
| rendere conto | <i>anzeigen</i> |
| esserci sotto/esserci lo zampino | <i>dahinterstecken</i> |

Tab. 5. Exemples de locutions polylexicales traduites en allemand par des verbes syntagmatiques non compositionnels

Comme nous l'avons dit à propos des composés non compositionnels, on s'attend également à un degré plus élevé de figurativité dans l'ana-

se focalise davantage sur l'ingressivité verbale, c'est-à-dire sur le moment où l'évènement commence, et donc l'éloignement part d'un lieu précis. La connotation sémantique du verbe est aplatie en italien mais peut être transmise par le contexte.

²⁰ Cf. <https://dizionario.internazionale.it/parola/tirarsi-indietro>.

²¹ Cf. <https://www.dwds.de/wb/zur%C3%BCckweichen>.

lyse des signifiés des verbes syntagmatiques non compositionnels – en allemand comme dans l’original italien. En effet, cette catégorie n’inclut pas spécifiquement les verbes de mouvements phrastiques italien, mais plutôt de véritables locutions idiomatiques²² ayant un degré plus ou moins élevé de figurativité. Par exemple, la première partie de la locution italienne *trarre in inganno* (« induire en erreur ») est clairement de nature figurative, car le sens littéral du verbe *trarre* (« tirer ») ne contribue pas à l’interprétation correcte de l’unité. Il en va de même pour le verbe syntagmatique allemand correspondant *irreführen*, composé des deux éléments signifiants *irre* (« confus ») et *führen* (« conduire »), dans lequel tant le sens de mouvement que le sens dénoté sont de nature figurative ; le sens global est alors de nature idiomatique, puisqu’il ne s’agit pas de conduire quelqu’un à la confusion, mais de le tromper.²³ Un autre exemple intéressant est celui de la locution calvinienne *passare attraverso*, dont le sens global est également idiomatique, puisqu’il ne s’agit pas d’un déplacement dans l’espace mais d’un franchissement de difficultés. La traduction allemande *durchmachen* (composé de *durch* « à travers » et *machen* « faire »), de ce point de vue, est tout à fait similaire à l’italien, car ici aussi il ne s’agit pas d’un lieu à traverser, mais plutôt d’une situation négative à surmonter.²⁴

Une analyse similaire peut être conduite pour le phraséologisme calvinien *rendere conto*. En allemand, cette forme polylexicale est traduite par le verbe syntagmatique *anzeigen* (« signaler, annoncer, indiquer »), composé des deux morphes lexicaux *an* (« à ») et *zeigen* (« montrer, indiquer »). La dimension sémantique doit donc être interprétée dans une perspective idiomatique également pour la traduction allemande, puisque le sens de « dénoncer »,²⁵ correct dans ce contexte, n’est pas directement déductible de la somme des sens des morphes lexicaux impliqués.

²² Signalons que sur 17 formes incluses dans cette catégorie, 6 locutions polylexicales italiennes sont des constructions à verbe support (Cf. Gross 1975).

²³ Cf. <https://www.dwds.de/wb/irref%C3%BChren>.

²⁴ Cf. <https://www.dwds.de/wb/durchmachen>.

²⁵ Cf. <https://www.dwds.de/wb/dahinterstecken>.

Enfin, il est intéressant de noter que deux locutions italiennes polylexicales *esserci sotto* et *esserci lo zampino* sont traduites en allemand par le verbe syntagmatique *dahinterstecken*, composé de la particule *da-hinter* « derrière » et du verbe *stecken* « mettre, placer ». Ici aussi, le sens du traduisant allemand, à l'instar de l'original, est de nature idiomatique : en effet, il ne s'agit pas d'un emplacement dans l'espace, car rien n'est placé derrière quelque chose, mais est désigné au sens figuré quelque chose de caché, qu'il est impossible de voir et donc de reconnaître, qui peut dissimuler des dangers ou des intentions défavorables.²⁶

En résumé, dans ce groupe aussi, le niveau d'idiomaticité des traductions allemandes semble être comparable à celui des phraséologismes de l'original calvinien, malgré une structure graphique unifiée.

2.4 Les expressions polylexicales traduites par des verbes simples : les formes monomorphémiques

Le groupe le plus important d'expressions polylexicales italiennes traduites en allemand au moyen de mots graphiques uniques concerne les formes dites monomorphémiques : pas moins de 158 phraséologismes calviniens sont en effet traduits en allemand au moyen de mots constitués d'un seul morphe lexical. Dans ce cas, étant donné la structure morphologiquement simple des traductions, on peut s'attendre à ce que la dimension sémantique soit également simple, comportant une perte assez importante de figurativité/idiomaticité.

Le tableau 6 présente des lexèmes – tant pour l'original italien que pour la traduction allemande – qui illustrent cette catégorie.

| Expression polylexicale italienne | Traduction allemande |
|-----------------------------------|-------------------------|
| tirare su | <i>schöpfen</i> |
| fare la questua | <i>sammeln</i> |
| andare per | <i>sammeln/forschen</i> |
| metter piede | <i>treten</i> |
| fare la spola | <i>pendeln</i> |

Tab. 6. Exemples d'expressions polylexicales traduites en allemand par une forme monomorphémique

²⁶ Cf. <https://www.dwds.de/wb/dahinterstecken>.

Dans certains cas en italien, réapparaissent dans cette catégorie certains verbes de mouvement phrastiques, auxquels ne correspond cependant plus un verbe syntagmatique allemand, mais une forme verbale simple : c'est le cas de *schöpfen* « servir, puiser », utilisé comme traduction de la forme italienne *tirare su* dans le cas de la phrase *tirar l'acqua su dai pozzi*. Dans ce cas, le verbe allemand se caractérise par une *Aktionsart* différente de celle de son homologue italien : en effet, il ne s'agit plus d'un verbe de mouvement, mais d'un verbe télique, duratif et dynamique, dont le noyau sémantique n'est plus le mouvement effectué, mais plutôt la finalité, et donc la télicité intrinsèque. Il s'agit donc d'un verbe résultatif, dont le trait sémantique du mouvement n'est pas la caractéristique fondamentale. Dans la traduction, comme on l'a supposé, il n'y a pas de sens figuré ; de toute façon, il convient de souligner que la forme italienne originale ne prévoyait pas non plus de sens figuré.

Le cas de la forme phraséologique *andare per*, caractérisée – en italien – par un degré de figurativité plus élevé que l'exemple précédent, est également intéressant. Dans ce cas, il y a deux traductions différentes en allemand, en fonction de l'objet qui est au centre du télos de l'action : dans le cas de *andare per pigne*,²⁷ *andare per legna*²⁸ ou *andare per funghi*,²⁹ en effet, elle est traduite par *sammeln* « collecter, accumuler », parce que l'accent sémantique est clairement mis sur la télicité de l'événement, c'est-à-dire sur le matériel à cueillir ou ramasser. Au contraire, dans le cas de *andare per fuochi fatui*, il est traduit par le verbe allemand *forschen* « chercher, rechercher ». Dans ce cas, la stratégie de traduction se réfère – clairement – à l'impossibilité de collecter les feux follets, laissant entrevoir une polysémie significative de la forme polylexicale italienne, qui révèle dans le premier cas une télicité marquée, tandis que dans le second cas, on retrouve plutôt les mêmes caractéristiques de durabilité et de dynamisme, mais l'accent de l'événement n'est pas mis sur l'objet à rechercher, mais plutôt sur

²⁷ Cf. Calvino I., *Il visconte dimezzato*, op. cit., p. 78.

²⁸ Cf. *ibidem*.

²⁹ Cf. *ibid.*, p. 25.

la recherche de cet objet. Il est également intéressant de noter que le même verbe *sammeln* est également utilisé par von Nostiz pour traduire la collocation italienne *fare la questua* (« faire la quête »), dans laquelle – précisément – l’accent reste mis sur la télécité.

Les deux formes verbales monomorphémiques *sammeln* et *forschen* perdent, dans la traduction, leur figurativité et leur idiomaticité par rapport aux originaux *andare per* et *fare la questua*, comme nous nous y attendions d’après les considérations faites au § 1. En effet, dans ces cas, si l’on considère la traduction allemande, on ne peut pas tout à fait affirmer qu’elles manquent d’idiomaticité : même des éléments moins complexes (parce que composés d’un seul morphe lexical) comme *pendeln* « se balancer » ou *treten* « donner un coup de pied, marcher sur, entrer » présentent en réalité un contenu figuratif non négligeable. Dans les deux cas, en effet, le mouvement typique d’un objet donné (le pendule ou le pied) est attribué au sens figuré à différents objets, ou plutôt à différentes personnes. Ainsi, une personne qui se balance se déplace d’avant en arrière de manière habituelle pour son travail ou à d’autres fins personnelles, et – de la même manière – une personne qui bouge ses pieds marche, entre, apparaît quelque part. Il est clair que le sens contextuel des deux formes n’est pas immédiatement reconstituable à partir du sens original des termes, car la composante figurative le rend un peu plus complexe. Dans ce contexte, il apparaît donc nécessaire de revoir l’interprétation sémantique même des mots qui sont à première vue moins complexes, car ceux-ci aussi peuvent cacher un haut degré de figurativité, voire, dans un certain sens, d’idiomaticité.

3. Discussion

Dans notre travail, nous avons analysé toutes les locutions polylexicales du texte *Il visconte dimezzato* d’Italo Calvino (1952) qui ont été traduites en allemand par un seul mot graphique. Les locutions ont été subdivisées en allemand sur la base d’un critère purement structurel, mais aussi en tenant compte de leurs caractéristiques sémantiques. Nous avons donc analysé toutes les formes polylexicales calviniennes traduites par des composés (compositionnels et non composition-

nels), des verbes syntagmatiques (compositionnels et non compositionnels) et des formes monomorphémiques.

En ce qui concerne les composés compositionnels, malgré la rareté prévisible du contenu figuratif du point de vue sémantique, nous avons pu vérifier que les traductions des originaux calviniens ayant un degré de figurativité plus élevé ont également manifesté un contenu sémantique figuratif en allemand, de façon globalement semblable à l'original italien. En outre, il a été noté que – en ce qui concerne cette catégorie – la transformation des phraséologismes italiens en mots graphiques uniques découle essentiellement d'un fait structurel, à savoir la forte capacité de l'allemand à créer de nouveaux mots par agglutination. Les composés italiens non compositionnels contiennent un degré de figurativité plus élevé que les originaux, ce qui est également souvent maintenu par les traducteurs. Parfois, il est même possible de détecter un renforcement – dans la traduction – de la figurativité.

En ce qui concerne les verbes syntagmatiques, tant pour les formes compositionnelles que pour les formes non compositionnelles, nous avons souligné l'aptitude de la langue germanique à constituer des structures verbales complexes sous la forme d'un seul mot graphique – du moins aux modes impersonnels. Cependant, il a également été noté que les formes fléchies des modes personnels sont structurellement plus proches de leurs équivalents italiens. Dans la présente analyse, tant dans le cas des verbes syntagmatiques compositionnels que – plus encore – dans le cas des verbes non compositionnels, il a été vérifié qu'un degré plus élevé de figurativité ou d'idiomaticité dans l'original italien peut correspondre, même en allemand, à un sens qui n'est pas directement déductible à partir des éléments sémantiques constitutifs. Ainsi, même dans ce cas, les traductions allemandes de locutions italiennes polylexicales maintiennent un niveau significatif de complexité sémantique.

Enfin, même en ce qui concerne les traducteurs monomorphémiques, c'est-à-dire composés d'un seul morphe lexical, pour lesquels nous nous attendions initialement à une perte substantielle de complexité sémantique, nous avons au contraire pu détecter, au moins en partie, des sens figurés, notamment de nature métonymique.

En résumé, nous pouvons dire que le critère formel ne permet pas de prédire le type de sens d'un lexème. En effet, nous avons vu que, dans toutes les catégories analysées en allemand, il existe des cas où la charge de la complexité sémantique typique des locutions polylexicales est exprimée au moyen d'un seul mot graphique, et parfois elle y est même renforcée (Cf. l'exemple *ringsum* au § 2.2 ou l'exemple *ir-reführen* au § 2.3).

En ce sens, l'argument présenté dans Koesters Gensini (2012), dans lequel l'appartenance de certains lexèmes complexes de la langue allemande au monde phraséologique, bien qu'ayant un signifiant sous la forme d'un seul mot graphique, semble pertinent. En effet, pour toutes les catégories analysées, nous avons relevé des cas de traductions dont le sens global ne résulte pas de la somme des signifiés : des formes telles que *durchsieben*, *pendeln*, *Gänsehaut*, *zurückweichen*, *ir-reführen*, *Mutterliebe* ne peuvent pas être décodées sémantiquement si l'on ignore leur nature symbolico-métaphorique.³⁰

Une découverte intéressante de ce point de vue a d'ailleurs été récemment présentée par Igor Mel'čuk. En effet, l'auteur reconnaît les limites du critère formel de la complexité syntaxique dans l'identification des formes polylexicales, et décrit la possibilité de trouver des phraséologismes même à l'intérieur de mots graphiques unitaires dans différentes langues. En particulier, il définit comme *morphemic phrasemes* toutes les locutions polylexicales identifiées à l'intérieur d'un même mot (graphique).

La présente analyse corrobore en effet ce qui est présenté dans Mel'čuk (Mel'čuk 2021 : 33-74), et souligne en même temps l'importance de cette perspective pour l'allemand : comme nous avons pu le vérifier, en effet, au moins en ce qui concerne l'œuvre *Der geteilte Visconte*, mais probablement aussi dans d'autres contextes, en allemand la présence d'un seul mot graphique n'est pas directement corrélée

³⁰ D'ailleurs, un raisonnement semblable sur la nature de la composition et sur certains éléments (italiens et autres) qui seraient à cheval entre lexèmes composés et formes polylexicales est présenté dans Gaeta (2011 : 89-108, ici p. 74 ff), qui vient confirmer que ce domaine d'études offre une intersection plutôt significative et qui mérite des analyses plus approfondies aujourd'hui encore.

à un sens littéral, mais il est plutôt très probable que des formes sémantiquement complexes soient exprimées à travers un seul mot graphique, soit sous la forme d'un composé, soit sous la forme d'un verbe syntagmatique.

Ainsi, sur la base de la présente analyse, il est tout à fait vraisemblable que des mots tels que *Gänsehaut* (« chair de poule ») ou *durchmachen* (« traverser une situation difficile ») puissent être considérés comme des locutions polylexicales, indépendamment du rendu graphique, car la composante idiomatique du lexème le distingue d'autres types de mots sémantiquement moins complexes (par exemple *Meßbuch* ou *fortlaufen*), et le rapproche du monde des phraséologismes.

Nous pouvons donc conclure que la nature indéterminée et non non-créative de l'usage linguistique, à laquelle De Mauro nous a sensibilisé dans une grande partie de son travail (De Mauro 1994), se manifeste ici dans le rapport entre structure morpho-syntaxique et valeur lexico-sémantique, qui ne peut être interprété ou saisi de manière mécanique ou rigide.

Testes littéraires cités

- CALVINO I., *Il visconte dimezzato*, Bologna, Arnoldo Mondadori Meridiani, 2013 (1952).
- CALVINO I., *Der geteilte Visconte*, traduction d'Oscar Von Nostiz, Berlin, Fischer Klassik, 2013.

Références

- BOOIJ G., LEHMANN C., MUGDAN J., *Halbband: Ein internationales Handbuch zur Flexion und Wortbildung*, (vol. 1), Berlin/New York, De Gruyter Mouton, 2000.
- BOOIJ G., LEHMANN C., MUGDAN J., *Halbband: Ein internationales Handbuch zur Flexion und Wortbildung*, (vol 2), Berlin/New York, De Gruyter Mouton, 2004.
- BOTTONI P., KOESTERS GENSINI S. E., MAZZEI F., « Creamy (Italo Calvino REpository for Analysis of Multilingual Phraseology): l'ideazione di un'applicazione web per la ricerca fraseologica multilingue », dans Koesters Gensini S. E., Berardini A., *Si dice in molti modi. Fraseologia e traduzioni nel Visconte dimezzato di Italo Calvino*, Roma, Sapienza Università Editrice, 2020, pp. 45-68.
- BURGER H. et al., « Phraseologie/Phraseology », Berlin/New York, de Gruyter, 2008.
- BURGER H. et al., « Phraseologie. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung [Phraseology. An International Handbook of Contemporary Research.] », Berlin/New York, de Gruyter, 2007.
- CASADEI F., « Per una definizione di 'espressione idiomatica' e una tipologia dell'idiomatico in italiano », *Lingua e Stile*, XXX/2, 1995, pp. 335-358.
- DE MAURO T., *La fabbrica delle parole*, Torino, Utet, 2005.
- DE MAURO T., *Linguistica elementare*, Roma/Bari, Laterza, 1998.
- DE MAURO T., *Capire le parole*, Roma/Bari, Laterza 1994.
- DE MAURO T., VOGHERA M., « Scala mobile. Un punto di vista sui lessemi complessi », dans Benincà P. et al., *Italiano e dialetti nel tempo. Saggi di grammatica per Giulio C. Lepschy*, Roma, Bulzoni, 1996, pp. 99-131.
- DUHME M., « Lauschangriff und Rollkommando – „Einwortphraseologismen“ in der Pressesprache am Beispiel des Nachrichtenmagazins FOCUS », dans Baur R. S., Chlosta C., *Von der Einwortmetapher zur Satzmetapher*, Bochum, Brockmeyer, 1995, pp. 83-93.
- GAETA L., « La composizione in italiano e oltre », dans AA. VV., *Scuola di formazione di italiano lingua seconda/straniera: competenze d'uso e integrazione. 7-9 ottobre 2010*, Napoli/Roma, Edizioni Scientifiche Italiane, 2011, pp. 89-108.

- GROSS M., *Methodes en syntaxe*, Paris, Hermann, 1975.
- IACOBINI C., « The role of dialects in the emergence of Italian phrasal verbs », *Morphology*, 19, 2009, pp. 15–44.
- IACOBINI C., MASINI F., « The emergence of verb-particle constructions in Italian: locative and actional meanings », *Morphology*, 16, 2006, pp. 155–188.
- KORHONEN J., « Phraseologismen als Übersetzungsproblem », dans Kittel H. et al., *Übersetzung, Translation, Traduction. Ein internationales Handbuch zur Übersetzungsforschung*, HSK, Berlin, New York, Walter De Gruyter, 26, 1, 2004, pp. 579–587.
- KORHONEN J., « Probleme der kontrastiven Phraseologie », dans Burger H. et al., *Phraseologie / Phraseology*, Berlin/New York, de Gruyter, 2008, pp. 574–589.
- KOESTERS GENSINI S. E., *Theorie und Praxis mehrsprachiger Phraseologieforschung. Das Calvino REpertory for the Analysis of Multilingual Phraseology (Creamy)*, Nodus Publikationen, Münster, 2020.
- KOESTERS GENSINI S. E., *Le parole del tedesco: tipi, struttura, relazioni, uso*, Roma, Carocci, 2009.
- KOESTERS GENSINI S. E., « Aalglatt, Aprilscherz e abkupfern: parole tedesche complesse tra composizione e idiomatilità », *Bollettino di italianistica*, 9(2), 2012, pp. 82–90.
- KOESTERS GENSINI S. E., BOTTONI P., « Creamy (Italo Calvino REpository for Analysis of Multilingual Phraseology). Presentazione di una ricerca nell’ambito della fraseologia contrastiva », dans Valenti I., *Lessicalizzazioni “complesse”. Ricerche e teoresi, V congresso internazionale di fraseologia e paremiologia*, Phrasis (Catania, 26–29 settembre 2018), Roma, Aracne, 2020, pp. 363–382.
- KOESTERS GENSINI S. E., BERARDINI A., *Si dice in molti modi: Fraseologia e traduzioni nel Visconte dimezzato di Italo Calvino*, Roma, Sapienza Università Editrice, 2020.
- KOESTERS GENSINI S. E., SCHETTINO V., « Dalla traduttologia linguistica alla fraseologia contrastiva: un’analisi bidirezionale delle espressioni polirematiche in Italo Calvino *Il visconte dimezzato* (1952) », dans De Giovanni C., *Fraseologia e Paremiologia: Tra lingua e discorso*, Roma, Aracne Editrice, 2022, pp. 355–371.
- LEWANDOWSKI W., MATEU J., « Motion events again: Delimiting constructional patterns », *Lingua*, 247, 2020.
- MEL’ČUK I., « Morphemic and syntactic phrasemes », *Yearbook of phraseology*, 12(1), 2021, pp. 33–74.
- ROVERE G., « Phraseme in zweisprachigen Wörterbüchern mit Italienisch und Deutsch », *Lexicographica*, 19, 2003, pp. 119–139.



IL TORCOLIERE • Officine Grafico-Editoriali d'Ateneo

UNIVERSITÀ DI NAPOLI L'ORIENTALE
impresso a Napoli au mois de mars 2024

La collection « *Genève-Naples* ». *Cahier de Langue, Littérature et Culture*, dirigée par Jana Altmanova et Frédéric Tinguely, se propose de créer un espace de confrontation scientifique et culturel entre les communautés genevoise et napolitaine et, plus en général, les communautés suisse et italienne. Ce projet éditorial s'inscrit dans le cadre des activités scientifiques promues par la Convention Internationale entre l'Università di Napoli L'Orientale et la Faculté des Lettres de l'Université de Genève dont le but principal est de promouvoir et diffuser les études dans les domaines de la linguistique, de la littérature et de la civilisation française et francophone.